

Emorata - Pour quelques grammes de chair

Nicolas Feuz

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Nicolas FEUZ

EMORATA

Pour quelques grammes de chair



thriller

**Par l'auteur de
la «trilogie massai»**

emorata

Pour quelques grammes de chair

NICOLAS FEUZ

emorata

Pour quelques grammes de chair

ROMAN

Ilmoran, l'avènement du guerrier, 2010

Ilayok, le berceau de la folie, 2011

Ilpayiani, le crépuscule massai, 2012

La septième vigne, 2013

Emorata, pour quelques grammes de chair, 2014

Horror borealis (à paraître)

© Nicolas Feuz, Cortaillod, Suisse, 2014
TheBookEdition.com, Lille, France, 2014
ISBN 978-2-8399-1489-5

à mes parents

Prologue

Lorsque dans la nuit camarguaise, les pieds de l'homme touchèrent enfin le sable de la plage, ses genoux fléchirent et il s'écroula d'un bloc en avant, de tout son poids, complètement épuisé. Haletant comme un taureau à bout de souffle, il releva péniblement la tête. Une vague balaya ses mains, de l'écume l'entoura et il en profita pour rincer son visage blême. Ses vêtements étaient en guenilles. Déchirés. Lacérés. L'eau nettoya le sang qui coulait de son front ridé et marqué. Le sel lui mordit une nouvelle fois les chairs ouvertes. Il grimaça de douleur.

À quatre pattes sur le sable détrempe, comme une bête apeurée au milieu de l'arène, il chercha de tous les côtés d'où viendrait le prochain coup. La prochaine pique. La prochaine banderille. Ou directement l'estocade finale. Nerveusement, sa tête décrivit des demi-cercles rapides autour de lui.

À gauche.

À droite.

Devant.

Derrière.

Son stress intense se traduisait par une respiration incontrôlée. Le rythme des battements de son cœur avait atteint son paroxysme.

Son manque de condition physique n'améliorait rien. Il regretta un instant de ne pas avoir plus écouté son médecin, qui le tançait depuis des années avec l'abus de la cigarette et l'absence de toute activité sportive.

— Continuez ainsi et je ne vous donne guère plus de cinq ans à vivre !

« Tu m'emmerdes, toubib... »

Ce n'était pas la fumée qui allait avoir sa peau. Pas aujourd'hui, en tout cas. Quoique des poumons sains et une meilleure condition physique lui auraient très certainement accordé une chance supplémentaire de mettre un peu plus de distance entre lui et ses poursuivants.

Où pouvaient-ils bien être ?

Ces fantômes.

Ces spectres qu'il n'avait pas vu arriver.

Ils voulaient sa peau.

Normal après ce qu'il avait découvert.

« Le salopard de merde... »

L'autre allait finir par gagner. Il avait changé les règles. Ou plutôt, il avait toujours joué selon ses propres règles, mais en cachant bien son jeu. Aujourd'hui, son ennemi juré tenait la muleta et l'épée. Ça n'avait pas toujours été ainsi dans le passé. Loin de là.

« Le charognard ! »

Il regarda une nouvelle fois autour de lui. Sur sa gauche et sur sa droite, la fine langue de sable s'étendait à perte de vue, pour disparaître dans la nuit. Aussi loin que l'obscurité permettait de voir, la longue plage paraissait interminable. Déserte. Sauvage.

À quelques mètres devant lui, une petite dune recouverte de buissons et d'herbes jaunies l'empêchait d'apercevoir ce qu'il y avait au-delà, dans les terres. Probablement de vastes marais, comme un peu partout en Camargue.

Il n'aimait pas ces marais, avec leur eau verdâtre et stagnante, leurs moustiques et leur faune spécifique. On risquait de s'y enliser et ça puait. À moins qu'ils ne fussent asséchés par les longues journées caniculaires de l'été méditerranéen.

Avec un peu de chance, il y avait peut-être un parking entre la dune et les marais. Sa connaissance des lieux était certes assez limitée, mais ça pouvait sembler logique. Une si belle plage devait avoir un accès plus aisé qu'à pied ou à vélo. À moins qu'il ne se trouvât trop au sud de toute trace de civilisation.

Le chenal maritime avait conduit son zodiac jusqu'à l'embouchure du Vidourle, puis instinctivement, sans trop savoir pourquoi, il avait choisi cette option de bifurquer en direction de Port-Camargue et de la Pointe de l'Espiguette. Il avait ensuite longé la côte jusqu'à ne plus voir aucun signe de vie sur le littoral.

Peut-être avait-il naïvement espéré que l'obscurité le cacherait à la vue de ses poursuivants ?

Peut-être était-il suicidaire ?

Peut-être n'avait-il pas réfléchi ?

Tout simplement. Sans raison. Comme d'habitude, après tout.

À combien de kilomètres au sud du Grau-du-Roi pouvait-il se trouver ?

Il n'en avait pas la moindre idée. Tout était allé si vite. Du moins dans son esprit.

Au moment où il s'était senti seul au milieu de la grande bleue,

quelque part à l'abri des spectres, il avait ralenti l'allure. Le puissant moteur Evinrude avait ronronné plus discrètement dans la nuit et le zodiac s'était laissé bercer au rythme des vagues, sur des flots noirs relativement calmes. Il s'était laissé dériver quelques minutes, à la seule clarté de la lune et des étoiles, scrutant le moindre mouvement suspect à la surface de la mer.

Malgré les précautions qu'il avait prises, il ne les avait pas vus, ni entendus se rapprocher. Tout était allé si vite. Il y avait eu une déflagration, suivie d'un impact. Le « poc » caractéristique d'un projectile à grande vitesse se logeant sans peine dans le tissu strongan des pneumatiques de la frêle embarcation.

Suivi d'un second.

Puis d'un troisième.

Alors, il avait compris. Trop tard. Ils étaient là. Non loin de lui. Quelque part dans le noir. À la proue ou à la poupe. À bâbord ou à tribord. Quelque part autour de lui. Ils l'avaient rattrapé et, maintenant, ils le canardaient. Avec une seule intention : le tuer.

Pour échapper aux coups de feu, il avait plongé, puis nagé, nagé et nagé encore, parfois de longues secondes sous l'eau, pour tenter de regagner la côte. L'épreuve lui avait paru durer des heures interminables. Une éternité.

« Putain de clopes ! »

« Putain de surpoids ! »

Putain de toubib, qu'il n'avait pas écouté...

Il avait avalé les flots noirs et les avait régurgités à s'en faire crever l'estomac. Jusqu'à ce qu'il sentît enfin le sable fin de la plage sous ses pieds nus. Sa gorge était sèche. Ses yeux brûlaient. Sa peau était fripée, quand elle n'était pas carrément déchirée par les coups qu'il avait reçus avant sa fuite.

Dans un élan de rage et de désespoir, il se redressa. Les salauds voulaient sa peau ? Très bien, ils l'auraient ! Mais il la vendrait chèrement. Pas question de leur faciliter la tâche. Il mourrait dignement en combattant, comme le taureau dans l'arène. Et si au passage, il pouvait effleurer, voire embrocher le toréador – pourquoi pas lui arracher un testicule – il ne s'en priverait pas.

Il regarda derrière lui. Les flots paraissaient déserts, mais sa vision ne portait pas bien loin dans la nuit. Une légère brise marine caressait les vagues. Insuffisante pour faire voler le sable. Il ne vit aucune trace de l'épave dégonflée du zodiac. Peut-être avait-elle dérivé dans une autre direction. Peut-être avait-il nagé plus vite qu'il ne l'avait imaginé.

Aucune autre embarcation n'était en vue. Il se méfia toutefois de cette intuition, qui l'avait trahi alors qu'il se trouvait au large. Pas

question de commettre deux fois la même erreur.

Il scruta l'obscurité et chercha à la surface de la mer la moindre incohérence, la moindre trace de mouvement humain. Il ne vit rien, mais il les entendit. Ce fut comme un bruissement, un froissement, juste derrière lui, sur sa gauche.

D'un bond, il se retourna et il vit. Il les vit. Les fantômes. Les spectres. Les tueurs. À la solde de son rival.

Sa rage disparut soudain. Ses certitudes s'effacèrent. Son courage fondit. De taureau, il devint vachette. Puis vil insecte. De ceux qu'on écrase d'un simple piétinement de semelle, sans remord, sans état d'âme, parfois même sans conscience. Il recula. Il voulut fuir.

Mais où ?

Il n'y avait aucune issue. Ils étaient partout. Ils n'étaient pas nombreux, mais il eut l'impression qu'ils géraient tout l'espace autour de lui. Sa peur se transforma en panique. Il fit un pas en arrière, un autre sur le côté, un troisième dans l'autre sens. Il s'emmêla les pinceaux, oublia jusqu'à son nom et chuta lourdement sur les fesses. Tremblant, il se retourna à quatre pattes et parcourut machinalement quelques mètres dans cette position presque ridicule.

Il sentit un pied se poser lourdement entre ses omoplates. Son poursuivant exerça une pression verticale. Ses bras ne le supportèrent pas et lâchèrent. Il se retrouva d'un coup brusque le visage contre terre, à bouffer du sable. Les grains fins s'engouffrèrent dans ses cavités naturelles. Dans sa bouche, ses narines et ses oreilles. Il peina à respirer, voulut reprendre son souffle, s'étouffa à moitié, cracha ses poumons et se retourna dans l'espoir de retrouver un peu d'air.

Il vit alors l'épée du toréador. Elle n'avait rien d'effilé. Elle ne brillait pas à la clarté de la lune et des étoiles. Elle ressemblait plutôt à une broche assez grossière et rouillée.

Il hurla une dernière fois dans le néant.

* * * * *

Port-Camargue, le 13 juillet.

Depuis une dizaine de minutes, l'hélicoptère des garde-côtes décrivait de grands cercles au-dessus de la Méditerranée, au sud de la localité et au large de la plage de l'Espiguette. Son étrange ballet aérien avait débuté peu après l'aube et durerait encore une bonne partie de la matinée. La base militaire 701 de Salon de Provence avait été avisée des recherches en cours, ce qui avait induit une modification du plan de vol des neuf Alphajets de la Patrouille de

France, pour leur dernier entraînement avant le traditionnel défilé de la fête nationale à Paris.

Le puissant Blackhawk rouge et blanc suivait une logique mathématique en tournoyant inlassablement dans le même sens et en élargissant progressivement ses cercles vers le sud.

De temps en temps, il s'approchait des flots, provoquant de la houle, puis s'en éloignait à nouveau.

— De Bersier à Falcon, crépita la radio du pilote. Vous voyez quelque chose ?

Il y eut un grésillement, puis la réponse parvint aux enquêteurs qui se trouvaient sur la plage.

— Négatif, répondit Falcon. Nous poursuivons les recherches. En espérant que le fort mistral annoncé pour la fin de la matinée ait un peu de retard...

Le capitaine Thomas Bersier, de l'antenne nîmoise du SRPJ – le service régional de la police judiciaire – de Montpellier, fit la moue, tout en regardant l'hélicoptère s'éloigner de la plage une énième fois. Les nouvelles n'étaient pas des plus réjouissantes, mais le secteur à couvrir était particulièrement vaste. Il baissa sa radio et se tourna vers son collègue.

— L'accès à la plage est bouclé ?

— La gendarmerie du Grau s'en est chargée, répondit le lieutenant Olivier Mussi.

— Y compris l'accès au parking ?

— Oui, la totale. Même les joggers matinaux ne pourraient pas passer à travers les mailles de notre filet.

— Parfait.

— La BN nous envoie également des renforts avec une vedette et deux motomarines.

Bersier demeura pensif, tout en regardant l'horizon. La Brigade nautique de la gendarmerie nationale ne serait certes pas de trop dans la recherche d'une éventuelle embarcation, mais déjà le ciel tendait à montrer des signes de fatigue, accréditant le pessimisme des prévisions météorologiques.

Un violent mistral – des rafales de force sept à huit étaient annoncées – renverrait à terre non seulement le Blackhawk, mais aussi tout engin flottant. Pas question de prendre le moindre risque dans de telles conditions.

— OK, merci. Dis-leur de se dépêcher, car je ne leur donne pas plus de deux heures avant qu'ils ne reçoivent l'ordre de rentrer au port.

Mussi acquiesça et s'éloigna pour communiquer l'information au 227 de la route des Marines, tandis que son supérieur retournait vers la scène de crime.

À mi-chemin entre le bord de l'eau et la dune, un rectangle d'environ cinq mètres carrés avait été délimité dans le sable au moyen de rubalise du SCIJ, le service central d'identité judiciaire. À l'intérieur du périmètre, un technicien PTS revêtu d'une combinaison blanche intégrale était accroupi vers un corps. Une mallette grise était posée, ouverte à côté de lui. Elle contenait ses outils de travail. Pour l'heure, il était le seul agent autorisé à pénétrer dans la zone protégée et poursuivait ses recherches de traces.

Bersier l'interpella sans franchir la limite.

— Tu as trouvé quelque chose ?

Stéphane Richeterre termina le prélèvement qu'il était en train d'effectuer sur l'arme du crime. De mémoire de policier technique et scientifique, c'était la première fois qu'il était confronté à ce genre de situation. Ou plutôt à ce genre d'arme. Il rangea le coton-tige dans son tube et revissa le couvercle.

— Pas facile de travailler proprement avec tout ce sable, finit-il par répondre sans regarder son collègue de la Brigade criminelle. Pour les relevés sur le corps, il faudra attendre la morgue. Dans l'immédiat, je m'en tiens aux prélèvements sur... l'arme.

— C'est quand même dingue, cette histoire, souffla le capitaine de la PJ. On sait qui est ce type ?

— Pas encore.

— Il avait des papiers sur lui ?

— Je ne lui ai pas encore fait les poches, Tom. Priorité aux empreintes et à l'ADN sur l'arme du crime. Le reste peut attendre.

— Qu'est-ce que tu en dis ?

— De quoi ?

— Ben, de... l'arme.

Les deux policiers affichèrent une moue dubitative devant l'étrange tableau qui s'offrait à eux. Le corps était celui d'un homme d'une cinquantaine d'années, assez bedonnant. Peu sportif dans tous les cas.

Bersier et Richeterre avaient tous les deux déjà vu des dizaines de cadavres dans le cadre de leur travail. Dans la mort, aucun d'eux ne demeurait bien ferme. Tous les muscles avaient tendance à se relâcher. Cependant, la mort révélait parfois les excès d'une vie malsaine, ce qui était manifestement le cas du défunt. Sa blancheur indiquait qu'il ne devait pas être un touriste routinier des plages. Il ne s'était en tout cas pas exposé au soleil depuis de nombreux mois.

« Pas un homme du Sud... » en déduisit le capitaine du SRPJ.

L'homme était pieds nus, revêtu d'un bermuda léger de couleur beige et d'un t-shirt blanc. Du lin, à priori. Les deux vêtements étaient en piteux état, complètement déchirés. L'officier supérieur nîmois chercha une nouvelle fois du regard aux alentours la présence d'une

éventuelle paire de chaussures, mais il ne vit rien. Sans surprise. Les lieux avaient déjà été passés au peigne fin à deux ou trois reprises depuis le lever du soleil.

— Épinglé comme un papillon sur une planche de collection, commenta Mussi, qui les avait rejoints.

— T'as eu la BN ? lui demanda Bersier.

— Ils arrivent, confirma son lieutenant.

Leurs regards retournèrent vers le cadavre, comme des insectes irrésistiblement attirés par la lumière. Ils le savaient. Ils n'arriveraient probablement pas à se défaire de cette image morbide avant plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Peut-être jamais, d'ailleurs.

— C'est un grand malade, celui qui a fait ça ! maugréa Mussi.

— Je pense qu'en réalité, ils étaient plusieurs, corrigea Richeterre.

— Qu'est-ce qui te permet d'affirmer cela ? lui demanda Bersier.

— Le flair, répondit le technicien PTS.

— Laisse le flair aux enquêteurs de la PJ, Stéph. Contente-toi de nous fournir des éléments scientifiques concrets.

— Les marques dans le sable, reprit l'agent de l'identité judiciaire. Elles disparaissent naturellement, mais c'est une des premières choses que j'ai fixées à mon arrivée, en les photographiant. Il faudra que j'analyse tout ça au labo. Avec un logiciel informatique adapté, on devrait pouvoir en tirer quelque chose.

— Tu te crois dans les Experts ? le charria Mussi.

— Je te rappelle que je suis un expert, répliqua Richeterre en rigolant. Même peut-être meilleur que tous ceux de Las Vegas, Miami et Manhattan réunis.

— Oh là, riposta le lieutenant gardois. On dirait que ça vous monte un peu au pompon, du côté d'Arles. Ce doit être le propre des gars des Bouches-du-Rhône. Trop du genre « on s'la pète ». Si on a fait appel à vous dans cette affaire, c'est uniquement pour décharger l'IJ de Montpellier qui est actuellement débordée par l'enquête sur le triple homicide de Pézenas.

— Peut-être as-tu raison, mon cher Olivier. Mais on est quand même les meilleurs.

— Eh, faudrait voir pour arrêter d'abuser des petites Arlésiennes, mon pauvre Stéph !

Ils s'esclaffèrent, mais le capitaine les rappela à l'ordre et à une certaine réalité.

— Bon, tu n'as pas répondu à ma question. Qu'est-ce que tu penses de l'arme du crime ?

Richeterre redevint sérieux et fixa pensivement l'abdomen dénudé de la victime. Une sorte de vieux pieu métallique semblait jaillir de

son nombril, en légère diagonale vers le ciel. À l'endroit de l'impact, au beau milieu du ventre, la peau était horriblement déchirée et boursouflée. Ce pieu rouillé était le pied d'un vieux parasol de plage. La partie supérieure était d'ailleurs présente et l'ombrelle, à moitié délabrée et déconnectée de l'embout des baleines en certains points, verte et blanche avec une publicité pour de la bière, était ouverte au-dessus du cadavre. Un peu à la manière d'un drapeau signalant un trou sur un parcours de golf.

— A priori, il me paraît assez difficile d'empaler quelqu'un avec le pied d'un parasol déjà muni de sa partie supérieure, déduisit le technicien PTS. Même si cette dernière est repliée. C'est trop encombrant et assez peu maniable. Personnellement, je dirais qu'on a violemment épinglé le bonhomme au sol avec le pied seul, puis qu'on a rajouté l'ombrelle après coup.

— Tu verrais une raison à cela ? demanda Bersier.

— On a voulu lui faire de l'ombre, plaisanta Richeterre.

— L'acte d'un dément, intervint Mussi.

— D'un groupe de déments, dans ce cas, rappela l'enquêteur de l'identité judiciaire.

— Ça n'a pas de sens.

— Sauf si on veut attirer l'attention.

— Pourquoi ?

— Pour faire un exemple. Pour marquer les esprits.

— Admettons. Dans ce cas, il faudrait probablement chercher du côté de la mafia. Ça pourrait assez correspondre à son style.

— Peut-être.

— Mais dans tous les cas, il doit y avoir eu une certaine part d'improvisation dans cet acte.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? demanda Richeterre.

— Le parasol rouillé et déchiré, répondit Bersier. Ce n'est pas vraiment le genre d'arme que l'on emporte naturellement avec soi pour un duel ou un règlement de compte. Ce serait plutôt un objet qu'on trouve inopinément dans les poubelles des plages ou dans les bas-côtés des chemins qui mènent aux plages. Des abandons de touristes peu scrupuleux de l'environnement.

— Admettons, se manifesta Mussi. Et le visage de la victime ?

— Quel visage ? sourit douteusement le technicien PTS. Il n'en a plus.

— Ça, c'est le moins qu'on puisse dire, souffla Bersier.

Les regards écœurés des trois policiers remontèrent simultanément de l'abdomen perforé vers la tête de la victime. Celle-ci avait été littéralement broyée.

Seule une petite partie du cuir chevelu et des oreilles demeurait à priori intacte, sous la matière organique cérébrale, les esquilles d'os et de dents, ainsi que le sang qui la souillaient. Le reste du crâne – en particulier la face – avait été complètement réduit en bouillie. Les yeux, le nez et la bouche n'existaient plus.

— Bon Dieu ! s'exclama Mussi. Il serait passé sous un TGV qu'il en serait plus facilement reconnaissable.

— C'est probablement ce que l'on a recherché par cet acte, confirma le capitaine.

— Quoi donc ?

— À le rendre méconnaissable. Inidentifiable.

— Peut-être, supposa Richeterre. Quoique de nos jours, il n'est pas très compliqué d'identifier un cadavre par ses empreintes digitales ou son ADN.

— À condition qu'il s'agisse d'une personne déjà dactyloscopiée. Car on ne fiche pas tout le monde à la naissance. Du moins pas encore.

— C'est exact. Mais dans les cas de disparition signalés, on peut effectuer des analyses comparatives avec de l'ADN prélevé sur des affaires de la personne disparue. Sur sa brosse à dents, par exemple.

— C'est vrai que dans le cas de notre plagiste, pour sûr que sa brosse à dents ne lui sera plus d'une très grande utilité, railla le lieutenant de la BC en observant le trou béant et difforme qui avait jadis servi de bouche.

Le sable avait assaisonné le sombre tableau de couches granuleuses, qui formaient par endroits des conglomerats de sang à moitié séché. Si la victime avait crié avant de mourir, plus rien dans son expression effacée ne le montrait.

L'amas de chair, d'os, de dents et de sang n'affichait tout simplement plus aucune humanité. Il constituait une image si irréaliste, quelque part, que cela en réduisait presque l'intensité de l'horreur. Bersier connaissait ce genre de situations. Il avait constaté, au fil du temps, qu'il était finalement plus facile de se remettre psychologiquement d'une telle horreur physique que de la mort relativement « propre » d'une personne sans défense, comme celle d'un enfant par exemple. Ce genre d'image le hantait beaucoup plus intensément et beaucoup plus longtemps que le hachis auquel il était présentement confronté.

En réalité, ce déchaînement inouï de violence était presque une aubaine pour les flics présents sur la scène de crime.

Un comble.

— Sait-on si notre gars a d'abord été « épinglé » ou d'abord été défiguré, Stéph ?

— L'autopsie nous renseignera à ce sujet, Tom. Comme elle devrait

aussi nous dire ce qui a provoqué la mort. Pour ma part, je dirais qu'il a été empalé vivant et qu'on a volontairement attendu un moment avant de le défigurer.

— Ah bon ? Qu'est-ce qui te fait parvenir à cette conclusion ?

Richeterre indiqua le sable des deux côtés des bras et des jambes du défunt.

— Ces marques au sol, comme des frottements de part et d'autre des membres. C'est un peu comme quand des enfants jouent à dessiner des anges dans la neige. À mon avis, les meurtriers l'ont littéralement cloué vivant au sol avec le parasol, puis ils l'ont regardé se débattre et se vider petit-à-petit de son sang. Probablement même que l'un d'eux a dû maintenir fermement le pieu improvisé planté dans le sable à travers le corps, pendant que la victime gigotait comme un insecte épinglé à vif sur une planche. L'acharnement sur le visage n'est intervenu que dans un second temps. Peut-être même post-mortem. Au moyen d'un marteau, d'une pierre ou d'un autre objet contondant.

— Des sadiques, fit remarquer Mussi.

— En tout cas, des meurtriers déterminés.

Un bruit de moteur déchira soudain la tranquillité des lieux. Le Blackhawk refit un passage à proximité de la plage, puis poursuivit ses cercles sur la grande bleue. Apparemment, les recherches n'aboutissaient pas.

La victime devait être arrivée en cet endroit par la mer. Plusieurs indices le laissaient supposer. Mais l'on n'avait retrouvé pour l'heure aucune trace d'une quelconque embarcation à proximité de la scène de crime. Au surplus, les vagues avaient déjà fait disparaître bon nombre d'indices au bord de l'eau.

La radio du capitaine nîmois crépita. Il la prit et en regarda l'écran. On cherchait à le contacter, mais ce n'était pas la fréquence de Falcon.

— Bersier, j'écoute, s'annonça-t-il.

Nouveau crépitement.

— Bersier, j'écoute, répéta-t-il.

Enfin une réponse lointaine, à résonnance légèrement métallique.

— Caporal Leroy, mon capitaine. Je suis de piquet à l'entrée des parkings de l'Espiguette. Il y a un journaliste qui voudrait vous parler.

« Merde, déjà... »

Décidément, les médias avaient un réel don pour se déplacer plus rapidement sur les lieux de crimes que la magistrature, les médecins-légistes et les pompes funèbres.

— Qui est-ce ? demanda suspicieusement Bersier.

— Claude Arnould, du *Midi Libre*.

L'enquêteur du SRPJ hésita, puis il reprit :

— Le procureur est-il arrivé ?

— Pas encore, mon capitaine. En tout cas, je ne l'ai pas vu.

Nouvelle hésitation.

Il lui fallait gagner un peu de temps, au moins jusqu'à l'arrivée du parquet et des autres intervenants. Quoiqu'après réflexion, un rapide appel à témoins pourrait aussi servir les investigations, notamment en facilitant l'identification du défunt. Avec Internet, l'information circulait aujourd'hui beaucoup plus vite que par le passé et il n'était désormais plus nécessaire d'attendre la presse écrite du lendemain.

Et puis, c'était chose connue : les premières heures d'une enquête étaient primordiales.

— OK, Leroy. Dites-lui que je le rencontrerai à l'entrée des parkings dans une vingtaine de minutes.

Ça lui laisserait à peine le temps d'achever le point de situation avec l'identification judiciaire. Bersier raccrocha la radio à sa ceinture et interpella une nouvelle fois Richeterre.

— Stéph, pourrais-tu quand même fouiller le cadavre avant l'arrivée du légiste ?

Le technicien PTS fit d'abord la moue, puis finit par acquiescer. Il termina le nouveau prélèvement d'ADN qu'il était en train d'effectuer sur le pied du parasol, le rangea dans sa mallette, puis se mit à palper les poches du bermuda. Celles de devant étaient vides. Il glissa une main sous les fesses du cadavre et le souleva un peu, pour accéder aux poches de derrière. À tâtons, il décrocha un bouton. La démarche dura quelques secondes, puis il en retira un porte-monnaie souillé par l'eau salée et le sable.

Il le fouilla, sous le regard impatient des deux enquêteurs de la brigade criminelle.

— À première vue, une centaine d'euros en billets et en monnaie. Mais...

Richeterre examina plus attentivement certaines piécettes dans le creux de sa main. Il en prit une en particulier entre son pouce et son index, puis l'exposa au soleil pour mieux lire les indications qui figuraient dessus.

— ... également des francs suisses, compléta-t-il.

— La victime serait donc helvétique ? imagina Mussi.

— Peut-être.

L'agent de l'identité judiciaire remit l'argent à sa place, puis il passa en revue différents documents au format de cartes de crédit.

— Andreas Rohrer, lut-il.

— C'est notre gars ? demanda Bersier.

— C'est en tout cas l'homme dont le nom figure sur ces papiers

d'identité. Ils sont suisses, je confirme. Permis de conduire, carte d'identité, carte d'assurance maladie. Il y a plusieurs photos sur ceux-ci, mais ce n'est évidemment pas grâce à elles qu'on va pouvoir l'identifier.

Debout au-delà des rubalises du SCIJ et ne voulant pas franchir le périmètre protégé, le capitaine nîmois demanda au technicien PTS de lui apporter ces documents. Richeterre se releva et s'exécuta. Bersier prit connaissance des informations, puis il essaya d'imaginer le visage bouffi et rougeau d'Andreas Rohrer à la place de la bouillie de chair et d'os qu'il avait sous les yeux à quelques mètres de lui. La comparaison s'avérait tout simplement impossible à réaliser. Même avec la petite partie intacte de la chevelure et des oreilles. Peine perdue. Seul l'ADN pourrait parler.

— Qu'a-t-il d'autre dans son porte-monnaie ?

L'agent de l'IJ sortit d'autres documents et les passa en revue, tout en les commentant.

— Une carte du TCS.

Il la retourna.

— Touring Club Suisse, compléta-t-il.

Il prit les suivantes.

— Quatre cartes bancaires : une MasterCard UBS, une carte d'un compte global BCN (Banque cantonale neuchâteloise, précisa-t-il après lecture du verso), une carte PostFinance (la Poste suisse, traduisit-il) et une carte de crédit de la BCCG.

À nouveau, il retourna cette dernière et lut à ses collègues de la PJ :

— La Banque commerciale de crédit et de gestion.

— Connais pas, maugréa Mussi. Pas plus que la BCN d'ailleurs.

— Ce sont des banques suisses, rappela Bersier. Il doit en exister des centaines, voire des milliers que l'on ne connaît pas en France. En ce qui me concerne, hormis l'UBS et le Crédit suisse, je ne suis pas vraiment spécialiste en la matière. Si nécessaire, nous pourrions toujours regarder cela avec nos collègues de la brigade financière. Autre chose, Stéph ?

Richeterre plongeait une dernière fois sa main gantée de blanc dans le porte-monnaie du défunt et en ressortit une carte supplémentaire, un peu plus épaisse que les précédentes, avec des angles légèrement arrondis. Il en prit connaissance et ne put réprimer un juron sincère.

— Merde !

— Qu'y a-t-il ?

— C'est un collègue.

Surpris à leur tour, Bersier et Mussi haussèrent les sourcils.

— Un flic ?

— Oui. Un flic suisse. De la police judiciaire neuchâteloise. Commissaire Andreas Rohrer.

Le capitaine gardois saisit la carte de légitimation, qui comportait l'emblème de la République et canton de Neuchâtel : vert, blanc et rouge, avec une croix blanche dans la partie rouge. La carte affichait également une photo du policier, le sceau de l'autorité qui l'avait délivrée et la signature d'un certain Steve Schwaar, conseiller d'Etat en charge du département de la justice, de la sécurité et des finances.

« Merde... » confirma-t-il intérieurement.

Comprenant soudain la tournure potentiellement délicate prise par l'enquête, il saisit une nouvelle fois sa radio et se brancha sur la dernière fréquence utilisée.

— Leroy ? C'est Bersier.

Crépitement.

— Je vous écoute, mon capitaine.

— On annule tout avec le journaliste du *Midi Libre*. J'ordonne le blackout complet jusqu'à nouvel ordre. Renvoyez-le poliment, avec toutes mes excuses.

— Mais, il va demander...

— Dites-lui simplement qu'il n'a qu'à attendre des nouvelles officielles du procureur. J'imagine que celui-ci voudra organiser une conférence de presse vers la fin de l'après-midi.

— Bien, mon capitaine.

Un nouveau grésillement marqua la fin de la communication. Bersier abaissa sa radio, jeta un dernier coup d'œil à la carte de légitimation, puis observa pensivement le large. Il remarqua que les vagues s'étaient creusées et que le mistral avait forci.

Le vent amenait avec lui son lot de problèmes pour le travail de l'identité judiciaire et les recherches en mer. Tout comme cette maudite carte, qu'il percevait désormais comme le premier grain de sable – de taille – susceptible d'enrayer le bon déroulement de son enquête.

1.

Dix jours plus tôt.

Où était la cible, dans ce dédale de couloirs sombres et humides ?

Je n'en avais aucune idée.

Adossé à ce mur de béton froid, tapi dans la pénombre depuis une bonne dizaine de minutes, j'avais veillé à ne plus bouger et à contrôler ma respiration du mieux que je le pouvais, afin de provoquer le moins de bruit possible. Ma nuque s'était raidie à force d'immobilisme. Les muscles de mon cou étaient tendus à outrance, au point de me faire souffrir. Je parvenais assez mal à gérer le stress de la situation et je m'en rendais compte. Mais lorsqu'avec conscience et volonté, j'essayais de relâcher la tension, elle revenait aussitôt que je lui tournais le dos, dès que je repensais à l'autre. La cible.

La cible...

Elle ne me ferait aucun cadeau si elle venait à me surprendre. Aucun. Je le savais. Je n'avais pas le droit à l'erreur. Aucun joker. Elle avait juré de me faire la peau, si elle me trouvait la première. Son regard menaçant en avait dit long sur ses intentions à mon égard. Elle ne plaisantait pas. Elle n'avait jamais plaisanté.

C'était une tueuse. De la pire espèce. Elle en avait déjà fait la triste démonstration à plusieurs reprises. J'avais pu mesurer les dégâts qu'elle avait causés dans nos rangs.

Par précaution, je décidai de dégainer mon arme de service. Tout en espérant ne pas faire une erreur. J'en doutai. Mais avais-je vraiment le choix ? L'engagement de l'arme devait être le dernier recours, lorsque tous les autres moyens avaient échoué. C'est ce que l'on m'avait toujours enseigné, répété, ressassé. Encore, encore et encore. Plus par crainte de la bavure et de son impact désastreux sur l'institution, que par peur de tuer une véritable crevure, avais-je eu comme sentiment au travers des cours de formation à l'école de police.

Peut-être une interprétation très personnelle. Fausse et dommageable.

Franchement, dans l'immédiat, peu importait la théorie. Je savais

que j'étais en danger de mort. On m'y avait préparé en m'expliquant la situation et la galère dans laquelle j'allais m'engager. Je n'avais plus le choix. Présentement, je ne savais pas si elle était armée. Mais à vrai dire, je m'en fichais royalement. Elle était là, quelque part dans le noir.

Elle voulait « casser du flic ».

Lentement, très lentement, sans bruit, je sortis mon SIG de son étui. Il était chargé, avec une cartouche déjà engagée dans la chambre, comme la procédure nous y obligeait. Inutile d'effectuer un mouvement de culasse. Un tel geste, même exécuté au ralenti, aurait assurément créé un cliquetis métallique caractéristique, qui n'aurait pas manqué de se répercuter comme un écho dans l'obscur labyrinthe de couloirs, en supplantant le seul bruit des gouttes d'eau s'échappant çà et là du plafond.

Celles-ci venaient mourir dans des flaques éparses sur le sol de béton brut et provoquaient un bruit amplifié par ce silence relatif, rappelant l'ambiance d'une grotte. Le mouvement de charge serait inmanquablement parvenu aux oreilles de la cible, avec le risque que la situation s'inverse, que le chasseur devienne la proie.

Quoiqu'en réalité, en ce moment précis, je n'étais pas absolument certain qu'elle ne se fût pas déjà inversée.

Comment le savoir ?

Le savoir serait peut-être, après tout, la dernière impression d'un être vivant sur cette terre. Le savoir interviendrait peut-être au moment de prendre une balle ou un coup de couteau. Le savoir viendrait peut-être en même temps que la douleur.

Mieux valait donc éviter de le savoir.

Mieux valait éviter que cela ne se produise.

Le contact froid du métal de l'arme dans la paume de ma main me rassura quelque peu. Tout comme le fait de savoir que le magasin était rempli. Je pris la crosse à deux mains, apposai mon index droit allongé en dessus de la détente, prêt à faire feu, rétractai mes bras tendus contre mon corps déjà raidi par le stress, canon dirigé vers le bas. Prêt à accueillir un éventuel coup bas de la cible.

Je me remémorai, pour la forme et par réflexe, les quatre règles élémentaires de sécurité, valables en permanence et dans toute situation :

« Toujours considérer une arme comme chargée. »

« Ne jamais diriger son arme contre un objectif sans la volonté de l'engager. »

« Ne pas mettre le doigt sur la détente tant que le guidon n'est pas sur l'objectif. »

« Avoir identifié l'objectif et évalué son environnement. »

Je les connaissais par cœur.

Mais quelles belles théories, lorsqu'on répétait ces consignes de sécurité dans une salle de cours ou en stand de tir.

— Les savoir par cœur peut vous sauver la vie et vous éviter de commettre une bavure, nous avait enseigné le capitaine Grégory Bourquetan.

« Quelle connerie ! »

Jamais il n'avait dû se retrouver dans ma situation, celui-là. Très compétent pour former un jeune policier. Idem pour diriger l'ERAP, l'école régionale d'aspirants de police de Colombier. Mais il n'avait plus l'étoffe d'un flic de terrain. Il était devenu un peu comme le prof universitaire de droit aux yeux d'un procureur : un théoricien, excellent dans son domaine, mais peu au fait des écarts parfois requis par la pratique. Lorsque l'intellect ne colle plus à la réalité.

La réalité.

Présente.

La cible.

Où était-elle, cette putain de cible ?

Je tendis l'oreille, cherchant à percevoir quelque chose, le moindre bruit suspect, signe d'une présence humaine, au-delà de l'écho des gouttelettes s'écrasant dans les flaques.

Rien.

Le froid du mur en béton s'était maintenant diffusé dans mon corps. J'en frissonnai. À moins que ce ne fût une manifestation de peur. Les prémisses d'une forme de paranoïa. Je devais être resté immobile trop longtemps, laissant libre cours à mon cerveau d'imaginer toutes les issues possibles. Je devais agir. Une petite voix me le suggérait intérieurement. Mais comment ?

Prenant mon courage à deux mains, je risquai un coup d'œil furtif à l'angle du couloir. En déplaçant mes pieds de quelques centimètres, je fis crisser les imperfections du béton sous les semelles de mes chaussures. Déjà ça, rien que ça, c'était trop. Beaucoup trop.

L'écho.

Encore lui.

L'écho le répercuta au centuple.

« Putain d'écho ! »

Je retins mon souffle, pour compenser ce qui n'était finalement qu'un léger bruissement, mais qui prenait – il fallait bien le dire – des propositions mortelles dans ce labyrinthe.

Le couloir perpendiculaire au mien semblait désert. En apparence. L'obscurité m'empêchait de voir plus loin qu'une dizaine de mètres. Peut-être moins. La cible pouvait être tapie dans un recoin, comme

moi en cet instant. Elle pouvait avoir peur, tout comme moi en cet instant. L'idée me fit sourire intérieurement.

Peur ? Elle ?

C'était ridicule.

« Où te caches-tu ? »

« Sais-tu que je suis là ? »

« Le cas échéant, que me réserves-tu ? »

« Petite garce ! »

Je me risquai à franchir l'angle du mur, toujours collé contre celui-ci. Mon arme de service suivit mes moindres mouvements, prête à rejoindre mon regard en un dixième de seconde et à cracher son projectile sur la cible. Il y eut de nouveaux bruissements au niveau du sol, nouveaux révélateurs de ma présence hostile, mais je réussis cette fois-ci à en faire fi. Je me rassurai en tentant de me convaincre que si la cible était à proximité immédiate, je l'entendrais moi aussi au premier geste qu'elle ferait.

J'avais tort.

Et comme le répétait parfois mon banquier de père dans ses élans de semi-plaisanterie :

— Le tort tue...

La première chose que je sentis fut un courant d'air glacé, suivi d'une sorte de décharge électrique au niveau de la nuque. Il me fallut une seconde pour comprendre que le canon d'une arme à feu venait de s'appuyer contre ma troisième vertèbre cervicale.

— Ne bouge surtout pas ! m'intima une voix féminine.

En aurais-je seulement eu l'intention ?

Je sentis tout mon être se liquéfier d'un bloc. Toutes mes certitudes au sujet de cette mission, toutes les précautions que j'avais cru prendre, toute ma formation préalable, tout mon entraînement... Tout cela venait soudain de s'évanouir en un éclair.

Qu'allait-elle donc faire ?

Me faire payer, comme tous les autres ?

Les flics étaient arrogants de nature, m'avait-elle dit.

Elle ne croyait pas si bien dire. Je n'étais pas décidé à finir ainsi, humilié dans cet obscur sous-sol pourri, qui avait un avant-goût de tombeau. J'avais encore mon mot à dire. J'avais encore ma peau à défendre. Je fis alors probablement ce à quoi elle s'attendait le moins.

Je lui fis face, comme si elle ne représentait aucun danger.

— Totalement inconscient de ta part, mon pauvre ami, me sourit-elle d'un air supérieur, sans pour autant reculer d'un pas.

Je vis le canon de son arme me viser entre les deux yeux. Le trou noir obscène m'observait, me scrutait, me jaugait, cherchant la

trajectoire la plus directe pour m'ôter la vie.

Dans le front ?

Facile.

Sous le nez, comme je l'avais appris avec les tireurs d'élite du groupe d'intervention ?

Professionnel.

Dans la joue ?

Hasardeux.

Dans tous les cas, j'avais assurément perdu. Je le savais. Elle le savait. Derrière l'engin de mort, deux yeux malicieux savouraient la victoire. Ils brillaient dans la pénombre, comme deux rubis en feu.

— Je crois que le chemin s'arrête ici pour toi, petit con.

Elle fit mine de tirer. Mais cela ne pouvait se terminer ainsi. Mon cerveau ne l'accepta pas et commanda d'instinct les gestes irréfléchis qui suivirent. Rapide comme l'éclair, je saisis la main qui tenait l'arme et cherchai à la tordre vers l'extérieur du poignet, tout en me penchant sur le côté pour éviter un éventuel coup de feu. La cible fut surprise. Elle lâcha le pistolet, qui tomba dans une flaque d'eau, et gémit de douleur. La suite des événements fut confuse. Je ne compris pas dans quel ordre ils se passèrent, ni à quel moment mes réflexes de self-défense me trahirent. En moins de temps qu'il ne fallut pour le dire, je me retrouvai plaqué au sol, ventre à terre dans la flotte, un genou planté dans les côtes et un bras bloqué par une clé dans le dos. Je grimaçai, tandis que les menottes claquèrent autour de mes poignets. La garce m'avait bien eu.

Elle me redressa à la force de ses bras, en me saisissant par les habits. J'avais les mains attachées dans le dos. J'étais trempé et affichais une mine déconfite. Comment avais-je pu me laisser piéger de la sorte, comme un bleu ?

Eh bien, tout simplement parce que j'en étais un.

De bleu.

Un jeune aspirant de l'ERAP, qui avait cru un bref instant, le temps d'un exercice en conditions réelles, pouvoir surclasser son enseignant. En l'occurrence, son enseignante Lara Pittet, jolie petite brune bien bâtie, seule membre féminin du Cougar, le groupe d'intervention de la police neuchâteloise.

— Gros malin ! pesta-t-elle en constatant que j'étais enfin hors d'état de nuire.

Elle tâta son poignet douloureux, puis ramassa son arme de service, l'essuya et la remit dans son étui.

— Nom de Dieu, Mike ! Quand est-ce que tu arrêteras de la jouer perso et que tu te décideras à appliquer les règles que l'on t'enseigne ?

Elle était fâchée. Elle avait de bonnes raisons de l'être. Je n'avais pas respecté les consignes de l'exercice. Une fois de plus.

— Désolé, Lara. Je...

— J'en ai rien à foutre de tes excuses ! Tu as bien failli me péter le poignet.

Cela ne servait à rien que je m'excuse. Je lui tournai le dos, pour lui présenter mes mains.

— Bon, tu me détaches ?

Elle rigola nerveusement.

— Des clous, mon gars ! On va sortir d'ici tous les deux ensemble. Tu seras mon prisonnier. Ça te servira de leçon.

Je compris où elle voulait en venir et je pâlis. De honte, cette fois-ci. « Non, pas ça... » pensai-je. Nous nous trouvions dans les couloirs d'un bunker du terrain d'exercice militaire de Planèze en dessus de Colombier et les autres – mes camarades de l'ERAP – attendaient à l'extérieur, sous un soleil de plomb.

Je deviendrais immanquablement la risée des autres aspirantes et aspirants. En quelque sorte le « buzz » de la semaine.

« La garce ! »

— Épargne-moi ça, Lara. S'il te plaît. Je t'en supplierai à genoux, s'il le faut.

Elle ne m'écouta pas.

* * * * *

Je m'appelle Michaël Donner. Je suis à l'approche de mes vingt-quatre ans. Il ne me reste qu'un peu plus de sept ans à vivre – seize mois de relatif bonheur contre septante mois de galère intense – mais ça, bien évidemment, je ne le sais pas encore.

Assez communément, la plupart de mes amis me surnomme « Mike ». Certes pas d'une grande imagination. Même assez banal, à vrai dire. Mais terriblement efficace, car particulièrement sexy dans sa consonance américaine. Ma peau « café au lait », mes cheveux noirs légèrement afros et mes yeux bleus – seuls héritages de parents que je n'ai jamais connus, ou du moins dont je ne garde aucun souvenir – agrémentés d'un physique assez sportif, achèvent la première impression. Celle – fausse – de tombeur.

Mon père ?

Le banquier ?

Je l'adore – je l'admire également – même s'il n'est pas mon géniteur. En fait, je lui dois tout. Il m'a adopté lorsque j'avais cinq ans. Un sujet dont il n'aime pas trop parler, contrairement à ses aventures

africaines d'ancien diplomate. C'est un bourreau de travail. Une sommité dans le monde des affaires et de la politique. Un roc.

Quoique ces derniers temps, je le trouve assez fatigué. Je le lui ai dit, mais il s'est contenté de me sourire en retour. Il n'aime pas non plus parler de sa santé.

— Les médecins, c'est pour les faibles, fils, me répète-t-il.

Côté cœur, j'ai toujours été assez réservé avec les filles, que je n'ai pas beaucoup côtoyées durant mes années d'internat, tant à Genève qu'à Saint-Maurice.

Lara Pittet est la première à me faire cet effet un peu trouble. Je le lui ai avoué maladroitement, un jour où nous étions en pause, assis côte à côte sur un rocher du terrain d'exercice, à refaire le monde en contemplant un coucher de soleil.

Je pensais naïvement ce jour-là que je pouvais lui faire le même effet. Elle m'avait aussitôt rappelé notre relation de travail et ma subordination hiérarchique, me faisant comprendre que ce serait non seulement inconvenant au sein de la grande maison de la police, mais aussi disciplinaire, voire pénal pour elle.

« La garce... »

* * * * *

Tordant mes bras dans le dos lorsque je fis mine de lui résister, elle me poussa sans ménagement vers la sortie du bunker. Vers la lumière. Vers mes camarades.

J'entendais déjà leurs rires résonner dans mes oreilles, au moment où ils apercevraient les menottes à mes poignets.

Un moment de honte serait vite passé.

Quoique...

Six mois étaient passés depuis le début de l'ERAP. L'école avait commencé au début du mois de janvier, par l'exercice Hibernatus. Celui-ci nous avait immédiatement plongés dans l'ambiance policière.

Deux jours intenses destinés à forger l'esprit de corps, mettre à l'épreuve notre résistance physique et psychique, ainsi que tester notre capacité à prendre les meilleures décisions dans des conditions extrêmes.

Je me rappelai du grand froid, de la tempête de neige, de quelques soixante kilomètres parcourus – la plupart du temps avec des raquettes aux pieds – dans la Vallée de la Sagne, de l'arrivée à Tête-de-Ran.

Heureux, fiers, mais épuisés.

Plusieurs d'entre nous au bord des larmes.

S'en était suivi un très long semestre de cours théoriques et

pratiques, agrémenté d'une semaine bienvenue de vacances à Pâques, puis ponctué par trois intenses semaines de formation interne et de premiers stages.

J'eus parfois le sentiment d'être une oie que l'on gavait. Du gavage de savoir, de connaissances générales, en un temps record.

Les branches étaient certes variées – droit pénal, procédure pénale, organisation judiciaire, circulation routière, criminalistique, psychologie, droits de l'homme, éthique professionnelle, police de proximité, premiers secours, français, dactylographie, sécurité personnelle, tir et usage de l'arme, maintien de l'ordre, condition physique et j'en passe – mais j'avais souvent eu l'impression d'un cul collé trop longtemps sur une chaise. Les examens intermédiaires de la mi-juin ne s'étaient pas révélés trop compliqués, même si j'en avais quelque peu bavé avec les matières juridiques, que j'assimilais à du chinois mandarin.

Seul bémol, toutefois compréhensible : « Père » n'avait pu se libérer pour la journée des familles. Son boulot l'accaparait trop, même le samedi. Je ne lui en avais aucunement voulu, mais j'avais néanmoins ressenti une certaine déception. C'était tout de même lui qui m'avait poussé dans cette voie professionnelle, qu'il avait lui-même suivie jadis, avant de réorienter sa carrière.

Il la voyait comme un passage obligé – une sorte d'école de vie – avant l'apothéose à laquelle j'aspirais depuis l'adolescence : l'épauler, voire le remplacer un jour dans l'une de ses activités accessoires, véritable relique de son parcours consulaire à Kampala et Nairobi, la traque aux criminels de guerre pour le compte du Tribunal pénal international de La Haye.

Une activité qu'il m'avait demandé de garder secrète, même si beaucoup d'hommes politiques et d'autres personnes influentes semblaient bien la connaître.

Une activité qui – si elle m'intéressait et c'était bien évidemment le cas – requerrait selon lui que je passe au préalable un minimum de cinq ans au sein de la police neuchâteloise, sans compter l'année de formation à l'ERAP.

Je devais donc m'armer de patience.

— Avance ! m'intima le sergent Pittet, en me poussant dans le dos vers la lumière.

À l'extérieur du bunker sombre et humide, un soleil de plomb nous attendait de pied ferme. Je fus ébloui par la violence des rayons qui pénétraient dans l'entrée du labyrinthe de couloirs bétonnés.

— Lara, tentai-je de la supplier une nouvelle fois.

— Ta gueule ! asséna-t-elle.

C'était péremptoire. Inutile d'insister.

Je relâchai les épaules, baissai la tête et fermai les yeux, en remontant vers la surface. Ma tenue d'exercice était souillée d'eau boueuse et déchirée au niveau du coude gauche. Elle ne m'avait pas loupé, avec ses prises de Krav Maga. Mes vingt kilos de plus qu'elle et mon excellente condition physique n'avaient pas suffi à la contrer.

Je venais de me prendre le second râteau, en deux semaines, avec la même fille.

À notre sortie, j'aperçus mes trente camarades, pour la majorité de la police neuchâteloise, mais aussi des polices bernoise, jurassienne et ferroviaire, alignés sur un seul rang. Le premier que j'entendis fut le chef de classe :

— Classe, attentive ! cria-t-il à notre vue.

Les aspirants ajustèrent rapidement leur tenue, puis veillèrent à l'alignement.

Le chef de classe se mit au fixe et reprit :

— Classe, garde-à-vous !

Énergiquement et simultanément, les trente futurs policiers obtempérèrent. Les corps devinrent des statues fixant un horizon imaginaire. Le chef de classe ne bougea plus, attendant que Lara Pittet le rejoignît. Ce qu'elle fit en me faisant passer, menotté dans le dos, devant toute la classe. Certains regards nous ignorèrent, faisant mine de regarder par-dessus nos têtes. D'autres, peu nombreux, me parurent compatissants. D'autres enfin accompagnèrent un léger sourire narquois. Ils semblaient dire :

« Mike Donner s'est cru plus malin qu'elle ; il l'a eu profond dans le cul ! »

Et ils avaient raison.

J'en entendrais certainement parler durant des semaines, voire des mois. Quelque part, fort heureusement pour moi, la seconde période de stages et de vacances, plus longue que celle du printemps, approchait à grands pas.

— Sergent, aspirant Sandoz, annonça le chef de classe. L'école d'aspirants est à votre disposition. Effectif complet.

— Merci, répondit Pittet. Repos. Commandez le repos.

— À vos ordres, sergent !

Le chef de classe obtempéra, puis se retourna vers la classe et cria à son tour :

— Classe, repos !

Mes trente camarades obéirent simultanément. Lara repassa derrière moi et, d'un geste assuré, glissa la clé dans les menottes pour me libérer. Ma première réaction fut de frotter mes poignets endoloris.

La garce avait fait exprès de ne pas mettre la goupille de sécurité.

De la sorte, plus je me débattais, plus les fers se resserraient. Une fois de plus, elle ne m'avait pas loupé.

— Mesdames les aspirantes, messieurs les aspirants, s'adressa-t-elle à la classe. Aujourd'hui, votre brillantissime collègue Michaël Donner est mort deux fois dans l'enfer du bunker. Tout cela parce qu'il a voulu n'en faire qu'à sa tête. À l'avenir, réfléchissez-y à deux fois avant d'improviser stupidement. Si l'on vous enseigne des règles de base, c'est qu'il y a des raisons à cela. Ce n'est pas juste pour vous servir de la théorie de bouquins. Ne vous croyez pas plus malins que vos aînés et apprenez à écouter la voix de l'expérience. C'est ce qui peut vous sauver la vie. Que l'exemple d'aujourd'hui vous serve de leçon.

Elle m'envoya rejoindre les rangs sans ménagement.

— A vos ordres, sergent, murmurai-je encore vexé.

Elle ne broncha pas d'un sourcil.

— Je vous souhaite à toutes et tous un bon week-end, des stages fructueux pour les deux semaines à venir, ainsi que de belles vacances. Reposez-vous. Car vous en aurez besoin pour la rentrée.

Elle quitta la classe et le terrain d'exercice de Planèze sans se retourner, sans plus me prêter la moindre attention. Je la vis s'éloigner dans l'herbe jaunie, dans sa tenue d'intervention allégée, en direction d'une Opel Insigna de la gendarmerie garée sur un chemin de terre à proximité.

Si j'avais été seul avec elle, peut-être lui aurais-je couru après, pour... pour quoi, au juste ? Pour lui expliquer mes gestes ? Pour m'excuser ?

En fait, je n'avais qu'une seule envie, celle de la prendre par sa taille de guêpe, de passer mes mains dans ses cheveux noirs coupés au carré, de caresser son visage et de l'embrasser. Totalement inconvenant. Carrément tentant.

Mais je n'étais pas seul.

2.

La Chaux-de-Fonds, le 4 juillet.

La métropole horlogère inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, plus haute ville d'Europe avec ses mille mètres d'altitude et troisième commune de Suisse romande avec ses trente-sept mille cinq cents habitants, affrontait une journée caniculaire de plus.

Cette météo estivale n'arrangeait en rien les plans d'Aziz Benissa.

Le ressortissant tunisien, la quarantaine bien entamée, commençait à regretter d'avoir choisi ce jour-là pour effectuer ses trajets.

Mais avait-il réellement le choix ?

Il ne savait plus très bien au combienième il en était. Probablement au dixième aller et retour de la journée entre son domicile de la Charrière et le gigantesque tas de neige de la Bonne-Fontaine. Depuis de nombreuses années, le célèbre tas constituait une sorte de glacier formé de toutes les neiges que les camions avaient déversées en cet endroit durant l'hiver. Des dizaines de milliers de mètres cubes d'or blanc, agrémentés de gravas et de sel collectés au fil des mois par les chasse-neige, fondaient lentement au soleil, bien au-delà du commencement de l'été.

Ces derniers temps, il causait toutefois de gros soucis aux autorités communales, car des biologistes avaient révélé un risque non négligeable de pollution des étangs avoisinants.

Transpirant déjà abondamment en quittant son domicile, Benissa s'épongea négligemment le front d'un revers de manche de sa discrète jebba, puis passa son sac au dos. Le contenu de celui-ci était lourd. Très lourd. Trop lourd à vrai dire. Comme à chaque fois, il avait eu cette même impression de lourdeur inattendue. Probablement le poids de sa conscience.

« ... الله الرحمن الرحيم... » pensa-t-il pour se donner du courage.

« Allah est miséricordieux... »

Sa tâche serait bientôt achevée.

Il referma à clé le modeste logement familial de la Charrière, descendit en ascenseur les cinq étages de son immeuble et sortit dans

la rue par la porte dérobée de la buanderie. Il prit la direction du centre-ville, passa devant le restaurant de La Cheminée, longea le Pavillon des sports, traversa la rue principale et se dirigea vers l'arrêt de bus le plus proche.

Une heure de l'après-midi.

L'heure la plus chaude.

Il était fou.

Il aurait dû faire une pause.

Il en aurait eu le temps.

Peut-être...

Ou peut-être pas.

Il attendit une minute sous le petit porche de verre, puis il regarda l'horaire des TransN.

S'était-il trompé ?

Avait-il mal lu ?

Ou lu trop vite sous l'effet du stress et de la fatigue ?

C'était possible.

À vrai dire, il n'avait pas beaucoup dormi ces dernières quarante-huit heures. Trop de travail. Trop d'émotions. Trop de peur.

Y avait-il une interruption de la ligne du bus entre midi et deux heures ?

L'idée lui parut peu probable. Il l'aurait su, depuis le temps que les services sociaux avaient mis cet appartement à disposition de sa famille. Il connaissait ces horaires par cœur, ne fut-ce que pour l'école de Samir. Son fils unique fréquentait le collègue Numa-Droz. Il aurait certes pu y aller à pied, vu la distance. Mais il voulait faire comme ses camarades. Pour mieux s'intégrer.

« Samir... »

Le garçon de douze ans était chez sa tante au Locle pour le week-end. Il reviendrait à la maison dans la soirée vers dix-neuf heures. Quand tout serait fini. Demain, il reprendrait les cours et...

Un frisson parcourut Benissa.

Numa-Droz, le collègue, les cours, demain lundi... Idiot qu'il était !

Le lendemain était le premier jour des vacances scolaires et il avait réussi à oublier ce facteur. Kadija le lui avait pourtant rappelé. Mais il ne s'était pas soucié de ce détail.

« L'imbécile ! »

Normal, après tout. C'était son épouse qui s'occupait d'ordinaire de l'éducation de Samir. Pas lui. C'était le rôle de la femme.

Il sentit la sueur redoubler d'effort, tous les pores de sa peau se dilater, une vague de chaleur l'envahir. Il se sentit pâlir et devenir rouge à la fois. Les transports publics neuchâtelois avaient peut-être

modifié leurs horaires en raison des vacances scolaires.

« Pitié, pas ça... »

« Pas aujourd'hui... »

« Pas maintenant... »

Il se tourna vers l'horaire affiché dans l'abribus et le parcourut nerveusement, se trompa de jour en lisant d'abord celui du samedi, jura en arabe, puis trouva la bonne plage.

13h04.

Il le lut trois fois pour être sûr, chercha un astérisque qui renverrait à une éventuelle notice de bas de page indiquant la suspension de la course durant les vacances, mais ne trouva rien. Son regard se tourna vers la rue de Biaufond, en direction de la sortie de la ville. Puis vers son sac dont le contenu risquait de très mal supporter la chaleur. Enfin à nouveau vers la route à l'est. C'est là qu'il le vit arriver.

Comme la relâche après un examen réussi, il sentit tout son corps se détendre. Et son esprit avec. Il ne put réprimer un ouf de soulagement. Reprenant ses esprits, il regarda à gauche, puis à droite. Il était seul à cet arrêt de bus. Tant mieux. Car son stress devait se lire dans ses yeux, dans ses mouvements, dans toute son attitude. Une source supplémentaire qui pouvait le trahir. Une source qui venait certes de lui-même, mais qu'il n'arrivait pas à contrôler. Même avec la meilleure volonté du monde. Il avait beau se dire que ce soir, tout serait fini. Rien n'y faisait. C'était ainsi. C'était normal.

Le long bus vert et blanc s'arrêta à sa hauteur. Le chauffeur le fit monter par la porte avant, mais renonça à lui demander son abonnement. C'était au moins la septième fois qu'il le voyait depuis qu'il avait pris son service sur cette ligne au début de la matinée.

Ils se saluèrent une fois de plus, sans autres paroles. Il n'y avait pratiquement personne dans le véhicule, mais Benissa préféra gagner l'arrière, comme pour se faire oublier.

Surtout ne pas attirer l'attention.

Après le soufflet central, il choisit le siège le plus proche de la sortie. Pour le cas où les choses tourneraient mal.

Une fois assis, il s'épongea une nouvelle fois le front de sa jebba, puis contrôla son sac à dos en le palpant discrètement et délicatement. Satisfait, il le posa au sol, entre ses jambes, et regarda pensivement le paysage défiler.

Par chance, avec la ligne numéro deux, il n'avait aucun changement à effectuer jusqu'au Passage de la Bonne-Fontaine.

Le bus quitta le parc des sports de la Charrière en direction du centre-ville, puis descendit vers le Versoix et la place du Marché, avant de prendre l'Avenue Léopold-Robert. Surnommée le Pod, l'artère principale traversait La Chaux-de-Fonds d'est en ouest.

Benissa jeta un coup d'œil à la grande fontaine sur sa gauche, puis leva les yeux sur sa droite, vers le sommet de la tour Espacité et sa courbure du quatorzième étage, de couleur rouge. Un début de vertige le saisit.

Il y eut ensuite un défilé de commerces en tous genres et aux coloris multiples. Confiserie, étude d'avocat, magasin de vêtements, enseigne d'opticien, librairie. Les gens profitaient de l'été pour parcourir les vitrines closes des magasins ou se délasser. Les terrasses des bistros étaient pleines à craquer et les arbres plantés tout le long de l'avenue, séparant les sens de circulation, apportaient une fraîcheur bienvenue à l'heure la plus chaude de la journée.

Après un passage devant le théâtre de l'Heure bleue, le bus fit une halte un peu plus longue à la gare. Cette pause paraissait à chaque fois interminable pour le Tunisien, qui s'inquiétait de l'état de son sac à dos.

Le contenu en paraissait stable à première vue, mais il n'osait l'ouvrir, de peur qu'il ne puisse le refermer ou qu'une odeur suspecte ne s'en échappe.

Les jambes de Benissa s'entrechoquèrent et il dut rassembler toute sa concentration pour cesser ce tremblement incontrôlé. Son front dégoulinait. Ses cheveux noir ébène retenaient mal la transpiration. Les gouttes de sueur glissaient sous son épaisse chevelure. Sa nuque était détrempée. Il sentait le liquide salé parcourir sa colonne vertébrale sous sa jebba. Ses aisselles, l'intérieur de ses coudes, son entrejambe, l'arrière de ses genoux, tout était moite.

Et ce maudit chauffeur qui prenait tout son temps pour téléphoner.

A qui ?

Un de ses collègues ?

Sa femme ?

Sa petite amie ?

Ne pouvait-il pas accélérer le mouvement ?

N'avait-il pas un horaire à tenir ?

Déjà qu'il était arrivé en retard à la Charrière. La conversation s'éternisait et chaque minute qui s'écoulait faisait augmenter le risque. Cette course était – hormis la première du matin, lors de laquelle il avait dû s'habituer – la pire de la journée. Les doutes d'Aziz Benissa grandissaient en même temps que le retard pris sur l'horaire. Avec eux, une forme de paranoïa se développait.

À tel point que lorsque le chauffeur remonta dans le bus et le regarda furtivement, il comprit qu'il savait. Du moins le supposait-il.

Que savait-il exactement ? C'était impossible à dire.

La vérité ? En tout cas pas.

Assez pour lui causer des ennuis ? Peut-être.

Que devait-il faire ?

Son esprit se mit à surchauffer.

Le grand véhicule à soufflets se remit en route en direction de l'ouest de la ville et dépassa le Grand Pont.

Suspicieux, Benissa chercha les yeux du chauffeur dans le rétroviseur intérieur de l'habitacle. Celui-ci paraissait concentré sur la route. A priori. Puis il y eut ce regard. Comme deux billes attentives, qui semblaient dire :

« Toi, tu ne perds rien pour attendre... »

Attendre quoi ?

Le Tunisien ne voulut pas le savoir. Il en était hors de question. Aux Entilles, deux arrêts avant sa destination, il saisit son sac à pleines mains, se précipita vers la sortie du bus et bondit sur le trottoir, pour disparaître au coin d'une rue.

* * * * *

Ce fut la première fois de ma vie que je pénétrai dans une banque un dimanche. « Père » me fit ouvrir la porte de service par un agent de sécurité, qui me conduisit dans son grand bureau du quatrième étage. Le luxe envahissait le moindre recoin des couloirs de la BBCG, qui affichait des résultats mirobolants depuis sa création par Louis De Bosset.

Je ne portais pas le même nom que mon père adoptif. Il avait souhaité que je conserve mon vrai nom, celui de mes parents Sophie et Thomas Donner, morts dans un tragique accident de la route sur les bords du Lac Léman, dix-huit ans auparavant.

Je lui avais pourtant dit que je ne gardais aucun souvenir de cette période de ma vie et que je souhaitais porter le nom de De Bosset.

Après tout, il était ma seule famille et je lui devais tout, mais il avait à chaque fois trouvé un prétexte pour esquiver la discussion.

Lorsque je pénétrai dans le grand bureau, c'est un homme diminué qui vint à ma rencontre.

— Michaël, mon petit, quelle heureuse surprise ! Je ne pensais pas que tu trouverais le temps de venir embrasser ton vieux père. L'ERAP est chronophage. J'en sais quelque chose.

— Bonjour, père. Qu'est-ce qui t'arrive ?

Mon attention avait tout de suite été attirée par la canne en bois sur laquelle il s'appuyait pour marcher. Sa hanche gauche semblait se déboîter à chaque pas et visiblement, il en souffrait.

— Je ne sais pas encore. Je suis allé vendredi dernier chez le médecin et j'attends le résultat des analyses. Mais je ne m'attends à

rien de bon. Tu sais qu'il y a six mois, ils m'ont diagnostiqué un début de cancer des poumons. Je crains qu'il y ait un lien.

— Tu m'en avais parlé, mais... tu m'avais dit qu'il y avait rémission, non ?

— Je n'en sais rien.

— Comment ça, tu n'en sais rien ?

— Je ne veux pas vraiment le savoir, Michaël. J'ai trop à faire ici. Je ne veux pas de leur chimio qui rend à l'état de légume. Je n'ai pas de temps pour ça.

— Mais père, tu dois te faire soigner. C'est très sérieux.

— C'est ce que je fais. Je suis allé chez mon médecin, je te rappelle.

— Tu attends toujours le dernier moment. Comme pour tout. Ce n'est pas bon. Un jour...

— Je vais y rester. Je sais. Et ce jour-là, tu prendras la relève.

Il retourna s'asseoir dans son majestueux fauteuil de PDG, derrière son grand bureau d'ébène, et sortit une boîte de Havanes, qu'il me tendit. Je déclinai son offre.

— Tu sais que je ne fume pas.

Il rigola.

— Et tu fais bien, fils. Un jour, ces saloperies auront ma peau.

Il s'alluma un cigare, se laissa aller en arrière dans son fauteuil présidentiel et savoura l'instant. Derrière lui, une photo en noir et blanc représentait les accusés du procès de Nuremberg dans leur box. Avec son embonpoint, ses cheveux châtons virant au gris et son visage légèrement bouffi, il faisait penser à Marlon Brando dans la saga de Coppola. À ce détail près qu'il était du côté des bons, des héros ignorés.

— Tu ferais peut-être bien d'arrêter avant, lui reprochai-je lorsqu'il recracha une première bouffée de fumée blanche.

Il se contenta de sourire.

— Tu ne refuseras pas une truffe à l'absinthe de chez Wodey, me dit-il en me tendant un sachet brillant.

Les meilleures.

— C'est Alexia qui me les a ramenées vendredi dernier. Une petite consolation après ma visite médicale. Que ferais-je sans elle ?

Alexia était la secrétaire particulière de « père ». Une vraie perle.

Je déclinai à nouveau.

— Ne me dis pas que tu as aussi renoncé à l'alcool, mon petit Michaël. Que tu sois sportif, c'est bien. Mais ne renonce pas aux petits plaisirs que la vie nous offre.

— Ce n'est pas ça, lui répondis-je tristement, en me dirigeant vers la grande baie vitrée. Il fait simplement trop chaud pour avaler du

chocolat.

— Est-ce que tu as une petite amie ? changea-t-il soudain de sujet.

Je regardai pensivement la Place Pury, qui s'étalait à mes pieds. Elle était calme, le dimanche. Comme le reste de la ville de Neuchâtel. Le réseau TransN fonctionnait au ralenti. Le kiosque central était fermé. Peut-être pour cause de vacances. Quelques jeunes gens en tenue légère se dirigeaient vers le sous-voie qui menait au tram, soit pour rejoindre l'esplanade du Montblanc, soit pour voyager vers les plages ouest du Littoral. Un peu sur ma gauche, le Lacus Café affichait portes closes. Seule la statue de David De Pury demeurait imperturbable, dominant la place.

— Je ne sais pas, finis-je par répondre laconiquement.

Louis De Bosset toussota dans mon dos.

— Il ne sait pas ! s'exclama-t-il. Ce n'est pas vrai. C'est un comble. Mon fils ne sait pas s'il a une petite amie.

Il s'esclaffa d'un rire gras et sonore.

— Comme toi pour ta santé, père, répliquai-je. Tu préfères ne pas savoir.

— Mais moi, ce n'est pas pareil. On ne peut pas ignorer le fait d'avoir une relation amoureuse, tout de même.

Je laissai passer un silence.

— Alors, disons que c'est... compliqué.

— Comme tu veux, mon petit Michaël. Après tout, si tu ne veux pas m'en parler, c'est ton problème. Et l'ERAP, comment ça se passe ?

— Bien. Très bien, même. J'ai réussi les examens intermédiaires avec mention.

— Parfait. Bravo, fils. Tu domines partout ?

— Disons que je pêche un peu en droit et en procédure pénale. Mais c'est accessoire.

Il toussota une nouvelle fois, avant de me désapprouver.

— Pas d'accord avec toi. Le droit, c'est ce qui régit notre monde. Dans tous les domaines. Si tu ne le maîtrises pas dans ton domaine de compétence, tu ne domines pas complètement ton sujet. Et tu ne peux pas gouverner. Non seulement il faut en comprendre les fondements, mais aussi et surtout, il faut en connaître les failles. C'est un jour ce qui peut te sauver la vie. Autant qu'une bonne arme de poing.

— Peut-être, soufflai-je sans grande conviction. Alors, on dira que ce sont nos profs de droit qui sont assez peu captivants. En tout cas, j'ai de la peine à les trouver intéressants. Et puis, ça ne bouge pas assez.

— Qui vous enseigne la procédure ?

— Le procureur Sylvain Kornisch.

Louis De Bosset émit un sifflement admiratif. Je compris rapidement que c'était ironique.

— Dans ce cas, je te pardonne de pêcher dans ce domaine, fils. Difficile de transmettre de la passion à ses élèves, quand on est complètement blasé.

— Tu l'as dit...

Nous partîmes d'un éclat de rire commun, qui ne me fit pas pour autant oublier le souci que je me faisais pour sa santé. Je le regardai tristement tirer une nouvelle bouffée sur son Havane. Cette saloperie allait vraiment finir par le tuer, tout comme son rythme de vie. Louis De Bosset et son état-major – une dizaine de personnes – ne vivaient que pour la banque, au détriment de leur vie privée.

— Cela dit, repris-je, l'ensemble de l'ERAP est tout de même trop théorique à mon goût. Je sais bien que c'est un passage obligé, incontournable. Mais je me réjouis de demain. Mon premier stage dans la police judiciaire.

— Tu n'en avais pas déjà eu un à Pâques ?

— Oui, mais c'était à la police de circulation. Les interventions sur accident avec le GTA et son scanner 3D étaient très intéressantes, mais la gestion des radars, ce n'était pas vraiment mon truc. Un peu trop fiscal à mon goût, si tu vois ce que je veux dire.

— Parfaitement, fils. À quelle brigade seras-tu affecté demain ?

Je souris.

— Aujourd'hui, on ne parle plus de « brigade », père. Même si le terme reste parfois dans le langage commun. Désormais, on les appelle des « commissariats ». Il y a le RTS, pour répression du trafic de stupéfiants, le RIP, pour répression des infractions contre le patrimoine, l'ICS, qui s'occupe des infractions contre l'intégrité corporelle et sexuelle, et la CRECO, qui traite de la criminalité économique. C'est à ce dernier commissariat que l'on m'a affecté pour les deux semaines à venir.

De Bosset fit la moue.

— Si tu ne traites que de faillites frauduleuses, cela risque de ne guère être beaucoup plus passionnant que les cours du procureur Kornisch. Je te préviens.

Je le corrigeai.

— La CRECO ne fait pas que ça. Elle s'occupe aussi de grosses affaires de blanchiment d'argent, par exemple. Et elle assume les services de piquet comme les autres commissariats. Du coup, ça peut réserver quelques surprises.

— Ouais, maugréa le vieux PDG. Un bel incendie intentionnel, un braquage à mains armées des Pink Panthers ou la dramatique noyade d'un ado aviné dans le lac... Mais c'est bien, mon petit Michaël. Je

suis content pour toi. Coupe le cordon et affûte tes premières armes. Ensuite, nous aurons l'occasion d'en reparler. Au fait, comment s'appelle le commissaire qui dirige aujourd'hui la CRECO ?

— Andreas Rohrer.

— Andy ! s'exclama mon père adoptif. Tu rigoles ? Il est de nouveau sur le coup, ce vieux schnock ?

— Tu le connais ? m'étonnai-je. Il n'est pas si vieux que ça. Je l'ai rencontré une fois dans le cadre des cours à Colombier. Je lui donnerais la cinquantaine.

— Possible. Probablement un peu plus, quand même. J'oublie parfois que je n'ai guère beaucoup plus, même si le job a tendance à bouffer mon apparence. Nous étions ensemble à l'ERAP, à l'époque. L'école ne s'appelait pas encore ainsi. La structure professionnelle que tu connais maintenant n'existait d'ailleurs pas non plus. C'était beaucoup plus... – comment dire ? – amateur. Cela dit, Andy est quelqu'un de bien. Il est même probablement le meilleur flic que j'aie connu. Un crocheur comme il en existe hélas trop rarement. Jamais prêt à lâcher son os quand il croyait en tenir un. Ça lui a valu quelques ennuis avec la hiérarchie à l'époque. Il était d'ailleurs temporairement parti pour le CGFR.

— Le CGFR ?

— Le corps des gardes-frontière.

« Père » tira une grande bouffée de Havane, avant de poursuivre.

— Plus précisément, je crois qu'il dirigeait la région douanière Neuchâtel-Jura. J' imagine qu'il a dû revenir à la « canto » par la suite. À un moment où j'étais déjà parti en Afrique pour le compte du DFAE.

— Possible. Je ne connais pas par cœur son parcours professionnel.

— Tu apprendras à le connaître. En tout état de cause, écoute-le. C'est un gars brillant, qui t'apprendra les ficelles du métier.

— Je tâcherai de m'en souvenir, père.

Je l'embrassai affectueusement, lui demandai de me tenir au courant de son état de santé, puis « volai » au passage une truffe à l'absinthe de chez Wodey – ce qui fit sourire le vieux PDG – et me fis reconduire à la porte de service de la BCCG par l'agent de sécurité.

Je comptais profiter de mon dimanche soir, en m'accordant un tartare de thon sur la terrasse du Silex au port d'Hauterive, à proximité du musée du Laténium. J'envisageais ensuite la séance de minuit au cinéma Strada. On y rediffusait justement le premier épisode du Parrain de Coppola. Un grand moment d'émotion, emporté par la musique envoûtante d'un Nino Rota particulièrement inspiré.

C'est en sifflant cette mélodie que je quittai la banque en direction du Lacus Café et du lac, pour y récupérer ma moto.

Je ne savais pas encore que mes plans de la soirée étaient

sérieusement compromis.

* * * * *

L'Opel Insigna de la gendarmerie passa devant le Musée international d'horlogerie, bifurqua à droite sur la rue du Midi, puis emprunta le Pod en direction de l'ouest. Le trafic n'était pas trop dense. La plupart des gens étaient en congé. Même la place de la gare ne connaissait pas l'effervescence habituelle. Peut-être la chaleur retenait-elle les habitants chez eux ou peut-être nombre d'entre eux avaient déjà pris la route des vacances. Dans tous les cas, la métropole horlogère semblait fonctionner au ralenti.

— Où est-il ? demanda Lara Pittet.

— Je ne le vois pas encore, répondit son coéquipier derrière le volant. Il a dû quitter la place de la gare il y a trois bonnes minutes. Nous allons le rattraper. Est-ce qu'on enclenche le feu bleu, deux tons ?

— Non, surtout pas. On ne sait pas à qui, ni à quoi on a affaire. Il ne faut surtout pas effrayer l'oiseau. Et puis, il n'a peut-être rien à se reprocher.

L'appointé Gilles Schenk fit la moue, obligé de s'arrêter à un feu rouge à hauteur du Grand Pont. Avec les gyrophares allumés, il aurait pu le brûler en toute impunité et gagner du temps.

— On a son identité ?

— Non, répondit le sergent. Le chauffeur du bus l'a déjà vu plusieurs fois, mais il ne le connaît pas autrement. Il doit habiter dans le quartier de la Charrière. C'est tout ce qu'on sait.

— On a une description, tout de même ?

— Oui. Le chauffeur a parlé d'un « arabe ». Petit, la quarantaine, pas de barbe, ni de moustache, les cheveux noirs, le crâne légèrement dégarni sur le dessus, un peu bedonnant. Il porte des pantalons beiges amples, un pull traditionnel de la même couleur et des tongs.

— Monsieur tout le monde, quoi.

— À peu près.

L'Opel Insigna redémarra, dépassa l'intersection avec le boulevard de la Liberté et poursuivit sa route en direction de la zone industrielle et commerciale des Eplatures. La radio crépita et Lara Pittet la saisit.

— PX trois, j'écoute, annonça-t-elle en pressant le bouton de communication.

— PX trois, c'est la CET.

Il y eut un grésillement.

— Je t'écoute, Vanessa.

— Le chauffeur du bus vient de nous rappeler de son portable. Le bonhomme est descendu prématurément à l'arrêt des Entilles.

— Bien reçu. On sait où il est allé ?

— Non. Le chauffeur a essayé de regarder dans son rétroviseur, mais le gars a disparu à l'angle du centre commercial. Il n'est toutefois pas entré dans celui-ci.

— OK, merci.

Le sergent reposa la radio sur son socle, en dessus du levier de vitesse.

— Merde ! pesta-t-elle. Tourne là.

Elle indiqua à son collègue une rue transversale qui partait sur la gauche. La ville de La Chaux-de-Fonds avait cette particularité morphologique d'être construite en damier, ce qui provoquait un plan très symétrique, à tel point qu'il était parfois difficile de s'y retrouver quand on n'était pas de la région.

Gilles Schenk obéit, bifurqua nerveusement sur la rue des Entrepôts et contourna le centre commercial des Entilles. Au sud de celui-ci, la route longeait la voie ferrée.

— À ton avis, il est où ? demanda l'appointé.

Lara Pittet scruta le paysage dans tous les sens, se retournant parfois sur le siège passager pour observer les moindres recoins. Il y avait beaucoup de possibilités pour se cacher. Trop même. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Elle ne repéra aucun mouvement suspect. La zone était presque déserte.

— Tu crois qu'il est monté dans le parking couvert ?

Elle regarda une nouvelle fois la rampe qui accédait au centre des Entilles.

— Je ne crois pas, non. Trop de monde. Si son intention avait été d'entrer dans le centre, il aurait emprunté la porte principale. Non, il doit avoir un autre but.

— Le chauffeur du bus a dit qu'aujourd'hui, il est à chaque fois descendu à l'arrêt de la Bonne-Fontaine. Si notre gaillard s'est senti observé, il a pu changer ses plans. Dans ce cas, il pourrait être n'importe où.

Schenk suivit la rue des Entrepôts à la vitesse du pas, jusqu'à l'intersection avec la rue de Morgarten, puis il emprunta la rue de la Fiaz. La succession d'immeubles délabrés et d'entrepôts de PME donnaient à ce quartier de la ville des allures de banlieue qu'il aurait mieux valu éviter en pleine nuit.

— Tu crois qu'il transporte quoi, dans son sac à dos ? demanda-t-il à sa supérieure.

— Comment veux-tu que je le sache, maugréa-t-elle.

— De l'herbe ? Du shit ?

— Peut-être. Dans ce cas, ça voudrait dire que notre bonhomme a déplacé aujourd'hui un stock de plusieurs kilos, vu le nombre de voyages annoncés par le chauffeur du bus.

— Ça pourrait expliquer son stress apparent, compte tenu de la valeur marchande d'une telle quantité et des risques encourus.

— Mais ça aurait empesté la beuh, dans ce bus.

— Pas forcément, si elle est bien emballée.

— Ou alors, c'est peut-être de la coke ou de l'héro. Possible aussi. Dans ce cas, ce serait un sacré jackpot pour nous.

— Ou alors une bombe... relança l'appointé.

Le sergent – Pittet détestait que l'on utilise ce grade, comme tout autre, au féminin – demeura pensive, continuant de chercher du regard toute anomalie dans le paysage de béton, de briques et de ferraille qui s'offrait à elle. Elle se demanda si l'homme avait pu se cacher dans un véhicule, mais elle renonça à l'idée de fouiller les camions et les utilitaires garés en bordure de route. Ils étaient trop nombreux.

La loterie n'était pas son fort. Le hasard, peu pour elle. Surtout lorsqu'il risquait de se matérialiser dans une importante perte de temps et d'énergie.

« Une bombe... »

L'idée n'était pas forcément saugrenue, quoiqu'elle reposât sur le simple délit de sale gueule de l'individu concerné. La vile caricature de l'islamiste terroriste.

Après tout, pourquoi pas ? Il ne fallait écarter aucune hypothèse. Mais dans un tel cas de figure, pourquoi la transporter en plusieurs voyages ? Pour échapper à une identification du matériel en cas de contrôle de police ? Ou parce qu'elle était trop grosse ?

Dans ce cas, cela induirait une quantité relativement importante d'explosif, partant une affaire sérieuse, potentiellement du ressort des spécialistes en déminage de la police zurichoise.

Fallait-il déjà les appeler ? Comme ça, sur une simple intuition ? Sans la moindre preuve, ni le moindre indice concret ? Prendre le risque de leur faire parcourir plus de trois cents kilomètres aller et retour pour rien ? Pour de la beuh, si ça se trouvait. Ridicule. Exclu. Mieux valait attendre du plus concret.

Le cas échéant, pourquoi l'arrêt de la Bonne-Fontaine ? Quelle cible intéressante pouvait-il y avoir dans ce quartier ? Le principal site chaud-de-fonnier de la police neuchâteloise, couplé avec le service d'intervention et de secours des Montagnes neuchâteloises. Faire sauter le bâtiment des flics, tout en réduisant à néant l'efficacité des secours. D'une pierre deux coups.

Mais pourquoi ? Cela n'avait pas de sens. À la connaissance de Lara Pittet, ses collègues de la gendarmerie et de la police judiciaire n'étaient actuellement sur aucune enquête particulièrement sensible. Et la cible en tant que telle ne pouvait présenter aucun intérêt digne de ce nom pour une quelconque mouvance terroriste.

Dans le secteur, il y avait aussi quelques entreprises horlogères de grandes marques. Mais elles non plus ne correspondaient à l'image que le sergent se faisait des objectifs d'extrémistes islamistes. À moins que ce ne fût l'œuvre d'une seule personne. D'un ancien employé n'acceptant pas son licenciement, par exemple.

Un peu plus loin à l'ouest, il y avait l'aéroport des Eplatures, avec ses nouvelles lignes internationales, notamment pour Paris, la Corse et la Toscane. Mais dans ce cas, l'homme aurait pu descendre du bus deux arrêts plus loin que celui de la Bonne-Fontaine pour s'en approcher, voire changer de bus pour atteindre sa destination. Là aussi, l'hypothèse de cette cible s'écroulait comme un château de cartes.

À moins de prévoir un système de missile téléguidé que l'on aurait pu tirer depuis les marais à proximité du tas de neige, par exemple. Pas le meilleur emplacement tactique.

Au moment où Lara Pittet balayait de son esprit l'hypothèse d'une bombe et les déductions *jamesbondiennes* qui s'y rattachaient, elle sursauta à la nouvelle annonce de la radio.

— PX trois, ici la CET. Répondez.

Le sergent saisit l'émetteur-récepteur et le tira à elle.

— PX trois, j'écoute, quittançat-elle.

— Les CFF signalent un homme déambulant le long des voies, entre la Fiaz et Bonne-Fontaine. Un mécano a failli l'écraser avec son convoi.

— Bien reçu, Vanessa. On y va.

Elle reposa la radio sur son socle et ordonna à son collègue :

— Continue sur une centaine de mètres. La route rejoint la voie ferrée à hauteur de la scierie. On va lui tomber droit dessus. On le coïncera à cet endroit.

L'appointé s'exécuta en accélérant. Il prit à rebours un rond-point de la zone industrielle, pénétra sur le terrain de la scierie et fonça vers la ligne ferroviaire. Plantant les freins au dernier moment, il manqua de peu d'envoyer l'Insigna sur les rails. Un nuage de poussière s'éleva derrière la voiture de police. Les deux gendarmes bondirent de façon coordonnée de leur véhicule de fonction et se précipitèrent vers la voie ferrée. Schenk regarda à l'est, du côté de la ville. Lara Pittet chercha des yeux à l'opposé, dans la direction du Locle.

— Il est là-bas, cria-t-elle en voyant l'homme marcher d'un bon pas

dans l'herbe, sur le bas-côté de la voie.

Celui-ci s'éloignait d'eux, leur tournant le dos. Ils avaient l'avantage, car il ne les avait pas encore vus. Une bonne centaine de mètres les séparait de lui. Le sergent et l'appointé se mirent à courir le long des rails. Leur uniforme et leur ceinture de charge pesaient leur poids, mais la cible ne semblait pas non plus du mieux équipée pour leur échapper. Son sac à dos paraissait l'encombrer et ses tongs l'empêcheraient à coup sûr de piquer un sprint.

Ils se rapprochèrent à grandes enjambées, sans annoncer leur présence. L'homme arriva à hauteur d'une série de box de garages individuels, puis il traversa le passage de la Bonne-Fontaine pour poursuivre son chemin le long de la ligne CFF. Ils n'étaient plus qu'à une trentaine de mètres de lui lorsqu'il y eut un violent coup de sifflet dans leur dos. Les deux gendarmes se retournèrent et s'écartèrent de la voie pour laisser passer le train régional. Le souffle du convoi les perturba et ils durent s'arrêter de courir, afin de ne pas tomber.

Le Tunisien se retourna lui aussi en entendant le train et c'est là qu'il les aperçut. Son visage se déconfit d'un coup, comme s'il avait soudainement vu le démon. Il ne lui fallut guère plus d'une seconde pour comprendre qu'ils étaient après lui. Se ressaisissant étonnamment vite après le passage éclair du convoi ferroviaire, il passa la seconde sangle de son sac à dos à son autre bras pour le stabiliser, abandonna ses tongs et se mit à courir pieds nus dans l'herbe bordant la voie ferrée.

Le petit homme gagna en vitesse, mais son lourd fardeau l'empêcha de développer toute sa puissance. En réalité, il n'avait aucune chance face à l'entraînement intensif suivi par le sergent du groupe Cougar.

Lara Pittet le rattrapa après la première maison bordant la voie ferrée, prit un peu de hauteur dans le talus par rapport à sa cible et lui plongea dessus. Elle l'agrippa *in extremis* par l'épaule droite. Emportés par leur élan respectif, ils tournoyèrent et perdirent tous les deux l'équilibre, pour terminer leur course dans l'eau tiède et stagnante d'un étang. Il y eut une grande éclaboussure, qui fit s'envoler quelques oiseaux et s'enfuir aux quatre coins du marais une faune aquatique invisible.

L'homme but la tasse et se mit à paniquer, tandis que le sergent de la gendarmerie peinait à se stabiliser avec les bras embourbés dans la vase. Lorsque son collègue parvint à leur hauteur, il ne put réprimer un léger sourire.

— Ça va comme tu veux, Lara ? demanda-t-il en dégainant son arme de service par précaution.

— Ça baigne... répondit-elle. Je m'occupe de ce clown.

Elle se releva non sans mal, saisit son voisin par le sac à dos et le

tira à elle, pour lui sortir la tête de l'eau. Il toussa et cracha de l'eau verdâtre et de la mousse. Puis elle le poussa sans ménagement vers la berge, où il s'écroula sur le ventre et se mit à pleurer.

— Surtout, tu ne bouges pas d'une oreille, lui intima Gilles Schenk en braquant le canon de son SIG dans la nuque.

L'appointé s'agenouilla et, de sa main libre, sortit la paire de menottes de sa ceinture de charge. Il les tendit à son sergent, qui les prit dans ses mains boueuses et les passa sèchement autour des poignets du fuyard, dans son dos, sous le sac qu'elle releva un peu sur la tête de son porteur. Une fois l'homme hors d'état de nuire, elle sortit un canif de service, en fit jaillir la lame d'un geste du pouce et coupa les lanières du sac pour libérer ce dernier.

— Si c'est de la beuh, souffla-t-elle à l'attention de son prisonnier, il faudra la faire sécher une seconde fois. J'en ai bien peur.

L'homme ne répondit pas.

— C'est quoi, ton nom ? le questionna-t-elle plus sérieusement.

Il continua de se taire, sans cesser de pleurer.

Elle commença par fouiller la poche extérieure du sac et en retira un portefeuille, dont elle sortit divers papiers à moitié trempés.

— Il a un permis N au nom d'Aziz Benissa.

Elle lança le papier d'identité à son collègue, qui le rattrapa d'une main, rengaina son arme de service, puis le lut de manière plus détaillée.

— C'est un requérant d'asile tunisien, résuma l'appointé. Il est domicilié à la Charrière, dans le fameux immeuble à disposition du Service des migrations. Son permis est valable. Il arrive à échéance au 31 décembre de cette année.

— Parfait, monsieur Benissa, reprit-elle. Pourquoi avez-vous fui à notre vue ? Qu'y a-t-il de si compromettant dans votre sac ?

— Ce... ce ne n'est pas à moi, bégaya-t-il, larmoyant. Je... je l'ai trouvé. Je vous le jure.

— Ne jure pas, pesta Lara Pittet. Je n'aime pas ça.

Elle ouvrit la poche principale du sac à dos et en sortit son lourd contenu. À sa vue, elle eut le sentiment que le monde s'écroulait autour d'elle. Gilles Schenk ne comprit pas tout de suite ce dont il s'agissait. Il vit sa supérieure hiérarchique – pourtant si forte en apparence – pâlir, puis se liquéfier.

3.

Situé à l'est du musée du Laténium et du port d'Hauterive, le Silex offrait une splendide terrasse boisée donnant directement sur le lac. Les eaux étaient calmes en cette fin d'après-midi. Quelques voiliers rentraient à quai, tandis que les baigneurs s'en donnaient à cœur joie du côté de la plage voisine de Saint-Blaise. Des enfants criaient et sautaient d'un radeau.

Je profitai de ce dernier moment de calme, avant une semaine que j'entrevois comme chargée en labeur et en découvertes palpitantes. Du moins l'espérais-je. J'avais en effet entendu dire que la période des vacances scolaires d'été n'était pas forcément des plus intenses pour la police. Une petite voix intérieure me soufflait que cette année, il pourrait en aller autrement.

Parce que j'arrivais...

Un fantasma, sûrement.

L'apéritif proposé par la serveuse – une coupe de Mauler agrémentée de sirop de fleur de sureau et de feuilles de menthe – fut parfait. Rafraîchissant à souhait avec cette chaleur persistante.

Je n'allais tout de même pas m'en plaindre, après le printemps pourri que nous venions de connaître.

Tandis que je jouissais du magnifique tableau estival et reposant qui s'offrait à moi, un appel téléphonique me contraignit à décommander le tartare de thon façon sushi et la suite de mon repas.

— Donner ? m'annonçai-je.

— Mike, c'est Vanessa de la CET. Je te passe le capitaine Grégory Bourquetan.

Le commandant de l'ERAP. Que pouvait-il bien me vouloir un jour de congé ?

— Bien, répondis-je un peu surpris. Salut.

— Salut.

L'opératrice me mit en attente, avec un agréable morceau de Bach dans l'oreille droite. J'en profitai pour terminer mon verre, lapant au passage une feuille de menthe, que je mâchouillai avec délice. Les secondes s'égrainèrent au son des violons, puis il y eut un déclic et

une voix familière à l'autre bout du fil.

— Bonjour, aspirant Donner.

— Bonjour, mon capitaine. Que puis-je pour vous ?

Un dimanche, hésitai-je à ajouter.

Je m'en abstins.

— Pourriez-vous rejoindre l'ERAP le plus rapidement possible ?

— Maintenant ?

— Oui, maintenant.

— Mais nous sommes...

— Dimanche, je sais bien. Sinon, croyez-vous que je prendrais la peine de vous appeler personnellement ?

— Non, mon capitaine. Bien sûr que non. Excusez-moi.

— Dans combien de temps pourriez-vous rejoindre Colombier ?

Je regardai ma montre.

— Le temps que je paie et que je regagne ma moto. Je dirais... une quinzaine de minutes, en passant par les tunnels sous la ville.

— Parfait. Je vous attends dans la cour de la caserne.

Il raccrocha sans autre formalité, m'empêchant de poser la moindre question.

* * * * *

L'effervescence que je trouvai en arrivant dans l'enceinte de l'ERAP corrigea tout de suite ma première impression, celle d'une convocation personnelle.

Je garai ma Honda munie de son « L » – j'étais inscrit à l'examen du SCAN pour le permis moto à fin août – à l'entrée de la cour, puis rejoignis plusieurs de mes camarades sous l'arbre central. Certains étaient encore en civil. D'autres avaient déjà revêtu leur tenue d'exercice.

Je repérai le chef de classe.

— Qu'est-ce qui se passe ? m'inquiétai-je discrètement auprès de Julien Sandoz.

— Je n'en sais rien encore, me répondit-il. On ne nous a rien dit, si ce n'est de nous mettre en uniforme.

— Exercice surprise ?

— N'insiste pas, Mike, m'invita-t-il à patienter.

Je regardai les autres, mais je ne vis qu'une brochette de bleus dans le bleu le plus complet. Un peu plus loin vers la caserne, les véhicules de transports de l'ERAP avaient visiblement été encolonnés les uns derrière les autres, prêts au départ.

Je renonçai en l'état à poser plus de questions et gagnai les vestiaires, pour changer mes habits de motard contre ma tenue de travail. En chemin, je croisai plusieurs de mes camarades qui venaient de se prêter au même exercice et qui regagnaient la place de rassemblement.

Face à l'ignorance de la situation, aucun d'eux ne paraissait réellement serein.

* * * * *

Les fourgonnettes de l'ERAP nous transportèrent ainsi de Colombier à La Chaux-de-Fonds en moins d'une demi-heure, via le tunnel sous la Vue-des-Alpes. Un dimanche de vacances en fin d'après-midi, la route était bien dégagée, presque déserte. Le trajet s'avérait généralement assez différent aux heures de pointe, car l'unique tube bidirectionnel se remplissait très rapidement et bouchonnait systématiquement dans le sens de la montée.

Le convoi passa le rond-point du Reymond, emprunta le boulevard de la Liberté, bifurqua sur la rue de l'Helvétie et nous mena sur le parking de SISPOL, au passage de la Bonne-Fontaine. Nous fûmes invités à débarquer.

Le grand bâtiment du service d'intervention et de secours des Montagnes neuchâteloises, de la police et du ministère public, était l'équivalent chaud-fonnié du BAP à Neuchâtel. Il avait été érigé au début du nouveau millénaire, pour permettre notamment le déménagement des autorités de poursuite pénale de la vieille structure de la Promenade – contiguë à la prison préventive du Banneret – dans un concept plus moderne et mieux adapté.

Celui-ci, d'un design entièrement vitré, muni de stores orange, et d'une fonctionnalité à toute épreuve, souffrait néanmoins de vilains défauts de conception au niveau de la chaleur ambiante dans les locaux, de la circulation interne de l'air et de la luminosité.

Comble de l'ironie, le concept éco-politique Minergie, qui guidait désormais toute nouvelle réalisation architecturale de l'État, empêchait légalement l'installation d'un système de climatisation dans les bureaux des enquêteurs, ce qui aurait permis de résoudre simplement et à moindre frais les seules – mais combien importantes – failles de la nouvelle structure.

Les trois fourgonnettes de l'ERAP nous déposèrent devant la porte principale de l'édifice. Nous étions une vingtaine d'aspirants à avoir pu rejoindre le centre de formation de Colombier dans les temps.

Les absents étaient essentiellement de celles et ceux qui habitaient hors canton, en particulier quelques futurs agents des polices

bernoises et jurassiennes. À mon grand étonnement, tous les Neuchâtelois avaient pu être joints et avaient répondu présents dans un temps record. Je restai ébahi devant cet exemple d'efficacité.

— Aspirants, suivez-moi, annonça un chef de quart.

Après le sas de la réception principale, nous fûmes conduits au premier étage, dans la salle de rapport, où un beamer projetait déjà une image de l'emblème vert-blanc-rouge de la police neuchâteloise sur un grand écran. Un gendarme en uniforme procédait aux derniers réglages de l'appareil, tandis que trois personnes en civil et à la mine grave discutaient, alignées derrière une table de conférence.

Je reconnus le commandant de la police neuchâteloise Jean-Louis Belmont, le commissaire Andreas Rohrer, chef de la CRECO – mon futur maître de stage – et le capitaine Grégory Bourquetan, chef de l'ERAP.

Nous fûmes invités à prendre place sur des chaises en rangs d'oignon, en face des trois orateurs. La salle de rapport était plongée dans une semi-obscurité.

Belmont fut le premier à prendre la parole.

— Mesdames et messieurs les aspirantes et les aspirants de la police neuchâteloise, je vous remercie vivement d'avoir accepté d'écourter votre week-end.

Avions-nous seulement eu le choix ?

Bourquetan s'était montré assez impératif au téléphone et il ne me serait pas venu à l'idée de lui dire non. Mais peut-être certains d'entre nous avaient-ils dû mettre un terme à des activités familiales plus « contraignantes » que la soirée en solitaire que je m'étais accordée.

Je regardai discrètement mes camarades à ma gauche et à ma droite. Aucun n'osa arborer la moindre moue significative d'un agacement de s'être ainsi vu sucrer son dimanche soir. Peut-être avais-je sous-estimé la notion d'esprit de corps que l'on s'évertuait à développer depuis le début du mois de janvier.

— Vous devez bien vous imaginer, poursuivit le commandant, que nous ne vous aurions pas dérangés un week-end si nous n'avions eu affaire à une situation exceptionnelle. Le capitaine Bourquetan et moi-même avons cautionné l'idée de faire appel à l'ERAP, idée émanant du commissaire Rohrer ici présent, en charge de l'enquête.

Belmont présenta brièvement le chef de la CRECO d'un revers de main, puis poursuivit :

— Je crois que vous le connaissez déjà toutes et tous, car il vous enseigne les techniques d'interrogatoire. Je lui cède donc la parole, pour qu'il vous expose le cas.

Belmont invita Rohrer à prendre le relai. Ce dernier se leva et, muni d'un pointeur laser, s'avança vers l'écran.

— Merci, commandant. Je vais être aussi bref que possible, car le temps presse. Je vais donc me contenter d'un résumé de la situation.

D'une pression de l'index, le commissaire fit s'afficher une première image à l'écran. Celle-ci représentait une carte du réseau TransN de La Chaux-de-Fonds, avec plus d'une dizaine de lignes de bus entrelacées, représentées par des traits de différentes couleurs. Toutes ces lignes transitaient, à un moment ou à un autre de leur trajet, par le Pod.

Andreas Rohrer pointa de son laser la ligne numéro deux et commenta :

— Depuis ce matin à la première heure, un étrange manège a attiré l'attention d'un chauffeur de bus, à mesure qu'un homme – Aziz Benissa – a effectué de manière assez suspecte une dizaine de trajets allers et retours entre l'arrêt du parc des sports de la Charrière et celui de la Bonne-Fontaine.

Le point rouge glissa d'un arrêt à l'autre sur la carte.

— Dès le premier voyage, reprit le chef de la CRECO, le chauffeur du bus décrit Aziz Benissa comme quelqu'un de particulièrement stressé – comme drogué, a-t-il précisé – et extrêmement méfiant.

Nouvelle pression de l'index. Nouvelle image. Celle d'un homme de type maghrébin, la quarantaine, des cheveux noirs, dégarni au sommet du crâne.

Ses yeux étaient humides et rouges, injectés de sang, comme s'il avait abondamment pleuré. Il apparaissait à l'écran de face et de profil, avec des numéros d'identification en blanc sur fond noir. Je reconnus les photographies anthropométriques du service forensique. Elles étaient datées d'aujourd'hui.

— Sentant quelque chose de louche, éventuellement un trafic de stupéfiants, le chauffeur a profité d'une halte prolongée de son bus à la place de la gare pour appeler la CET. L'opératrice a informé à son tour la police de proximité de La Chaux-de-Fonds, qui a demandé à une patrouille de suivre le bus et d'interpeller le suspect à sa descente à l'arrêt de la Bonne-Fontaine, pour un contrôle d'identité et une fouille. Hélas, se sentant probablement repéré, Aziz Benissa est descendu du bus deux arrêts plus tôt, à hauteur du centre commercial des Entilles.

Rohrer revint au slide précédent et désigna l'endroit au moyen de son pointeur laser. Puis il fit se succéder deux images à l'écran, pour aboutir à un plan satellite Google Map de La Chaux-de-Fonds, concentré sur les quartiers ouest de la métropole horlogère.

J'y situai rapidement un triangle imaginaire allongé, formé par le bâtiment SISPOL où nous nous trouvions au passage de la Bonne-Fontaine, l'aéroport des Eplatures et le centre commercial des Entilles. La ligne CFF passait au milieu.

— La patrouille PX trois, formée du sergent Lara Pittet et de l'appointé Gilles Schenk, a pu localiser le suspect à hauteur de cette grande scierie située à la rue de la Fiaz, en bordure de la voie ferrée. Benissa longeait celle-ci à pied, probablement dans l'intention de gagner sa destination d'une façon plus discrète qu'en bus.

Le commissaire fit glisser le pointeur laser.

— Ils l'ont poursuivi sur quelques centaines de mètres et l'ont finalement rattrapé à hauteur de cet étang. À cet endroit, une fois le suspect maîtrisé, ils ont pu fouiller son sac à dos. Et voici ce qu'ils ont découvert.

Il me fallut une bonne seconde pour réaliser ce que représentait la slide suivant.

Je devinai, parmi une masse de chair jaunie, l'image déformée d'un sein. Comme si l'on avait découpé grossièrement dans un mannequin pour boutique de lingerie. Le buste n'était de loin pas complet à voir les entailles multiples.

Avec un peu d'imagination, je pus déduire qu'un ovale de peau lacérée avait dû accueillir un bras, tandis qu'un autre, un peu plus gros, désignait probablement l'ancien emplacement de la base du cou et de la tête.

Mes camarades ne mirent guère plus de temps que moi à comprendre. Certains exprimèrent des haut-le-cœur face à l'horreur du cliché. Irréaliste. Surréaliste.

Rohrer s'excusa :

— Si je ne vous ai pas prévenus à l'avance du choc que cette image peut provoquer, c'est pour vous mettre dans la situation de PX trois. Imaginez ce que l'on peut ressentir lorsqu'on n'est pas préparé à ce genre de découverte macabre. Aujourd'hui, vous venez d'en avoir un bref aperçu. Cela fait potentiellement partie de votre futur métier. Et dites-vous bien que ceci n'est qu'une photo...

Il laissa l'image choc quelques secondes à l'écran, sans plus parler, puis passa à la suivante et reprit :

— Cela dit, ce n'est pas pour vous faire la leçon sur ce genre de situation que j'ai pensé à faire intervenir l'ERAP un dimanche en fin d'après-midi.

« Du voyeurisme en bande organisée ? » souris-je à cette idée saugrenue.

Impensable.

— L'interpellation d'Aziz Benissa a eu lieu peu avant treize heures trente et, en l'état, notre bonhomme nous prend vraiment pour des cons. Il prétend avoir trouvé ce sac à dos le long de la voie ferrée et il déclare qu'il était sur le point de venir l'apporter à la police, ici même à SISPOL. Évidemment, ce sont des conneries et il ignore pour l'heure

les éléments que l'on a contre lui, en particulier le témoignage accablant du chauffeur des TransN. En outre, j'ai oublié de préciser que l'aspect jaunâtre de ce morceau de cadavre résulte du fait qu'il a été congelé. L'homicide ne date donc pas d'aujourd'hui. Bref, nous nous retrouvons avec une masse de boulot sur les bras et peu de temps devant nous. En effet, dans une enquête de ce genre, les premières heures sont capitales. À l'heure où je vous parle, nous n'avons pas encore formellement identifié la victime, même si nous avons de bonnes raisons de croire qu'il s'agit de Khadija Benissa, l'épouse de notre suspect. Des inspecteurs de la police judiciaire et du service forensique travaillent actuellement au domicile de notre bonhomme à la Charrière, tandis que des gendarmes sillonnent à pied le dernier parcours de notre gaillard, notamment le long de la voie ferrée, à la recherche d'indices.

Le chef de la CRECO toussa, but une gorgée dans une bouteille d'eau, puis reprit :

— Là où nous sommes pris par le temps et où nous avons réellement besoin de renforts – de vous, mesdames et messieurs les aspirants – c'est pour la recherche de l'arme du crime ou de tout autre outil qui aurait pu servir à la découpe du corps.

Il y eut des brouhahas dans la salle, que le chef de la CRECO fit taire d'un geste de la main.

— Évidemment, avec la stratégie de défense de Benissa, ce n'est pas lui qui va nous indiquer où se trouvent ces objets. C'est donc à nous de les chercher. Et pour compliquer le tout, demain à la première heure, les services de la voirie vont faire leur boulot.

Je compris qu'Andreas Rohrer avait pensé à l'ERAP pour jouer les éboueurs. Charmant de sa part. Mon premier contact avec mon futur maître de stage – à peine quelques heures avant le début officiel de celui-ci – s'avérait décidément des plus prometteurs.

Je souris en repensant aux paroles de « père ». Ce dernier m'avait effectivement informé de la ténacité du vieux limier.

* * * * *

— Sandoz et Donner, vous vous occuperez de fouiller les poubelles publiques, ainsi que les grilles et les bouches d'égout entre le domicile de Benissa et l'arrêt de bus du parc des sports de la Charrière.

La donnée d'ordres du capitaine Bourquetan, qui avait suivi l'exposé du commissaire Rohrer, résonnait dans mon esprit comme l'annonce d'un bizutage pour candidats d'une société d'étudiants. Nous allions enfin mettre les mains dans la merde humaine, au sens propre comme au sens figuré. Et ce, probablement tout au long de notre future

carrière.

Dès lors, autant commencer par le bas de l'échelle.

Histoire de mieux apprécier la suite.

Avec le chef de classe, nous terminâmes notre troisième container, au pied de l'immeuble voisin de celui du Tunisien, remettant tant bien que mal les sacs éventrés à leur place. Chou blanc pour idées noires. Une nouvelle fois.

Nos habits commençaient à jouer les caméléons de l'odeur face aux endroits que l'on nous avait ordonné d'inspecter. Nos gants, beiges à l'origine, compilaient déjà toutes les couleurs des détritiques que nous touchions.

— Mike, passe-moi le pied-de-biche, demanda Sandoz, accroupi vers une grille d'égout.

Je lui tendis l'objet, qu'il glissa sous le lourd couvercle en acier. La plaque circulaire pivota, laissant immédiatement s'échapper des effluves que la canicule journalière n'avait guère apaisés. Bien au contraire. Dès que le trou fut dégagé, le chef de classe se boucha le nez et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Ça n'a pas l'air trop profond, supposa-t-il. Tu veux faire la première ?

— À toi l'honneur, répondis-je lâchement.

Il soupira.

— Bah, finit-il par lâcher. Dis-toi bien que c'est pareil pour celles et ceux d'entre nous qui s'occupent du secteur de la Bonne-Fontaine et des étangs. Sauf qu'à mon humble avis, toi et moi avons bien plus de chances qu'eux de toucher le jackpot.

— Pourquoi ?

— Parce que si j'étais le meurtrier, jamais je n'aurais pris le risque de transporter l'arme du crime sur moi lors des trajets en bus.

— Pas sûr, répliquai-je. A sa place, je ne m'en serais pas débarrassé près de chez moi, mais le plus loin possible.

Je repensai à l'image du sein congelé.

— En outre, repris-je, tu as entendu Rohrer. L'homicide ne date pas d'aujourd'hui vu la congélation du corps. Donc, si ça se trouve, l'arme et les autres preuves éventuelles ont peut-être déjà été emportées par la voirie hier ou avant-hier.

— Les éboueurs ne travaillent pas le samedi.

— Non. Mais le vendredi, oui. J'ai d'ailleurs vérifié sur Internet. Le camion des poubelles passe précisément dans ce quartier le vendredi vers quinze heures.

— C'est pour ça qu'une bonne moitié d'entre nous a été envoyée chez Vadec. Personnellement, je préfère fouiller les poubelles et les

égouts du quartier, plutôt que la montagne de déchets de l'usine de traitement. Ça doit être nettement moins « frais » qu'ici.

J'imaginai un instant l'image rocambolesque d'une douzaine d'aspirants enjambant les sacs amassés, perdant l'équilibre sur ce sol instable et rampant dans les tas d'ordures ménagères. Quelle gloire !

— Peut-être que tu as raison, soupirai-je, me rappelant que je venais de manquer l'un des meilleurs tartares de thon du canton.

Entre la terrasse lacustre ensoleillée du Silex et les joies d'une spéléologie improvisée dans les égouts de la Charrière, je me dis que l'Etat avait une dette envers moi.

Envers nous tous, en fait.

Putain, qu'est-ce que ça puait !

Sandoz disparut dans le trou. Il y eut un plouf, celui de bottes atterrissant – amerrissant plutôt – dans de la flotte épaisse et je l'entendis remuer la vase à la recherche d'un objet solide.

— Pouah, je vais gerber, lâcha-t-il de dégoût depuis les entrailles de la ville.

Sa voix résonna dans le néant.

— Eh, Mike, reprit-il. Peux-tu éclairer un peu par-là ?

Je me penchai dans la bouche d'égout et dirigeai le faisceau de ma Maglite de service dans la pénombre, que je balayai.

— Par ici, appela-t-il.

Le cercle de lumière croisa le visage éclaboussé du chef de classe, puis je trouvai son bras et finalement l'index qui m'indiquait où braquer le rayon.

Une nouvelle fois, Sandoz plongeait ses mains dans la fange, tâta dans celle-ci en faisant des grimaces, puis en remonta un objet indéfinissable. Celui-ci semblait muni d'un manche et tenait dans la main.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

— Je n'en sais foutre rien, répondit-il, en essuyant grossièrement l'objet à sa tenue de service. On dirait un manche de sabre laser, façon Star Wars.

J'éclatai de rire, en éclairant la chose.

— C'est un vibro, mon gars.

— Un vibro ?

— Ben oui, un gode, un Robert, quoi.

— T'es sûr ?

— Plutôt, oui.

Le chef de classe perdit soudain de sa belle assurance, imaginant les futures railleries de ses camarades de l'ERAP. Dans la pénombre, je le devinai pâlir. Sa voix se mit à balbutier :

— Je crois que je vais le laisser là où je l'ai trouvé.

— Pas très professionnel, plaisantai-je. Il a peut-être appartenu à la victime. Qui sait ? C'est même peut-être le mobile du meurtre.

— Très drôle.

Sandoz relâcha l'objet dans la fange et remonta à la surface, maculé d'immondices jusqu'aux genoux. Le parfum qu'il dégageait aurait fait fuir une mouffette.

— Promets-moi de ne rien dire aux autres, me supplia-t-il. Tu les connais. Ils seraient sans pitié.

Je souris.

— Si tu essayes de me rattraper le coup des menottes de vendredi dernier avec Lara et de prendre ma défense auprès des autres par rapport à cet incident, je te promets de ne pas révéler ta liaison érotico-galactique avec la princesse Leia dans les égouts de Tatooine.

— Ça, c'est du chantage, Mike.

Nous éclatâmes de rire en chœur, lorsqu'une voix familière nous interrompit soudain.

* * * * *

— C'est vous, Donner ?

Je me retournai, quelque peu étonné que l'on m'interpelle ainsi par mon seul nom de famille. D'ordinaire, dans le cadre du travail, « aspirant Donner » ou tout simplement « Mike » selon de qui provenait l'interpellation était plus commun.

L'intonation légèrement bourrue d'un vieux flic qui avait roulé sa bosse et qui avait trop fumé dans sa longue vie de confrontation avec le crime me rappela un peu celle de Louis De Bosset.

— C'est bien moi, répondis-je à l'intention du commissaire Andreas Rohrer.

Il me sourit, en déballant un chewing-gum à la nicotine.

— Vous ne ressemblez pas à votre père.

« Sans blague ».

Avec ma peau café au lait...

Le genre de plaisanterie à laquelle je répondis par un sourire forcé, tant je l'avais entendue au travers des diverses institutions qui m'avaient accueilli depuis la petite enfance. Un peu facile à l'égard d'un métis adopté. Un peu décevant de la part d'un policier de cette trempe. Mais je la lui pardonnai rapidement, par respect pour l'amitié qui le liait au PDG de la BCCG.

Il comprit néanmoins que je n'appréciai que moyennement l'allusion et il changea aussitôt de sujet, revenant à la raison de son

intervention impromptue.

— C'est le capitaine Bourquetan qui m'a dit que je pourrais vous trouver ici, à patauger dans la merde. Ça vous dirait de commencer votre stage avec quelques heures d'avance, les pieds au sec ?

Je regardai Sandoz, un peu gêné à l'idée de le laisser poursuivre seul la fouille des poubelles et des bouches d'égout jusqu'à l'arrêt de bus du parc des sports de la Charrière.

— Vas-y, vieux veinard, me lança sincèrement le chef de classe. Mais cela fera un acompte sur ce que tu sais.

— Aspirant... commença Rohrer (il se pencha pour tenter de lire le nom de famille indiqué sur la tenue à hauteur de poitrine, mais y renonça en voyant les souillures brunâtres qui recouvraient la plaquette). Le capitaine Bourquetan vous enverra quelqu'un en renfort, en remplacement de Donner.

Le commissaire détourna ses yeux de Sandoz. Il me saisit amicalement d'une solide poigne par l'épaule et m'éloigna ainsi de la grille d'égout, que le chef de classe s'apprêtait à remettre à sa place. D'une taille respectable, il me dominait d'un petit centimètre.

Sa corpulence me reléguait toutefois dans la catégorie des poids plumes, en dépit de mon physique athlétique. Bedonnant, il devait avoir abandonné le sport depuis l'ERAP et faisait un peu penser au commissaire Maigret du temps où il était interprété par Jean Richard. La cinquantaine bien entamée, il était très blanc de peau ; un autre contraste marquant par rapport à moi. J'en déduisis que les filtres UV installés du mauvais côté des vitres du bâtiment SISPOL devaient tout de même jouer leur rôle.

— Où va-t-on ? demandai-je.

Il se rongea nerveusement l'ongle du pouce, avant de répondre :

— À un endroit où les impatientes n'ont pas leur place, Donner. Au cœur de l'action.

4.

L'immeuble d'Aziz Benissa ressemblait à une fourmilière en plein travail.

Ignorant si elle avait affaire à un individu isolé ou à l'acte d'une bande organisée, la police avait fait appel au groupe Cougar pour sécuriser les lieux. À mon arrivée au pied du locatif à moitié délabré, je ne vis nulle trace des hommes en noir de l'unité d'élite. Une fois leur mission accomplie, ceux-ci s'étaient retirés aussi rapidement qu'ils étaient intervenus.

Dans le hall d'entrée, un inspecteur de la PJ fouillait le courrier du Tunisien, devant la boîte-aux-lettres qu'il venait de forcer. La petite porte métallique était voilée et un tournevis reposait encore à ses pieds, à même le sol.

Dans la cage d'escalier, je croisai plusieurs policiers en civil et des gendarmes. Ces derniers, répartis sur les cinq étages, veillaient à ce que les autres habitants de l'immeuble, attirés par leur curiosité, ne viennent perturber le travail des enquêteurs.

— Police. Restez chez vous, madame, entendis-je un caporal inviter poliment une voisine âgée, qui venait d'entrebâiller sa porte palière.

La porte se referma et le regard interrogateur, sous des cheveux gris enroulés dans des bigoudis, disparut.

Outre la vétusté des lieux, ce qui me frappa dans cet HLM, dans lequel les services sociaux et de l'asile louaient plusieurs studios et logements pour y placer leurs administrés démunis, fut le mauvais goût du choix des couleurs. Que l'on ne disposât pas des budgets pour refaire à neuf, soit ; mais que l'on alternât des portes palières rouge sang, une cage d'ascenseur vert foncé et des murs jaunâtres, le tout sur un dallage de faux marbre chiné, dépassait mes capacités pourtant assez larges de compréhension.

Au cinquième étage, des rubalises orange fluo du service forensique, annonçant de manière répétée « *stop police – attention traces* », avaient été posées en travers du couloir.

J'appris après coup que tous les habitants de l'étage en question avaient été délogés de chez eux pour la journée et avaient été pris en

charge par le service de la protection civile, comme lorsqu'il convenait de reloger dans l'urgence des personnes suite à un incendie. De la sorte, la police judiciaire et la police scientifique pouvaient œuvrer sans encombre.

Devant ce visible déploiement de moyens, je ne pus m'empêcher de demander à Rohrer :

— La presse n'est pas encore alertée ?

— Ça ne va pas tarder, répondit-il en soulevant la rubalise. Mais le plus tard sera le mieux. Et puis, je laisserai le plaisir de répondre aux médias au procureur Kornisch. C'est de sa compétence et il aime ça.

— Il n'est pas encore arrivé ?

— Pas que je le sache. Ça fait pourtant plus de quatre heures qu'on l'a avisé. Je ne sais pas ce qu'il fout. Il doit être sur son voilier.

Je revis en pensée le lac de Neuchâtel depuis la terrasse du Silex.

— Si c'est le cas et qu'il n'a pas de moteur, ironisai-je, il va mettre une plombe à regagner le port à la rame, parce qu'il n'y avait pas le moindre pet d'air cet après-midi.

Le commissaire ne releva pas la vanne. Cela voulait tout dire, compte tenu de la notoire incompétence – à moins que ce ne fut du ressort de la paresse – de ce magistrat du ministère public. On disait de lui qu'il approchait de la retraite anticipée, mais qu'il comptait aller jusqu'au bout. Il faudrait donc encore compter sept ou huit ans avant qu'il ne soit remplacé, à moins que le Conseil de la magistrature ou le Grand conseil ne se décide à bouger avant. Lorsque son nom était évoqué, les réactions de dépit se lisaient sur les visages des policiers.

Nous arrivâmes à hauteur de la porte palière de l'appartement de Benissa. Celle-ci avait été fracturée par le GI. Le bélier du Cougar avait laissé sa marque juste en-dessus de la poignée. La serrure avait cédé et pendait, à moitié arrachée. Une partie du cadre était décelée du mur et menaçait de s'écrouler. Quelques coups de marteau avaient suffi à la sécuriser. Provisoirement.

Une nouvelle rubalise rouge et blanche barrait l'entrée du logement.

— Au-delà de celle-là, nous n'allons pas, m'annonça Rohrer d'un ton professoral. Il n'y a que le service forensique qui ose entrer, muni de combinaisons spéciales. Histoire de préserver le maximum de traces.

Le chef de la CRECO se pencha à l'intérieur de l'appartement par-dessus le ruban plastique, regarda à droite, puis à gauche, se rognait un ongle, puis appela d'une voix portante :

— Il y a quelqu'un ?

— J'arrive, répondit une voix lointaine.

Nous attendîmes une bonne minute, avant de voir un homme intégralement vêtu de blanc s'approcher de nous. Il me regarda d'un

air intrigué. Le constatant, Rohrer prit l'initiative d'une rapide présentation.

— Voici l'aspirant Michaël Donner. Il débute un stage à la PJ et il va me suivre tout au long des deux semaines à venir...

« ...qui s'annoncent particulièrement intenses » aurais-je voulu ajouter.

— Donner, je vous présente Lukas Meyer, le chef de notre service forensique. Ce sont nos « *experts à Neuchâtel* », dont on peut être très fier. Ils sont à la pointe de certaines recherches sur le plan mondial, comme par exemple dans le domaine des traces de semelles de chaussures.

— On peut résumer ainsi, confirma l'homme en blanc.

Je tendis la main pour le saluer, mais il refusa en me montrant ses gants.

— Vous ne voudriez pas que votre ADN se retrouve sur la scène de crime en raison d'un malheureux transfert, sourit-il.

— Non. Bien sûr que non, m'excusai-je en retirant ma main.

— Tu nous montres ce que tu as ? demanda Rohrer.

Le policier scientifique disparut dans l'appartement et revint avec un caméscope.

— L'écran est petit, avertit-il. Mais c'est suffisant pour que vous compreniez la situation.

Il pressa le bouton « start » et se tourna, de manière à ce que nous puissions tous les trois voir les images.

— Ce sont mes gars qui ont filmé cela à ma demande, pour reconstituer nos découvertes.

Le film débutait d'où nous nous trouvions, sur le palier de la porte d'entrée de l'appartement de la famille Benissa. Le caméraman se déplaçait ensuite dans les couloirs, d'abord dans un petit vestibule, puis dans le salon et dans la chambre à coucher.

Comme beaucoup de logements de requérants d'asile, il était meublé de manière très modeste et dépareillée. Les seules touches personnelles consistaient en quelques objets de décoration maghrébins, en particulier des tapis de sol et muraux.

Les images nous firent ensuite pénétrer dans la cuisine, où tout semblait, comme dans les autres pièces, parfaitement entretenu et rangé à sa place. Presque trop pour une famille avec un enfant, dont on pouvait attendre un lieu de vie plus marqué, moins aseptisé.

— Le ménage a été fait à fond et tout récemment, confirma Lukas Meyer. Mais hélas pour le prévenu, pas assez bien pour nous. Vous verrez plus tard ce que je veux dire.

Les images se déplacèrent ensuite dans la salle-de-bain, dans

laquelle un gros meuble blanc prenait une place disproportionnée pour un endroit aussi restreint. Je reconnus un congélateur-bahut, branché à la prise d'ordinaire réservée au rasoir électrique.

— Quelle idée de mettre un tel objet dans sa salle-de-bain ! m'exclamai-je.

— Il a dû être déplacé tout récemment, commenta le chef du service forensique. On a retrouvé des traces fraîches de ripage sur le parquet du salon, provoquées par les pieds du bahut. Ces griffures dans le bois tendent à démontrer qu'auparavant, ce congel devait se trouver sur le balcon.

« Plus logique ».

Une main gantée de blanc ouvrit le couvercle et la caméra plongea à l'intérieur du congélateur. En surface, je devinai des sacs de légumes entassés. Petits pois, carottes, haricots, ratatouille et autres épinards. Je reconnus également quelques barquettes de merguez de la Migros et un carton de cornets glacés au chocolat, entre des blocs de congélation pour frigo-box.

La main du réalisateur écarta cette première couche de nourriture pour dévoiler une seconde couche, composée de sacs en plastique d'environ dix-sept litres. Ceux-ci étaient verts pour certains, blancs pour d'autres. Il s'agissait de sacs fournis usuellement par les grandes surfaces ou les épiceries pour le transport des denrées alimentaires et autres produits ménagers.

Un premier sac fut extrait de son environnement de glace et présenté à la caméra.

« Merde... » ne pus-je m'empêcher de penser.

À travers le plastique, un visage pâle et figé nous regardait avec insistance. Déformé par la congélation et par l'emballage légèrement mat, il semblait appeler à l'aide.

— Nom de Dieu, lâcha Rohrer. Le salopard !

— Nous avons retrouvé sept autres sacs comme celui-là au fond du bahut, compléta Meyer.

— Vous les avez ouverts ?

— Non. Ce sera le travail du légiste. J'ai déjà contacté Ralf et il préfère le faire lui-même à la morgue, lors de l'examen externe du corps.

Le chef de la CRECO parut réfléchir.

— Entre la partie du buste retrouvée par PX trois et ces huit sacs, quel pourcentage du corps pensez-vous avoir retrouvé ?

— Difficile à dire, Andy. Je dirais la moitié, environ.

Le commissaire se montra sceptique.

— Cela voudrait dire qu'Aziz Benissa a eu le temps de cacher une

petite dizaine d'autres sacs comme ceux-là. À coup d'un sac par voyage, cela correspondrait aux déclarations du chauffeur des TransN. Ça signifie que notre petit Tunisien a commencé son macabre manège ce matin. Il faut absolument que l'on retrouve ces autres sacs.

— Il a pu les enterrer n'importe où, fis-je remarquer.

— Non, pas n'importe où, réfléchit Rohrer. Dans la zone des étangs de la Bonne-Fontaine. Elle est certes vaste, mais pour l'UC, ça devrait aller.

— L'UC ?

— L'unité canine. (Mon mentor se tourna vers Lukas Meyer) Il faut leur demander de venir au plus vite avec Kali, avant qu'il fasse nuit.

— Kali ? m'enquis-je.

— C'est une chienne spécialisée dans la détection de cadavres. Elle est formidable. Elle est capable de sentir un corps enterré à plus de dix mètres de profondeur et même un corps immergé dans un lac, en repérant les odeurs dégagées par les gaz provoqués par la décomposition et qui stagnent à la surface de l'eau. Ce sera un excellent exercice pour elle, dans la zone des étangs.

— Est-ce qu'on sait combien de temps notre gaillard restait dans la zone de la Bonne-Fontaine lors de chaque voyage, avant de reprendre le bus pour la Charrière ? demanda Meyer.

— Pas encore, répondit le chef de la CRECO. Deux de mes hommes sont en train de recueillir sur procès-verbal le témoignage du chauffeur des TransN à SISPOL. Ils vont lui poser cette question. On verra bien.

Rohrer parut réfléchir un bref instant, tout en se ronger un ongle.

— Mais vu le nombre de voyages effectués depuis ce matin, reprit-il, Benissa n'a guère dû perdre trop de temps sur place. Soit il a enterré les sacs vite fait, soit il les a lestés et balancés à la flotte.

— À moins qu'il n'ait préparé un grand trou à l'avance, risquai-je.

— Ça m'étonnerait, répondit le commissaire. C'est certes une zone assez isolée, mais il y a tout de même quelques promeneurs qui y passent chaque jour. En creusant une fosse profonde, notre gaillard aurait pris un sacré risque d'attirer l'attention.

Je continuai de regarder la vidéo avec Lukas Meyer, tandis que mon mentor appelait l'unité canine.

La main gantée de blanc sortit du congélateur et présenta à l'objectif les sept autres sacs. À travers le plastique, je peinaï à identifier les différentes parties du corps. Chaque emballage semblait contenir plusieurs morceaux de chair collés les uns aux autres. Je crus reconnaître la forme d'un pied, mais je n'en eus pas la certitude.

La scène revêtait un côté surréaliste.

— Qu'avez-vous fait du corps ? demandai-je.

— Nous l'avons laissé dans le congel, pour l'instant. Histoire de le conserver le plus longtemps possible dans l'état dans lequel nous l'avons trouvé. Les pompes funèbres vont venir avec un équipement adéquat pour le transporter jusqu'à la morgue du NHP à Neuchâtel. À cet endroit, le docteur Ralf Janemond – notre médecin-légiste – verra ce qu'il convient de faire en vue de l'autopsie.

Une lumière s'alluma dans mes yeux.

— Vous croyez que je pourrais y assister ?

— À l'autopsie ?

— Oui.

— Je ne sais pas, car elle se déroulera probablement au CURML à Lausanne.

— Mais vous venez de parler du NHP.

— Seulement pour l'examen externe. Ralf peut s'en charger lui-même avec l'équipement de l'hôpital Pourtalès, ce qui nous permet d'avoir de premiers renseignements très rapidement. Pour l'autopsie complète, il faut passer par le centre universitaire. Cela implique de transporter le corps à Lausanne, puis d'attendre généralement le lendemain. Peut-être que dans le cas présent, ils nous donneront la priorité. On verra.

— Alors, croyez-vous que je pourrais assister à l'examen externe ?

— Peut-être. Il faut que vous regardiez cela avec Andy, aspirant Donner. Moi, je ne peux rien vous promettre.

Rohrer nous rejoignit. Rangeant son natel dans la poche de son pantalon, il annonça :

— L'UC est en route. Cyril arrive dans vingt minutes avec Kali. Par chance, il n'habite pas trop loin – au Val-de-Ruz – et il n'est juste pas encore en vacances. Il était en train de préparer ses valises pour demain matin quand je l'ai appelé. C'est sa femme qui va être contente. Une intervention d'urgence qui risque de se prolonger une partie de la nuit, tout ça à quelques heures du départ pour le sud de la France. C'est elle qui va devoir se farcir le trajet demain, pendant que son homme dormira sur le siège passager.

— J'en ai bien peur, sourit le chef du SF. Ce pauvre Cyril.

Le chef de la CRECO changea de sujet et en revint à la vidéo tournée dans l'appartement du Tunisien.

— Vous avez pu identifier la scène de crime primaire ? questionna-t-il.

— Pas avec une certitude absolue, répondit Meyer. On y travaille. Ce qui est sûr, c'est que tout s'est passé dans cet appartement.

— Explique !

— Mes hommes viennent de passer les différentes pièces au

luminol. Comme on pouvait s'y attendre, la découpe du corps a dû avoir lieu dans la baignoire. Elle a évidemment été nettoyée et à l'œil nu, on ne voit plus rien. Mais l'acrylique de celle-ci est particulièrement poreux. Du coup, je peux vous dire qu'à la lumière noire, c'était une véritable boucherie. La baignoire a été inondée de sang et des vagues violettes remontaient jusque sur le carrelage des murs. On retrouve également un grand nombre d'éclaboussures sur le sol de la salle-de-bain.

— Il l'a égorgée sur la baignoire ?

— Le début de ta question n'est pas de mon ressort. En revanche, je ne pense pas qu'il l'ait tuée dans la salle-de-bain, car on a retrouvé des giclures de sang contre les murs du salon. Elles ont aussi été nettoyées, mais on voit encore certaines traces jaunâtres contre le crépi.

— Un transfert secondaire ?

— Je ne pense pas. Ces giclures feraient plutôt penser à une artère sectionnée. Peut-être celle du cou. Sur ce point, je dois te renvoyer à poser la question au légiste. Une fois la victime touchée de façon létale, elle a dû chercher à échapper à la mort dans un dernier élan désespéré. En portant ses mains à son cou et en tournant sur elle-même, elle aurait pu provoquer ces projections de sang contre les murs du salon. Une telle explication tiendrait la route, en tout cas.

Pour étayer ses dires, Lukas Meyer fit avancer le film en vitesse rapide, jusqu'à ce que l'on voie ses hommes fermer tous les stores de l'appartement et plonger celui-ci dans l'obscurité. L'un d'eux alluma une lampe à ultraviolet, tandis qu'un autre vaporisait du produit au moyen d'un petit pulvérisateur en plastique. Les taches de sang, invisibles à l'œil nu et en pleine lumière, apparurent de manière bleutée.

— Putain ! s'exclama Rohrer en voyant les nombreux petits points lumineux se dessiner sur le sol et contre les murs du salon. C'est une vraie discothèque !

* * * * *

Au pied du glacier de la Bonne-Fontaine, les activités policières ne pouvaient passer inaperçues. Des plongeurs draguaient les étangs, tandis qu'une partie des aspirants de l'ERAP fouillaient les berges en écartant les hautes herbes à l'aide de bâtons. Des gendarmes venus en renforts de SISPOL installaient déjà de puissants projecteurs, dans l'optique quasiment certaine que les recherches se poursuivraient une bonne partie de la nuit.

À l'arrière-plan, les étages supérieurs du bâtiment chaud-fonnier de la police et leurs stores orange peu discrets se voyaient de la zone

toute proche des investigations.

Entre l'impressionnant névé noirci de souillures diverses et les étangs, des filets d'eau glacée provenant de la fonte accélérée par la canicule se frayaient un chemin sinueux dans un terrain relativement boueux.

Çà et là, des détritiques de toute sorte jonchaient le sol marneux. Ils avaient été collectés par les chasse-neige durant le dernier hiver et déversés en cet endroit par les camions-bennes, en même temps que leur cargaison d'or blanc.

À cause de ceux-ci – comme du sel répandu sur les routes durant l'hiver – les écologistes craignaient une pollution du site. Le refroidissement de l'eau des étangs gênait également le bon développement des batraciens dans cette zone verte de la ville.

Le sergent-chef Cyril Beck s'appuya contre le tas de neige recouvert de copeaux et de terre, puis fit mine de cacher un objet rouge dans une fissure au pied de celui-ci. Ensuite, il se tourna vers son Golden retriever et lui ordonna :

— Vas-y, Kali ! Cherche !

L'animal ne se fit pas prier. Cela faisait une demi-heure qu'il répétait l'exercice, sans se lasser. De temps à autre, son maître le complimentait et lui lançait une friandise dans la gueule en guise de récompense. Puis la partie de cache-cache recommençait, comme avec un enfant qui ne se fatiguait pas de jouer vingt fois de suite au même jeu. Le jeu était d'ailleurs à la base de l'éducation des chiens policiers et leurs conducteurs y consacraient de nombreuses heures.

Kali renifla la fissure au pied du névé, puis les alentours de celle-ci, sans succès. Son maître déplaça alors le terrain de chasse de quelques mètres et répéta ses gestes.

— Vas-y, mon chien ! Cherche !

L'animal renifla et marqua un endroit de manière hésitante. Sa truffe parcourut un bon mètre sur la droite, puis il se mit à gratter le sol. Tout de suite, Beck planta un fanion et appela un inspecteur scientifique muni d'une pelle.

— Bravo, ma belle ! souffla-t-il à l'oreille du Golden.

Il lui offrit une friandise, puis se déplaça d'une dizaine de mètres à l'ouest, laissant la zone marquée en mains du SF, et il recommença l'exercice avec Kali.

Les recherches durèrent jusqu'après la tombée de la nuit, à la lumière des puissants projecteurs. Seuls les plongeurs stoppèrent plus tôt la fouille des étangs, tant l'eau y était trouble et impraticable dans l'obscurité, même avec des torches sous-marines. Peu avant minuit, les recherches furent suspendues jusqu'au lendemain.

Les capacités spectaculaires de la chienne de Cyril Beck avaient

faibli au fil des heures. Elle avait besoin de repos.

Néanmoins, huit sacs supplémentaires, dont deux à moitié éventrés, avaient été retrouvés. Par chance, la température particulièrement froide du sol au pied du glacier de la Bonne-Fontaine avait retardé la décongélation des morceaux du corps, dont certains avaient été retrouvés en dehors de leur emballage de plastique, à même la vase. Ils furent regroupés et conduits avec les précautions d'usage à la morgue du NHP à Neuchâtel, où les autres pièces du macabre puzzle les attendaient déjà dans la chambre froide.

* * * * *

Neuchâtel, le 5 juillet, 02h40.

Perdu dans mes pensées, gagné par une certaine fatigue, mais tenu en éveil par l'adrénaline provoquée par les événements de la journée écoulée, je me pris à rêvasser.

En arrivant devant le NHP, je me rendis compte que je n'avais rien vu du trajet entre les Montagnes neuchâteloises et le chef-lieu.

Andreas Rohrer et moi étions montés à l'arrière d'une voiture de la gendarmerie. Il n'avait pas ouvert la bouche du trajet, se contentant de sa vilaine manie de se ronger les ongles en silence. Un automatisme dont il ne devait même plus avoir conscience, tant il semblait se moquer de la répulsion que cela pouvait provoquer chez certaines personnes. Pas chez sa femme en tout cas ; il était divorcé depuis belle lurette.

Mon regard avait erré dans la nuit au hasard des kilomètres, sans prêter attention au décor que je connaissais d'ordinaire par cœur. En voyant l'imposante façade vitrée du nouvel hôpital Pourtalès tournée vers le lac, surplombant le stade de football de la Maladière, je réalisai que j'étais incapable d'identifier le chemin que nous avions emprunté pour arriver jusque-là. Probablement avions-nous pris le tunnel sous la Vue-des-Alpes, mais l'on m'aurait dit que nous étions passés par le col que je n'aurais pu le contredire. Peut-être étions-nous descendus par les Gorges du Seyon. Ou peut-être par Pierre-à-Bot.

Peu importait, après tout.

Le NHP avait défrayé la chronique lors de sa construction et était au cœur d'une polémique sur la nécessité de conserver deux sites hospitaliers majeurs dans le canton. Il n'en demeurait pas moins un bâtiment imposant, avec un hall d'entrée digne des plus belles architectures modernes. L'impression de grandeur était réelle.

Avec le chef de la CRECO et deux gendarmes, nous le traversâmes

et nous dirigeâmes vers les ascenseurs. Je jetai un coup d'œil au kiosque, fermé à cette heure de la nuit. Un café n'aurait pourtant pas été de refus.

Un distributeur de boissons éclairait un coin d'une lueur un peu glauque. Les policiers n'y prêtèrent pas attention et je n'osai les interrompre dans leur démarche décidée. La caféine attendrait. Je les suivis.

Dans un sous-sol dont seule la froideur des murs me marqua, un autre gendarme nous attendait à la sortie de l'ascenseur.

— C'est par là, indiqua-t-il. Suivez-moi. Le docteur Janemond vous attend pour commencer.

— Qui est avec lui ? demanda le commissaire.

— Lukas Meyer vient d'arriver. Le procureur Sylvain Kornisch également. Mais je crois qu'il est allé chercher quelque chose à manger et à boire du côté du service des urgences.

Le chef de la CRECO secoua la tête.

— C'est bien le moment, pesta-t-il.

Le gendarme ne fit aucun commentaire.

Nous pénétrâmes dans la morgue du NHP par une porte vitrée à double battant métallique. Au centre de la pièce, un petit homme grisonnant aux yeux malicieux, la soixantaine, la barbe et les cheveux parfaitement taillés, campait vers une table d'autopsie en inox. Dans sa blouse blanche de travail, le médecin-légiste nous accueillit avec un sourire réservé.

— Bienvenue dans mon antre, messieurs, annonça-t-il. On va pouvoir commencer.

Dans un coin de la morgue, deux personnes discutaient à voix basse et semblaient manger quelque chose. Je reconnus le représentant du ministère public, que j'avais connu lors des cours de procédure pénale, et le chef du service forensique. Les deux hommes s'affairaient autour d'un paquet de biscottes et d'un pot de confiture à la fraise.

Rohrer alla saluer le magistrat.

— C'est tout ce que cette incapable infirmière des urgences a su nous dégotter à cette heure tardive, râla Kornisch en montrant son encas, des miettes de pain sec plein la moustache.

— C'est mieux que rien, atténua Meyer.

— Bien, les interrompit le docteur Janemond. Si vous le voulez bien, commençons. Nous n'avons que peu de temps devant nous, mais c'est en contrepartie d'une bonne nouvelle. J'ai pu faire passer le cas en priorité au CURML. Du coup, les légistes de Lausanne requièrent le corps pour sept heures ce matin. Nous avons donc juste le temps de procéder à un premier examen externe.

— On joue à domicile, plaisanta Rohrer. Alors, que le match débute.

Le médecin-légiste se dirigea vers une grande porte en acier, qui ressemblait à une large plaque de blindage. Quand il l'ouvrit, je compris qu'il s'agissait de la chambre froide. Il en sortit un cercueil, placé sur une table à roulettes. Le tout fumait encore en raison de la basse température de la pièce voisine.

— Les pompes funèbres ont placé les sacs dans ce cercueil, commenta Janemond. C'était plus pratique pour le transport.

Il poussa le chariot et sa lourde charge jusqu'à la table d'autopsie et les laissa côte à côte. Puis, il sortit un premier sac. Je reconnus aussitôt les emballages que j'avais pu observer sur l'écran de la caméra du SF, devant le domicile d'Aziz Benissa. Le premier de ceux-ci fut celui qui contenait la tête de la victime.

Le légiste ouvrit le sac en coupant précautionneusement au moyen d'un scalpel le nœud qui le tenait fermé. Parallèlement, il résuma ses opérations successives en s'adressant au micro d'un petit dictaphone numérique.

— Toutes les parties du corps, dénudées, sont emballées dans divers sacs en plastique du type de ceux que l'on trouve usuellement dans les magasins d'alimentation. Ils sont attachés. Le tout est congelé. On en dénombre seize, dont deux sont éventrés. Des pièces du corps ont été découvertes en dehors de leur emballage initial, dans la boue. Les gros morceaux sont emballés seuls. Les plus petits sont placés à plusieurs, adhérent entre eux par le givre et le gel.

Janemond eut du mal à décoller certaines parties du corps, collées entre elles comme des cuisses de poulet congelées dans un même emballage. La comparaison trouva dans mon esprit un autre motif, celui de la couleur étrangement jaune acquise par les chairs mortes.

Pièce après pièce, le médecin-légiste s'attela patiemment à reconstituer le puzzle humain sur la table d'autopsie.

— La tête est sectionnée à la base du crâne, poursuivit-il dans sa dictée. Le visage est intact. C'est celui d'une femme. Les cheveux, noirs, sont à leur place. Ils forment un chignon à moitié défait. Le cuir chevelu pariéto-occipital présente une déformation en dépression locale. L'autopsie permettra certainement d'en savoir plus au sujet de sa cause.

Janemond passa ensuite aux parties découpées du tronc de la victime.

— Pièces du thorax, viscères abdominales, bassin. Tout semble là. Le fessier est congelé. Impossible de prendre la température rectale.

Il saisit un thermomètre et en plongea l'extrémité dans une cavité auriculaire.

— La température tympanique se mesure à moins trois degrés Celsius.

Le légiste passa enfin aux bras et aux jambes.

— Les membres sont découpés en plusieurs morceaux. Deux os ont été nettoyés de leurs muscles. Tous les doigts et les orteils ont été sectionnés. Certains doigts, sur la face palmaire, présentent des coupures en biseau. Même les pieds ont été coupés en deux. On peut peut-être en déduire que l'auteur a commencé la découpe du corps par les extrémités des membres, puis a accéléré celle-ci avec de plus gros morceaux, lorsqu'il s'est rendu compte que cela prenait bien plus de temps qu'il ne l'avait imaginé au début. Un classique. Faire disparaître un corps n'est pas une sinécure.

Une fois la victime presque reconstituée sur la table d'autopsie, Janemond conclut :

— La dissection du corps ne correspond à aucun schéma anatomique, ni logique. Votre gars est un boucher amateur. Mais les os ont été coupés de manière nette. Les coupures des chairs sont aussi franches. Il a dû utiliser des couteaux et des scies, ou quelque chose de similaire.

— Quelle est la cause de la mort ? demanda Kornisch.

— Il faudra attendre l'autopsie, monsieur le procureur. Avec cette découpe et cette congélation, je ne suis pas en mesure de trouver des lésions ante-mortem à l'examen externe. Il faudra patienter jusqu'à demain matin.

— Vous irez à Lausanne ?

— Oui, comme second expert, répondit le légiste. Lukas Meyer m'accompagnera également au CURML pour le dossier photo. En outre, comme vous le savez, je vais bientôt prendre ma retraite. Il faut donc que je pense à la relève. Partant, ma nouvelle assistante, Laura Marty, sera du voyage. Ce sera d'ailleurs un excellent baptême du feu pour elle.

Le docteur Janemond terminait de reconstituer la main droite de la victime, lorsque soudain, il parut hésiter. Il regarda la main gauche, puis revint sur la main droite et répéta l'opération une deuxième fois pour être sûr de ne pas se tromper. Une fois certain de son constat, il passa de l'hésitation à la consternation.

— Messieurs, annonça-t-il solennellement, nous avons un sérieux problème.

Tous les regards de la pièce furent suspendus à ses lèvres.

— Lequel ? demandèrent en chœur Andreas Rohrer et Lukas Meyer, en s'approchant de la table d'autopsie.

— Nous avons un onzième doigt.

Il y eut un long silence dans la morgue baignée par la lueur glauque des tubes néons.

— Vous rigolez ? s'étonna à son tour le procureur Sylvain Kornisch.

— Ce n'est nullement dans mes habitudes en pareilles circonstances. Je laisse les plaisanteries aux médecins-légistes des films de série B.

Je m'approchai à mon tour, comptai et recomptai les doigts, trois fois de chaque côté. Ralf Janemond avait raison. Nous nous trouvions face à un sérieux problème.

— Elle avait peut-être une malformation, s'aventura le chef du service forensique. Des personnes avec onze doigts, ça existe.

— C'est vrai, confirma le légiste. Mais d'une part, c'est extrêmement rare. D'autre part et surtout, je me suis procuré hier soir le dossier du médecin traitant de Khadija Benissa. Pour ça, j'ai dû déranger un confrère un dimanche soir. Il n'a pas trop apprécié, mais il a eu la gentillesse de me faxer son dossier. Aucune anomalie de ce type n'y est signalée.

— Un des doigts n'est pas tout à fait de la même couleur, ni de la même taille que les autres, fit remarquer Rohrer en montrant le petit bout de chair en question.

— Certes, constata Janemond. Celui-là semble plus petit et plutôt gris. J'ai d'abord pensé que c'était une des pièces du puzzle qui était tombée dans la boue, en provenance d'un des deux sacs éventrés. Cela ne m'a pas frappé tout de suite. Contrairement à...

Il stoppa sa phrase et parut réfléchir.

— A quoi ? le relança Kornisch.

— Je ne voulais pas vous en parler maintenant et attendre la confirmation de l'autopsie, mais... il me semble que le cou de la victime a disparu.

— Le cou ? s'étonna le procureur.

— C'est parce qu'il l'a égorgée, déduisit le chef de la CRECO. En faisant disparaître le cou, il fait disparaître une preuve de sa culpabilité, soit la lésion ante-mortem ayant causé la mort.

— Possible, souffla Janemond. On verra ça tout à l'heure au CURML. Cela dit, pour en revenir à ce onzième doigt, il n'appartient pas à la victime.

— A qui, alors ? s'inquiéta le représentant du ministère public, qui imaginait déjà l'affaire prendre une tournure beaucoup moins évidente qu'elle n'y paraissait jusque-là.

Une affaire plus compliquée était susceptible d'engendrer un gros surcroît de travail. Je crus comprendre que c'était ce facteur que Sylvain Kornisch craignait en priorité.

— Je ne sais pas, répondit le légiste.

— De toute façon, intervint Meyer, lors de l'autopsie, il y aura des prélèvements ADN en vue de comparaisons avec l'ADN de Khadija Benissa retrouvé sur sa brosse à dents.

— Est-ce vraiment utile ? demanda le magistrat instructeur. On voit

pourtant bien que c'est elle.

— C'est pour avoir une certitude sur l'identité de la victime, même si ce visage congelé ressemble certes très fortement aux photos que j'ai pu observer au domicile conjugal. Le CURML en profitera dès lors pour prélever et analyser l'ADN de ce onzième doigt.

— À mon avis, suggéra le docteur Janemond, c'est un doigt d'enfant.

Cette dernière phrase provoqua chez moi le même effet que chez mon maître de stage. Nous pensâmes tous les deux en même temps à Samir Benissa, le fils de Khadija et d'Aziz, âgé de douze ans.

Rohrer fulmina soudain.

— Nom de Dieu, s'écria-t-il. Ne me dites pas que depuis la veille au soir, aucun d'entre nous ne s'est soucié du petit. Ce n'est pas vrai !

Personne ne sut quoi répondre. Le commissaire m'agrippa par le bras et m'entraîna hors de la morgue, sous les yeux ébahis des autres.

— Viens, Donner, s'énerva-t-il. Nous ne sommes pas près d'aller dormir. Nous avons du pain sur la planche. Et s'il me vient à l'esprit de buter ce salaud de Benissa, tâche de me retenir...

5.

— Où est Khadija ? aboya Rohrer.

La voix caverneuse du commissaire résonna dans la cellule et fit trembler Benissa. Le secteur de garde-à-vue de SISPOL se trouvait au sous-sol du bâtiment, dans sa partie nord. Les pièces de quelques mètres carrés étaient peintes en bleu-violet délavé. Elles n'étaient dotées que d'un WC et d'un lit, dont le sommier de béton, simple continuation du sol, supportait un matelas plastifié.

Le Tunisien avait l'air perdu.

Avait-il dormi quelques heures ?

Avait-il seulement réussi à dormir, avec les atrocités qu'il avait commises ?

Ou son regard hagard était-il provoqué par les médicaments que le médecin de garde lui avait prescrits avant sa mise en cellule ?

Je ne le savais pas. Mais il n'avait pas l'air bien dangereux, dans son vieux training Adidas bleu aux rayures blanches. Un survêtement que la maison lui avait fourni, afin de permettre au service forensique de séquestrer ses habits en vue de recherches de traces et d'analyses.

— Où est ta femme, Aziz ? répéta péremptoirement le chef de la CRECO.

Benissa se frotta les yeux. Son regard éberlué passa rapidement de Rohrer à moi, pour revenir sur son interrogateur.

— Je... je ne sais pas, balbutia-t-il.

— Bien sûr que tu le sais. Puisque tu en avais un morceau dans ton sac à dos.

— Ce... ce n'était pas à moi. Je... je l'ai trouvé.

— Tu as trouvé un morceau de ta femme ?

— Non ! Non ! Je... j'ai trouvé ce sac à dos. Je ne sais pas ce qu'il contient, moi. Je te jure !

— Qu'est-ce que tu voulais en faire, de ce sac à dos ?

— Je... je voulais le rendre.

— A qui ?

— Je ne sais pas. Je...

— Comment ça, tu ne sais pas ?
— Je ne sais pas à qui il est, ce sac. Je...
— Quoi ? Tu voulais en faire quoi ?
— Je voulais le ramener à la police.
— Tu voulais nous ramener un morceau de ta femme ?
Sympathique comme cadeau, Aziz !

— Non, je... je te jure ! Je savais pas ce qu'il contenait ce sac. Il est pas à moi. Je ne l'ai pas ouvert.

Le ton de Rohrer se radoucit soudain.

— Admettons. Tu l'as trouvé où, ce sac ?

— Je... je ne sais plus... je...

— Arrête, Aziz ! Tu dois bien te souvenir de l'endroit où tu l'as trouvé, ce sac, non ?

— Je l'ai trouvé...

Il y eut un blanc. Le Tunisien parut réfléchir. Ses yeux regardèrent les murs lisses de la cellule, comme s'il espérait y trouver la bonne réponse. Celle que ce policier avalerait.

— Bon, tu accouches ? s'énerva à nouveau Rohrer. On ne va pas y passer la nuit, tout de même.

— C'était... au bord de l'étang. Celui où la femme m'a poussé dans l'eau.

— Tu rigoles ? Le sergent Pittet et l'appointé Schenk t'ont vu avec ce sac au dos bien avant l'étang.

— Alors... (nouveau regard, vers le plafond cette fois) c'était vers la scierie. Oui, c'est ça. Vers la scierie. C'est sûr. Je te jure. Vers la scierie.

— C'est ça... souffla le commissaire. Et tu penses que je vais te croire ?

— C'est la vérité ! Je te...

— Ne jure pas, Aziz. Je n'aime pas ça. Que faisais-tu à cet endroit, quand tu as soi-disant trouvé ce sac ?

— Je me promenais.

— Au bord de la voie de chemin-de-fer ?

— Oui.

— Pas courant.

— C'est... parce que c'est plus tranquille que dans les rues de la ville.

— Ta petite balade du dimanche après-midi, ironisa Rohrer.

— Oui. J'ai l'habitude de me promener là-bas. J'aime bien. Ça me rappelle un peu...

— Ton pays ?

— Oui, la Tunisie.

— Ça va, ne me prends pas pour un con, Aziz. Tu as vu des palmiers au bord de la voie ferrée ? Les étangs te rappellent des oasis ? Si tu arrêtais de me raconter des salades et que tu me disais enfin la vérité.

Le commissaire se tourna vers moi et poursuivit :

— Tu vois le jeune homme qui est là ? C'est mon nouveau stagiaire. Il est encore à l'école de police. C'est un bleu. Il ne sait pas grand-chose, encore. Il est là pour apprendre. Mais là, qu'est-ce que tu crois qu'il a appris avec toi ? On lui demande ?

Des larmes montèrent aux yeux de Benissa.

— Je te jure que je dis la vérité.

Rohrer soupira.

— Dans ce cas, réponds à ma première question, Aziz. Où est Khadija ?

— Je... je ne sais pas.

— Tu ne sais pas où est ta femme ?

— Non, je ne sais pas.

— Tu as une famille, Aziz. Tu as une femme et un fils. Tu dois bien savoir où ils sont, non ? Un arabe sait toujours où est sa femme, non ?

— Je ne suis pas arabe.

— Arabe, tunisien, maghrébin, c'est la même chose pour moi et tu le sais. Ne joue pas sur les mots. Tu risques de sérieusement m'énervier. Déjà que c'est mal parti...

Une larme coula sur la joue droite de Benissa.

— Elle... elle est partie.

— Partie ? Où ça ?

— Je ne sais pas.

— Bien sûr que tu le sais, Aziz. Elle est partie au ciel, n'est-ce pas ? Au Paradis d'Allah.

— Non. Elle est partie en train.

— En train ? s'étonna le chef de la CRECO.

— Oui, en train.

— Pour où ?

— Pour l'Italie, je crois.

— Pour l'Italie, tu crois. Elle est partie seule ?

— Je ne sais pas. Oui. Je... je crois que oui.

— Ah ha ! s'exclama Rohrer.

Le commissaire fouilla brièvement dans sa serviette et en sortit un document protégé par une fourre en plastique. Il le colla sous les yeux du Tunisien.

— Tu fais sans doute allusion à ce billet CFF.

Benissa pâlit soudain.

— Je... je ne sais pas ce que c'est, tenta-t-il de se reprendre maladroitement.

— C'est un billet CFF simple course pour Milan, acheté il y a deux jours à la gare de La Chaux-de-Fonds. Il est certes au nom de ta femme, mais on l'a retrouvé chez toi, sur la table du salon. Comment expliques-tu qu'elle puisse voyager sans ce titre de transport ?

— Je... elle a dû l'oublier.

— C'est ça. Comme elle a oublié tous ses habits, sa brosse-à-dents, ses produits de beauté et j'en passe ? On ne part pas à l'étranger sans certains effets personnels. Encore moins si l'on est une femme. Crois-moi, avec mon ex-femme, je sais de quoi je parle.

— Je... je ne sais pas quoi dire.

Le chef de la CRECO haussa le ton.

— Que tu l'as tuée, Aziz ! Que tu l'as assassinée, puis que tu l'as découpée en morceaux, comme une vulgaire dinde de Noël !

— Non ! cria soudain le Tunisien.

Il porta ses mains à son visage et le cacha dans celles-ci. Lorsque ses yeux réapparurent entre ses doigts, il pleurait à chaudes larmes. Tout son corps s'était mis à trembler.

— Je n'ai pas fait cela, gémit-il.

— Bien sûr que tu l'as fait, confirma Rohrer. Et ça te ferait certainement du bien d'en parler. Après, tu te sentiras beaucoup mieux. Peut-être avais-tu une bonne raison de faire ça, mais il faut nous l'expliquer.

Le commissaire chercha un instant à évaluer l'impact du choc psychologique qu'il essayait de créer chez le suspect. Il insista :

— Sinon, le procureur ne verra en toi qu'un vulgaire assassin, une personne dangereuse pour la société. Irrécupérable. Si tu ne nous parles pas, tu risques de finir interné à vie, Aziz. Ce n'est pas ce que tu veux, n'est-ce pas ?

Benissa ne répondit pas.

— Pour le bien de ton fils, dis-nous la vérité. Si tu me racontes ce qui s'est passé, alors peut-être que je pourrai t'aider. Et que je pourrai aider ton fils.

Le Tunisien fixa le chef de la CRECO. Le blanc de ses yeux avait viré au rouge.

— Je veux un avocat, lâcha-t-il simplement.

— Tu en auras un, Aziz. Lorsque je t'interrogerai officiellement sur procès-verbal sur mandat du procureur. Mais pas tout de suite. Maintenant, on ne fait que parler entre hommes. On n'écrit rien. Sinon, tu penses bien que je ne t'aurais pas questionné sur ton lit. Je

t'aurais emmené dans une salle d'interrogatoire.

— Alors, je ne veux plus répondre à vos questions, gémit Benissa. Je veux que vous me laissiez tranquille. Je veux dormir.

— Dormir ? s'exclama Rohrer. Après ce que tu as fait, tu trouverais encore suffisamment de bonne conscience pour te permettre de dormir ? On a retrouvé le corps de Khadija, Aziz. Presque toutes les parties de son corps. Sauf une. Alors, réponds juste à cette question : qu'est-ce que tu as fait de son cou ?

Le Tunisien ouvrit de grands yeux étonnés. Pour la première fois de l'entretien, je crus déceler dans son regard une surprise non simulée. Il ne répondit pas pour autant.

— Moi, je vais te dire ce que tu en as fait, Aziz, reprit le commissaire. Tu as égorgé ta femme et pour faire disparaître la preuve de cet acte barbare, tu as fait disparaître le cou. Je te le dis : le procureur Sylvain Kornisch ne va pas aimer ton attitude, Aziz. Il ne va pas du tout l'aimer. Et la justice en général, non plus. À moins que tu ne fournisses une explication qui tienne la route. Tu me comprends ?

Benissa demeura muet, comme perdu dans ses pensées, égaré dans un monde parallèle.

— Et ton fils ? reprit Rohrer. Et Samir ? Tu l'as aussi assassiné et découpé ?

À cette nouvelle question, l'esprit du Tunisien parut refaire surface. Ses yeux noirs fusillèrent son interlocuteur, ses larmes cessèrent d'un coup et pour la première fois, je crus percevoir un regard menaçant chez ce petit homme chétif.

— Ça ne va pas ! s'énerva-t-il.

— Et le onzième doigt ? cria à son tour le chef de la CRECO. Il est à qui, le onzième doigt ?

Nouvelle hésitation du suspect.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Bien sûr que tu vois, Aziz ! Bien sûr que tu vois très bien de quoi je veux parler. Il est à ton fils, ce onzième doigt, n'est-ce pas ?

— Non ! se défendit le détenu avec véhémence. Samir est chez sa tante.

— Chez sa tante ?

— Oui, chez sa tante. Au Locle.

Le visage de Benissa changea à nouveau d'expression et sembla cette fois afficher une certaine appréhension.

— Mon fils va bien, au moins ?

Rohrer tourna la tête et me regarda, comme pour chercher une réponse à donner au Tunisien.

Il remarqua que j'étais autant surpris que lui par la dernière

réaction du détenu.

— Je vous en prie, supplia Benissa en nous regardant tour à tour. Dites-moi que Samir va bien !

L'hésitation changea de camp, mais il fallait éviter à tout prix de l'afficher.

— C'est où, chez sa tante ? demanda Rohrer, comme pour masquer sa surprise et rattraper le coup.

— Au Locle.

— Ça, tu l'as déjà dit, Aziz. Je te demande l'adresse, le nom. Tout, quoi !

— C'est ma sœur. Elle s'appelle Rachida Benissa. Elle habite à la rue Henry-Grandjean. C'est un grand immeuble, près de la Migros.

— On connaît. On va vérifier chacune de tes réponses. Mais attention à toi si tu nous as encore raconté des salades.

— Je te jure. Je...

— Garde tes « *je te jure* » pour le procureur et le tribunal, Aziz. Avec moi, ça ne prend pas.

Le Tunisien baissa la tête.

Le commissaire sortit son natel de la poche de son pantalon et composa un numéro abrégé. Après quelques secondes, une voix lointaine se fit entendre à l'autre bout de la ligne.

— Salut Vanessa, c'est Andy. C'est extrêmement urgent. Pourrais-tu envoyer de suite une patrouille PX ou PM vérifier une adresse ? Rue Henry-Grandjean au Locle, chez Rachida Benissa. On recherche son neveu Samir Benissa. Un gamin de douze ans. Il aurait dû rentrer chez ses parents à la Charrière, hier soir vers dix-neuf heures d'après mes informations. Mais nous ne l'avons pas vu. Attends deux secondes...

Rohrer éloigna le natel de son oreille et demanda au Tunisien :

— C'est à quel étage ?

— Au quatrième.

Il recolla l'appareil à son oreille.

— Tu as entendu ? demanda-t-il à l'opératrice de la CET. Ok, j'attends des nouvelles le plus rapidement possible. D'avance merci.

Il boucla.

Nous attendîmes une dizaine de minutes, durant lesquelles mon maître de stage posa encore quelques questions au détenu. Celui-ci refusa toutefois d'y répondre, tant et aussi longtemps qu'il n'aurait pas des nouvelles de son fils.

Son inquiétude au sujet de Samir paraissait bien réelle, au contraire de la manière détachée dont il répondait aux questions concernant son épouse. Je mis cela sur le machisme de l'homme ou sur une certaine différence culturelle, avant de comprendre qu'il était certainement

beaucoup plus facile pour lui d'évoquer Khadija comme un objet, vu ce qu'il lui avait fait subir.

Quand la gendarmerie confirma que l'enfant se trouvait bel et bien chez sa tante et qu'il était en parfaite santé, la pression retomba. J'eus peine à dire lequel de nous trois fut le plus soulagé de la bonne nouvelle, mais je perçus un soupir chez le chef de la CRECO.

Ce dernier m'agrippa par l'épaule et, sans plus prêter la moindre attention à Benissa, il m'entraîna hors de la cellule de garde-à-vue et me dit :

— Viens, Donner. Laissons-le un moment. Je crève la dalle. Allons prendre un petit-déj. Je crois qu'on l'a bien mérité.

* * * * *

Lorsque nous nous retrouvâmes devant la porte close de la Brasserie de l'Hôtel de Ville, Rohrer expira profondément, d'un de ces soupires soutenus et rauques caractérisant les fumeurs invétérés.

— Merde, j'ai oublié. On est lundi matin. T'as pas une idée où on pourrait aller, Donner ?

— Non, regrettai-je. Je ne connais pas très bien La Chaux-de-Fonds.

Il éclata d'un rire fatigué.

— C'est vrai, petit. T'es un pur produit du Bas. Ton vieux non plus, il ne doit pas trop connaître les Montagnes neuchâteloises.

« Un pur produit du Bas ».

Le commissaire faisait allusion à cette ridicule barrière géopolitique qui, dans la petite République, séparait les habitants de Neuchâtel de ceux du Haut. Un conflit dont on avait l'impression qu'il avait été construit de toutes pièces pour justifier toute une série de décisions politiques plus stupides les unes que les autres. Un « Rösti Graben » à la neuchâteloise, dans un canton qui ne parlait qu'une langue.

— On pourrait peut-être essayer la boulangerie du Panetier, suggérai-je. C'est tout près d'ici, non ?

C'était à peu près la seule que je connaissais dans le quartier, pour y avoir déjeuné une fois avec mon père adoptif. Je me rappelais de ces vacances. À l'époque, j'étais à l'internat de Saint-Maurice. Louis De Bosset m'avait emmené visiter la Tour Espacité. Un prétexte pour ne pas me laisser seul à la maison. En réalité, la notion de vacances n'avait jamais existé pour le vieux PDG. Il avait un rendez-vous avec le Conseil communal de la ville, en vue de l'implantation d'une succursale de la BCCG à La Chaux-de-Fonds.

Pendant la séance, il avait obtenu d'une secrétaire qu'elle me fasse faire le tour des quatorze étages, avec à la clé une glace moka

dégustée sur la cursive extérieure au sommet. De cet endroit, la vue panoramique des rues en damier m'avait fait prendre conscience de l'architecture particulière de la métropole horlogère.

Les Neuchâtelois du Bas ne se voyaient pas habiter dans la ville du Corbusier, peut-être par peur de perdre le dégagement que procuraient le lac, le Plateau et les Alpes. Les Neuchâtelois du Haut ne se voyaient pas la quitter, tant l'ambiance et les relations humaines y étaient plus chaleureuses et moins guindées que sur le Littoral.

Deux sociétés.

Deux altitudes.

Deux climats.

Une ridicule barrière.

— Le Panetier, c'est une bonne idée, souffla Rohrer.

À ce moment-là, comme pour couper notre plan de retraite, un bruit de clé se fit entendre dans notre dos, au sommet du perron. Nous nous retournâmes et la porte vitrée de l'Hôtel de Ville s'ouvrit.

— Nous sommes fermés, annonça un homme en costume noir deux pièces et à l'accent français. Mais pour vous, je veux bien faire une exception, commissaire. Je vous offre le café ?

Le sourire regagna le visage du chef de la CRECO, qui gravit les marches pour saluer le maître d'hôtel de la brasserie parisienne.

— Ce n'est pas de refus, mon cher Laurent. Vous n'auriez pas également quelques croissants ? Mon poulain et moi sommes affamés, à l'issue d'une nuit blanche et agitée.

L'homme sourit.

— Je dois pouvoir vous trouver cela. Vous avez de la chance. Je suis passé au Panetier, tout à l'heure.

— Tu vois, Donner, m'interpella Rohrer en se retournant à peine. D'une pierre deux coups.

Nous pénétrâmes dans la brasserie et le maître d'hôtel nous installa à une table du rez, près de la baie vitrée. La triple salle du restaurant s'étendait sur trois paliers décalés, dans un décor de vieilles pierres apparentes. Ça et là, des tubulures métalliques et des parois vitrées coupaient l'aspect ancien de la bâtisse par de petites pointes de modernisme. Derrière moi, un vieux comptoir en bois séparait la salle de débit de la cuisine. À quelques mètres sur ma gauche, un cellier à vin gardait au frais quelques-uns des cinq cents grands crus français que la maison proposait à des prix défiant toute concurrence.

Le prénomné Laurent nous servit deux cafés crème et, sur une assiette, un assortiment de croissants au beurre, de pains au lait, de pains au chocolat et de brioches aux pépites de cacao. Mon choix se porta sur l'une de ces dernières, encastrée dans un petit panier de bois léger, genre balsa. Je la savourai, en me remémorant que mon

précédent « repas » remontait à la veille : la truffe à l'absinthe de chez Wodey dérobée sur le bureau de « père » à la BCCG.

— Un jour de la semaine prochaine, Donner, je vous inviterai ici à midi, pour une entrecôte de bœuf. Leur beurre Café de Paris est à tomber.

— Je vous crois sur parole, commissaire.

Rohrer fit la moue.

— Cesse de m'appeler ainsi, petit. « Commissaire », c'est bon pour les externes. À l'interne, on se tutoie. Même entre policiers qui ne se connaissent pas. C'est la règle. Appelle-moi Andy.

Je me sentis gêné face à cette figure légendaire de la police neuchâteloise. En outre, la différence d'âge n'arrangea guère mon embarras. Le chef de la CRECO aurait pu être mon père – ils avaient d'ailleurs suivi l'école d'aspirants ensemble – et il en imposait avec ses qualifications, connues bien au-delà des frontières cantonales.

— OK, finis-je par répondre. Moi, c'est Michaël. Ou Mike si vous... si tu préfères.

— « Donner », ce sera très bien. Ça en jette, mon gars. Je suis un fan de l'arme fatale. Tu sais, les films avec Mel Gibson. C'est Richard Donner qui les a réalisés. Un excellent metteur en scène. C'est aussi lui qui a réalisé *The Omen*, « *la malédiction* », avec le petit Damien, personnification de l'Antéchrist. Un must absolu.

— Va pour « Donner », alors. En espérant que tu ne me considères pas déjà comme quelqu'un de maudit.

— Ce sont tes actes qui le définiront. Nous n'allons former un binôme que le temps d'une quinzaine de jours. Je doute que ce soit suffisant pour que tu me portes la poisse. Mais une fois que tu seras flic, à la fin de l'année, tu seras affecté à un commissariat. À partir de là, il y aura trois solutions. Soit tu deviendras un héros, soit tu seras maudit par tes collègues, soit tu te fondras dans la masse des flics qui n'y croient plus. Ce sont les plus nombreux. Désabusés par la justice à force de voir les prévenus relâchés les uns après les autres. Blasés par une société qui n'éduque plus ses enfants. Anéantis par les espoirs déçus et noyant leur désespoir dans l'alcool une fois rentrés à la maison. Quand ce n'est pas encore dans le cadre du service.

— C'est un peu noir, comme tableau. Non ?

Rohrer sourit.

— Un peu caricatural, peut-être. Il y a certes encore quelques flics « normaux », dans la moyenne. Mais ils ne sont pas de la vieille école, comme ton père et moi. Ce sont plus des fonctionnaires que des passionnés. Ils voient leur salaire tomber à la fin du mois, pensent à leurs prochaines vacances en famille et rechignent à faire la moindre heure supp. Ils se réfugient derrière du travail de bureau, derrière des

ordinateurs qui crachent les résultats d'écoutes téléphoniques qu'ils n'ont pas besoin de suivre en live, mais ils perdent de vue la réalité du terrain, car ils n'y vont plus. Les observations à l'ancienne – du genre passer des nuits entières dans une bagnole pourrie à bouffer des hot-dogs et à surveiller la porte désespérément close d'un appart – c'est terminé. Ça ne se fait plus. Même la hiérarchie ne veut plus entendre parler des heures sup. Dès qu'il y en a, il faut les compenser, les reprendre en jours de congé. Il est exclu de les indemniser. L'État de Neuchâtel n'a plus un rond dans ses caisses.

Je bus une gorgée de café brûlant.

— Je ne suis pas entré dans la police pour correspondre à cette description, soufflai-je.

— Je l'espère bien, Donner. Ton paternel ne l'aurait jamais accepté. Au fait, il va bien ?

— Je crois, oui.

— Comment ça, tu crois ?

— Je ne le vois pas très souvent, avec son boulot. Je l'ai vu hier et il m'avait l'air en forme. Peut-être un peu fatigué, mais...

— Nous le sommes tous. Notre société ne nous laisse plus le moindre répit.

— C'est juste...

Je terminai ma brioche chocolatée et reprit :

— Je peux vous... te poser une question ?

— Tu es mon stagiaire, Donner. Ce serait un comble que tu ne puisses pas me poser une question. Ces deux semaines sont faites pour ça.

— Je voulais parler de ton cursus. Père m'a dit que tu n'avais pas passé toute ta vie dans la police.

— C'est exact. J'ai fait un petit détour par les douanes durant quelques années. J'étais chef du corps des gardes-frontière de la région Neuchâtel-Jura.

— Pourquoi ce choix ?

— Ce vieux Louis a dû t'en parler, non ?

— Il m'a dit que tu avais eu des problèmes avec la hiérarchie. Rien de plus.

— C'est qu'il n'y a pas grand-chose de plus à en dire. L'état-major de l'époque était constitué de connards. Selon eux, j'avais enquêté de manière trop assidue sur un prévenu. En d'autres termes, je m'étais acharné.

— Qui était-ce ?

— Ce n'est pas important. C'est un gars de mon âge, qui a vécu toute sa vie dans les magouilles. Mais je n'ai jamais pu le démontrer.

Et le pire, c'est qu'aujourd'hui, il est chef d'un service de la ville de La Chaux-de-Fonds.

— Il est redevenu clean, alors ?

Rohrer fit mine de cracher par terre.

— Tu parles ! Il utilise juste son statut actuel comme une façade, pour mieux dissimuler ses différents trafics. C'est tout. Il a certes un bon salaire. Mais il se fait sûrement dix fois plus avec ses activités parallèles. Peut-être qu'un de ces quatre, je t'en parlerai. Mais là, maintenant, je n'en ai pas trop envie. Cet homme est mon ennemi juré. Mon jumeau maléfique. Un peu comme le professeur James Moriarty pour Sherlock Holmes. Tu comprends ?

— Je crois voir le tableau, Andy. En bref, c'est l'homme que tu as traqué toute ta vie, mais que tu n'as jamais réussi à coincer.

— Exact.

— Et par la suite, pourquoi as-tu quitté le CGFR pour revenir dans la police ?

— Une opportunité, Donner. Une simple opportunité. Surtout, il y avait eu un remaniement complet de l'état-major. Les douanes, c'était bien. Je me suis construit un réseau que n'importe quel flic neuchâtelois m'envie encore aujourd'hui. Mais ce que j'aimais avant tout – le travail d'enquête – n'était pas du tout le même.

Andy plongea sa main droite dans l'assiette de viennoiseries et en retira un volumineux pain au chocolat reluisant de beurre. Au passage, je constatai les dégâts qu'il avait causés à ses ongles. Il le remarqua.

— Vilaine manie, s'excusa-t-il en contemplant ses extrémités rognées. Certains boivent. D'autres fument. C'était mon cas. J'essaie d'arrêter et je compense comme je peux. Désolé.

Je fus gêné à sa place.

— En tout cas, continua-t-il, si j'ai un conseil à te donner, n'abandonne jamais le sport. C'est ce qui peut te sauver.

Je lui souris.

— Père n'arrête pas de me le répéter.

— Sûrement pour que tu ne suives pas son exemple. Dis-toi qu'il a raison.

Le chef de la CRECO mordit à pleines dents dans son pain au chocolat, avant de reprendre :

— Dis-moi, Donner, pour changer de sujet, qu'est-ce que tu connais exactement de La Chaux-de-Fonds ?

— Pas grand-chose, à vrai dire, m'excusai-je. Hormis le Pod et la Tour Espacité, j'ai déjà visité le Musée international de l'horlogerie.

— Incontournable, approuva Rohrer. Sais-tu que Karl Marx a dit de

notre métropole horlogère qu'elle formait à elle seule une manufacture ?

— Je l'ignorais.

— Et à part les musées et les théâtres ?

— Je connais un peu l'architecture. Le Corbusier, évidemment.

— Bien. Es-tu déjà allé à la Maison blanche ?

— Non. Je n'y ai jamais mis les pieds, répondis-je, un peu honteux.

— À la rentrée, il y a une rétrospective Le Corbusier au Club 44. Je te la conseille vivement, si tu veux améliorer ta culture et développer ta matière grise.

— J'y songerai.

— Sinon, toi qui es si sportif, Donner, est-ce que tu aimes le hockey sur glace ? Est-ce que tu suis les matchs du HCC ?

Au moment où je m'apprêtais à lui répondre, son natel sonna. Il reposa son pain au chocolat et décrocha, la bouche à moitié pleine. Je compris dès les premiers mots que c'était le CURML qui appelait au sujet de l'autopsie. Celle-ci promettait d'être très longue – probablement la plus longue de l'histoire du centre universitaire romand de médecine légale de Lausanne – et elle n'en était qu'à ses prémises.

Néanmoins, les premiers résultats tombaient. Après s'être assuré que le maître d'hôtel était en cuisine, il mit son interlocuteur sur haut-parleur, de sorte que je puisse écouter la conversation.

* * * * *

— Maître Vogel, je vous prierais de ne plus interrompre l'audition, asséna péremptoirement le chef de la CRECO. C'est la dernière fois que je vous avertis. La prochaine fois, je vous exclus de cette salle.

— Dans un tel cas de figure, vous pensez bien que je conseillerais à mon client de refuser de répondre à vos questions hors ma présence, lâcha l'avocate.

Sous sa tignasse blonde platine, peut-être par peur qu'on ne la prenne pas au sérieux, justement en raison de sa couleur de cheveux, de son côté un peu « bimbo » et de son âge, la jeune femme cherchait manifestement à s'imposer dans le cadre d'une défense de rupture.

Elle ne le faisait toutefois pas de la plus intelligente des manières et sa stratégie, calquée sur de mauvaises prestations à l'américaine tout droit inspirées de séries Z, agaçaït et desservait à la fois les intérêts de son client.

Rohrer se contenta de lui renvoyer un petit sourire en coin, qui traduisait tout ce qu'il pensait de l'incompétence de cette avocate de

la première heure.

— Est-ce que tu as bien compris ce qu'on a contre toi, Aziz ? reprit-il.

Immédiatement, la jeune femme prit un air offusqué et intervint à nouveau.

— Pourquoi ce tutoiement avec mon client, inspecteur ? s'insurgea-t-elle.

— Je suis commissaire, la remit en place une nouvelle fois mon maître de stage.

Il ne lui dit rien d'autre, la fusilla du regard et repassa aussitôt au Tunisien.

— Est-ce que vous avez bien compris ce qu'on a contre vous, monsieur Benissa ?

La tension était palpable dans la salle. Rohrer étala quelques pages sur la table qui le séparait du prévenu.

— Votre brillante avocate vous aura certainement déjà communiqué les quelques éléments du dossier que le non moins brillant procureur Sylvain Kornisch lui a si aimablement transmis avant même votre premier interrogatoire, n'est-ce pas ?

Ce fut au tour de la mandataire de sourire. Elle-même s'était rendu compte de la maladresse du magistrat instructeur, qui avait accepté de dévoiler prématurément certaines pièces du dossier, en permettant à la défense de les consulter le matin-même à la première heure. Elle aurait eu tort de ne pas profiter de cette largesse peu commune de la part d'un représentant du ministère public. Une bétise qui allait bien au-delà des droits du prévenu tels que consacrés par le code de procédure pénale.

Le Tunisien demeura muet, se contentant de baisser la tête.

— Très bien, monsieur Benissa, reprit Rohrer. Vous avez pu lire le témoignage du chauffeur des TransN. On vous a interpellé avec un morceau congelé du buste de votre épouse dans votre sac à dos. On a retrouvé le reste de son corps, pour une partie dans votre congélateur et pour une autre, enterré au pied de l'amas de neige de la Bonne-Fontaine. Le passage au luminol de votre appartement démontre que le salon est la scène de crime primaire. Ne pensez-vous pas qu'il serait temps de dire la vérité ?

Je perçus une hésitation chez le détenu. Des larmes coulèrent sur ses joues et ses lèvres se mirent à trembler. Après quelques secondes, il balbutia :

— Elle... elle a essayé de me tuer...

— De vous tuer ? s'étonna Rohrer.

— Oui, de me tuer. Je n'ai fait que me défendre. C'était de la légitime défense.

- Vous pouvez me l'expliquer ?
- Elle m'a attaqué avec un couteau.
- Quel couteau ?
- Un couteau de cuisine.
- Ah bon ?

Le commissaire feignit la surprise, sembla réfléchir un instant, puis contre-attaqua :

— L'autopsie est en cours, Aziz. Contrairement à ce que je t'ai dit ce matin, le cou de Khadija n'a pas disparu. Le docteur Janemond l'a cru dans un premier temps lors de l'examen externe, mais ils ont pu démontrer le contraire au CURML. En fait, les chairs de la gorge s'étaient rétractées sous l'effet de la congélation. Ça, c'est la bonne nouvelle pour toi. La moins bonne, c'est qu'ils peuvent maintenant affirmer que ta femme a été égorgée. D'une oreille à l'autre, les bords de la plaie ont révélé des saignements. Cette coupure a donc été provoquée ante-mortem. Ou avant la mort, si tu préfères. Autrement dit, les experts peuvent prouver que Khadija était vivante quand la lame lui a coupé la gorge. Qu'est-ce que tu réponds à cela ?

— Ne répondez pas tout de suite, intervint énergiquement maître Vogel.

La blonde se tourna vers l'interrogateur.

— D'une part, reprit-elle, vous avez repris le tutoiement avec mon client. Ceci est inadmissible. D'autre part, je m'étonne d'apprendre que vous auriez déjà parlé à mon client ce matin hors ma présence.

Rohrer soupira.

— Serait-ce trop vous demander, maître, de rester à votre place ?

— Mais je suis à ma place, commissaire. Je ne fais que mon boulot.

— Vous aurez la parole pour d'éventuelles questions complémentaires à la fin de l'audition, maître. Pas avant !

— Soit. Mais s'il s'avère que vous avez effectivement interrogé mon client ce matin sans m'en aviser préalablement, sachez que je demanderai votre récusation au procureur Sylvain Kornisch. Je souhaiterais que cette remarque soit mentionnée au procès-verbal.

« La petite salope » eus-je l'impression de lire sur les lèvres closes du chef de la CRECO. Quoique « grosse connasse » aurait certainement mieux convenu comme qualificatif.

Mon mentor m'ordonna d'un simple regard de noter l'intervention de l'avocate. Je m'exécutai aussitôt. Les touches du clavier me brûlèrent les doigts, lorsque je tapai les mots « *Me Vogel envisage de demander la récusation du commissaire Rohrer* ». J'eus le sentiment de saborder le travail de la police. Notre propre travail. Comme un marin ouvrant une voie d'eau sur son propre bateau en pleine mer.

— Qu'avez-vous à répondre à ma dernière question, monsieur Benissa ? reprit le chef de la CRECO.

Le prévenu ne répondit pas.

Rohrer poursuivit :

— Les légistes de Lausanne ont également retrouvé deux plaies perforantes – ante-mortem elles aussi – dans le dos de votre femme, sous les omoplates. Qu'avez-vous à dire ?

— Peut-être que c'est arrivé quand nous nous sommes battus, murmura le Tunisien, qui semblait ne pas croire à ses propres mots. Elle a dû tomber sur le couteau qu'elle tenait.

— Deux fois ? s'étonna le commissaire.

— Je ne sais pas, glapit Benissa.

— Au milieu du dos ?

— Je n'en sais rien.

Il s'étrangla à moitié entre deux sanglots.

— Elle voulait partir et moi, je ne voulais pas... continua-t-il.

— Partir ? Où ça ? demanda Rohrer.

— Ben... à... à Milan.

— Vous voulez parler des billets de train pour l'Italie ?

— Oui.

— Qui les a achetés ?

— Khadija.

— Ah ? feignit Rohrer de s'étonner une nouvelle fois. Dans ce cas, comment expliquez-vous qu'on vous reconnaisse clairement sur les images des caméras de surveillance de la gare de La Chaux-de-Fonds ?

Le Tunisien ne répondit pas et baissa les yeux au sol, pour ne plus décoller son regard du linoléum de la petite salle d'audition de SISPOL.

— Je vais vous le dire, monsieur Benissa. C'est vous-même qui avez acheté ces billets la semaine dernière, bien avant l'homicide, ceci pour faire croire au départ de votre épouse à l'étranger. Pour faire croire qu'elle vous avait abandonnés, vous et votre fils Samir. En fait, vous avez prémédité cet assassinat.

— Non... gémit faiblement le prévenu. Ce n'est pas vrai.

Rohrer profita d'en rajouter une couche.

— Il en va de même des couteaux et des scies que l'aspirant Sandoz a retrouvés dans une bouche d'égout à proximité de l'arrêt de bus de la Charrière, monsieur Benissa.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

— Nous avons retrouvé l'emballage d'une des scies – neuve – dans le container de l'immeuble voisin du vôtre. Avec le code-barre, nous saurons bien vite la date de cet achat. Je vous parie qu'il s'avérera

antérieur au jour où vous avez tué votre femme.

Le prévenu se prit la tête dans les mains et se mit à pleurer. Probablement se rendait-il compte qu'il avait largement sous-estimé la réactivité des enquêteurs.

Dans un tel dossier, Andy m'avait appris que les quarante-huit premières heures étaient primordiales. Dans le cas présent, la police avait annihilé la défense d'Aziz Benissa en moins de vingt-quatre heures.

La seule chose que mon maître de stage m'avait tue, c'était la découverte de Sandoz. Je ressentis à la fois une immense satisfaction pour le chef de classe de l'ERAP et pour le résultat de l'enquête, comme une certaine forme de frustration de ne pas avoir été présent au moment de cette trouvaille capitale en eaux troubles.

— Vous savez, monsieur Benissa, poursuit Rohrer, nous retrouverons très probablement de l'ADN sur ces objets. Le vôtre sur les manches et celui de Khadija sur les lames. Et si par malheur, l'eau des égouts a effacé ces traces, il nous restera toujours à disposition la comparaison des découpes sur les chairs et les os. Nous ferons des essais comparatifs sur un cochon, dont la chair est très similaire à celle de l'être humain.

« Un comble, pour quelqu'un de ta religion... » me surpris-je à penser honteusement.

— Nous verrons très vite si ces objets sont à l'origine des découpes. Pour ma part, j'en suis déjà convaincu. Qu'en dites-vous ?

Les yeux mouillés du Tunisien ne quittèrent pas le lino. Il se contenta d'argumenter d'une voix usée et fatiguée :

— C'était une pute...

— Pourquoi ça, monsieur Benissa ?

— Parce qu'elle allait me quitter. Elle allait nous laisser tomber comme des merdes, Samir et moi.

— Comment l'avez-vous appris ?

— Elle passait son temps à discuter avec des hommes sur Facebook et Twitter.

— Nous en reparlerons, monsieur Benissa. Mais dites-moi, qui est le second cadavre ?

Les yeux injectés et baignés de larmes du Tunisien quittèrent le lino et interrogèrent à leur tour le chef de la CRECO.

— Je vous jure que je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Le onzième doigt, Aziz. Nous avons retrouvé un putain de onzième doigt. Tu le sais. Un doigt d'enfant. Ce n'est pas celui de Samir. Alors, qui est-ce ?

Nous n'obtinmes aucune réponse autre que celle de la surprise.

Rohrer s'énerva et vira une nouvelle fois vers le tutoiement du prévenu. Le seul retour – de flamme – fut une opposition farouche de maître Vogel, qui lui intima de cesser de harceler son client et de mettre un terme à l'interrogatoire.

6.

La Chaux-de-Fonds, le 6 juillet.

Au petit matin, un soleil radieux inondait les baies vitrées du bâtiment SISPOL, chauffant déjà à outrance les couloirs et les bureaux des policiers. Celui d'Andy se trouvait au troisième étage, celui de la PJ, du côté sud. Dans une petite heure, il se transformerait en fournaise, en dépit des fenêtres ouvertes et des stores baissés.

Aux alentours immédiats, les ateliers horlogers Dior, Louis Vuitton et Tag Heuer commençaient eux aussi à se réveiller sous une nouvelle journée caniculaire.

Ma nuit n'avait pas été des plus apaisantes. En dépit des heures de sommeil en retard, je n'avais pas réussi à fermer l'œil avant deux heures du matin. Trop d'images chocs se répétaient devant mes yeux clos, trop d'informations recueillies en si peu de temps brouillaient les facultés de tri de mon cerveau, trop de questions sans réponse tournoyaient dans mon esprit.

Parmi celles-ci, à qui appartenait ce onzième doigt, petit bout de chair insignifiant à côté du corps dépecé de Khadija Benissa ?

Que pouvions-nous faire pour le déterminer ?

Le commissaire m'indiqua d'un geste de son double menton le bureau en face du sien.

— Tu t'installeras là durant les deux semaines à venir, Donner. C'est le bureau de ma secrétaire, mais elle a précisément pris ses vacances durant cette période pour partir en Corse avec son mari et ses deux enfants. La veinarde !

— Quel est le programme du jour ? demandai-je.

— Ce matin, tu vas naviguer en solitaire, mon petit. Je suis convoqué dans le bureau du procureur à Neuchâtel. Cette gouine d'avocate a mis sa menace à exécution. Elle lui a faxé hier soir une demande urgente de récusation à mon encontre. Faut que j'aille m'expliquer.

— Merde... soufflai-je.

— Ne t'en fais pas. C'est la vie. J'ai l'habitude de ce genre de petit

roquet.

— Tu parles de maître Vogel ou de Sylvain Kornisch ?

Il me sourit.

— Des deux, Donner. Des deux...

Je soupirai.

Une petite voix me disait qu'Andy, en dépit de son ancienneté et de sa grande expérience, devrait tout de même se méfier de ces gens de droit, plus enclins à écouter leurs bouquins de théorie que les réalités du terrain.

— Et moi, je fais quoi ?

— Toi, tu lances toutes les recherches nécessaires sur ce onzième doigt. Je veux tout savoir à mon retour. ADN, empreintes digitales, caractéristiques de la découpe. Je veux que tu contactes tous les hôpitaux de la région, tous les médecins privés. Regarde aussi tous les rapports d'accident, mortels ou non, de ces derniers mois.

— Rien que ça ?

— Pour le reste, fais preuve d'imagination, s'il te reste du temps à disposition. Le téléphone et le PC sont à toi. Étonne-moi, Donner. Épate-moi. Fais ce qu'il faut, mais trouve à qui appartient ce putain de doigt.

Rohrer m'abandonna avec suffisamment de travail pour la matinée. Avec ses kilos en trop et ses ongles ravagés par sa mauvaise manie, il quitta le bureau dans sa chemise déjà auréolée de taches de sueur. Je me dis qu'un programme de remise en forme lui aurait fait le plus grand bien, mais hélas, on ne changeait plus les habitudes des gens au-delà d'un certain âge. À moins d'un électrochoc, souvent d'origine médicale.

Mon premier réflexe – après m'être tiré un café au distributeur automatique de l'étage – fut d'appeler Lukas Meyer, le chef du service forensique.

— Bonjour, c'est Michaël Donner, m'annonçai-je.

— Qui ça ? demanda le commissaire du SF.

— C'est l'aspirant Donner. J'accompagnais Andreas Rohrer sur les lieux du crime, dimanche soir.

— Ah ouais, je te remets. Salut.

Ce putain de tutoiement entre flics. Je ne m'y étais pas encore habitué.

« Un petit effort, Mike ».

— Euh... ouais, salut. Je... je téléphone de la part d'Andy. Il aimerait savoir si...

— Si on a déjà reçu les analyses ADN pour le onzième doigt ?

— C'est ça.

— T'as du bol, Donner. Je viens de les recevoir. C'est négatif.

— Négatif ?

— Ce n'est pas un doigt de Khadija Benissa.

— Ça, je m'en doutais un peu. Mais encore ?

— Ouah, un aspirant impatient ! J'aime ça. Sauf quand ça a comme conséquence de me stresser. Ce n'est pas bon, le stress. Surtout dans le domaine scientifique. Ça entraîne des erreurs parfois lourdes de conséquences.

Il s'éclaircit la voix et reprit :

— Ce n'est pas non plus l'ADN d'un proche de la défunte ou du prévenu. Il n'y a aucun allèle en commun, ni avec l'un, ni avec l'autre.

— Il est fiché ?

— Non. L'ADN du propriétaire de ce doigt n'est pas dans la base de données fédérale. Pas plus d'ailleurs que son empreinte digitale ne se trouve dans le système AFIS.

— Alors, on n'a rien de ce côté-là.

— Mmh. Tu es pessimiste, Donner. Il y a tout de même deux choses intéressantes. La première, c'est que ce doigt n'a pas été sectionné net. Rien à voir avec les coupures franches et nettes du corps de Khadija Benissa. On dirait plutôt qu'il a été arraché. Selon les légistes de Lausanne, il s'agirait d'une lésion post-mortem.

— Et la seconde ?

— Ce doigt n'a pas été congelé. Il est en parfait état de conservation, mais ce n'est pas le fait de la glace ou du gel. Il a été salé.

— Salé ?

Je ne pus masquer ma surprise.

— Oui, salé. Plongé dans du sel. Au Moyen-âge, les frigos n'existaient pas. Le sel était la matière première pour conserver les aliments. C'est pour cela qu'il était précieux et si cher. On le surnommait alors l'or blanc. Rien à voir avec la neige.

Comparer le sel à la neige me donna une idée.

— Dis-moi, Lukas (le tutoiement me sortit de la bouche presque naturellement ; il y avait du progrès). Nous avons retrouvé ce doigt au pied du névé de la Bonne-Fontaine, n'est-ce pas ?

— C'est exact. Nous avons cru qu'il faisait partie des morceaux tombés des deux sacs éventrés contenant le corps de Khadija Benissa. Mais apparemment, ça ne devait pas être le cas.

— Est-ce possible, dans ce cas, qu'il ait été conservé par l'action du sel de déneigement ?

Meyer réfléchit un instant à l'autre bout du fil.

— Ça m'étonnerait, finit-il par lâcher.

— Pourquoi ? Après tout, ce tas de neige est constitué en priorité de tout ce que les chasse-neige déblaient des routes de la ville et des environs durant l'hiver. Or, il s'agit souvent de neige déjà souillée par du sel.

— En théorie, peut-être que tu as raison. Mais à La Chaux-de-Fonds, quand la voirie travaille en hiver, c'est souvent dès les premières crachées. C'est en général de la neige fraîche et si les lames raclent une partie de la glace de la chaussée à ce moment-là, les quantités de sel concernées seraient diluées à un point tel qu'il serait impossible de parvenir à un pareil état de conservation. Car c'est bien de ça dont on parle, avec ce onzième doigt. Une conservation parfaite. Imagine un instant un de ces harengs de la Baltique mariné au gros sel. C'est exactement la comparaison qu'il faut faire dans ton esprit.

Je restai sceptique une fraction de seconde.

— Admettons. Donc, selon toi, ce doigt aurait été conservé dans un bocal de sel ?

— Quelque chose comme ça. Je vais faire des analyses de ce sel et je te tiens au courant.

— OK, merci. Salut.

Je raccrochai, un peu déçu que ma théorie tombe si rapidement à l'eau.

L'hypothèse – certes horrible – d'un doigt d'enfant arraché accidentellement par la lame d'un chasse-neige m'était apparue comme plausible et aurait très certainement trouvé confirmation dans un dossier médical.

J'imaginai un instant annoncer la nouvelle aux parents :

— Nous avons retrouvé le doigt de votre fils. Il est si momifié que vous pourriez le conserver en souvenir, à défaut de pouvoir le recoudre.

Cynique.

Affreux.

Je chassai cette idée noire de ma tête, me demandant un instant si je n'avais pas visionné trop de caricatures de Serre durant mon enfance.

Ouvrant le programme Infopol sur l'ordinateur de la secrétaire d'Andy, je cherchai et trouvai rapidement le registre des personnes disparues. Je parcourus plusieurs dossiers informatisés dans lesquels on avait retrouvé les corps à la suite d'accidents ou de suicides, mais aucun d'eux ne mentionnait la perte d'un doigt. J'en fis de même avec les fichiers de la police de circulation, sans plus de succès.

Ceux-ci me firent toutefois penser au rapport relatif à l'accident de la route qui avait coûté la vie à mes vrais parents, Sophie et Thomas Donner, la veille de Noël de l'année de mes cinq ans. Louis De Bosset

ne m'avait jamais caché la vérité à ce sujet. Il m'avait même fait lire le rapport de la police genevoise, mentionnant les causes et les circonstances de cette tragique sortie de route sur les bords du Léman à Genève. Pour que je puisse mieux tourner la page, m'avait-il dit. J'avais miraculeusement survécu. Je n'en conservais aucun souvenir. Tant mieux, probablement.

Les premières images de mon enfance remontaient à l'orphelinat Sainte-Anne. C'est là, dans la cité de Calvin, que « père » et sa défunte épouse Marie-Ange m'avaient recueilli et accueilli dans leur univers doré.

Je fermai le répertoire des accidents de la route et passai aux dossiers d'homicides intentionnels – cinq en trois ans dans le canton – et d'autres morts violentes, comme des accidents du travail, des accidents de randonnées en montagne ou dans des gorges, et des suicides.

Aucun d'eux ne faisait état d'un cadavre avec un doigt manquant. Je continuai avec les dossiers d'accidents non mortels et de bagarres, notamment sur rue. À nouveau, je fis chou blanc.

Les recherches avaient entamé une bonne partie de la matinée. Les yeux fatigués par la lecture à l'écran, je décidai de changer un moment de stratégie et me rabattis sur le téléphone.

J'appelai d'abord les hôpitaux, puis les cabinets médicaux privés du canton, répétant chaque fois la même question.

— Avez-vous le souvenir, ces dix dernières années, d'un patient – éventuellement d'un enfant ou d'un adolescent – amputé d'un doigt qu'on n'aurait pas retrouvé ?

Les réponses varièrent dans la collaboration que les médecins voulurent bien y mettre, certains rechignant plus que d'autres avec le secret médical. Mais toutes furent finalement négatives. J'abordai même la question d'une éventuelle amputation médicale, suivie d'un doigt jeté à la poubelle. On me rit au nez, en me faisant remarquer que je n'y connaissais rien, qu'il y avait des règles en ce domaine et que ça ne se passait pas aussi simplement. Je voulus bien le croire et remerciai chaque fois poliment mes interlocuteurs, même les plus arrogants.

Je répétais l'opération dans les cantons voisins, puis au-delà, visant principalement les hôpitaux. Toujours sans succès. J'adressai alors une diffusion nationale à toutes les polices de Suisse et en fis de même, via les CCPD – les trois centres de coopération policière et douanière – de Genève, Bâle et Chiasso, avec les polices des États voisins, la France, l'Allemagne, l'Autriche, l'Italie et le Liechtenstein.

Évidemment, je n'étais pas dupe. Ce onzième doigt aurait aussi pu provenir de gens du voyage, en situation illégale sur territoire

helvétique et provenant de pays plus « exotiques » comme la Roumanie ou la Géorgie, pour ne citer que les plus grands pourvoyeurs de cambrioleurs.

Bref, autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

Lorsque je constatai que j'avais sauté le repas de midi sans m'en rendre compte et que je comptai m'accorder quelques minutes de répit, le téléphone sonna.

Je pensai d'abord que c'était Andy qui voulait m'avertir des raisons de son retard, mais constatai qu'il s'agissait en réalité du numéro interne du service forensique que j'avais composé en début de matinée.

— Mike Donner ? m'annonçai-je.

— C'est Lukas, me répondit Meyer. J'ai procédé à des premières analyses des cristaux de sel incrustés dans le doigt. Ça me fait mal de l'admettre devant un bleu, mais tu avais partiellement raison. On a bien affaire à du sel de déneigement.

« Bingo... »

— Ce sel présente des impuretés que les sels destinés à la chimie ou à l'agroalimentaire n'ont pas, compléta Meyer. Ces impuretés résultent des camelles – ces montagnes de sel dans les salins – exposées aux intempéries.

— On peut en identifier la provenance ?

— Je vais essayer de pousser les analyses un peu plus loin, mais je crains de manquer de matériel de comparaison pour te dire d'où provient ce sel en particulier.

Je ne pus m'empêcher d'éprouver une certaine fierté face à cette reconnaissance de ma première intuition.

— Pourquoi est-ce que j'avais « partiellement raison » ? demandai-je toutefois.

— Parce que la forte concentration de sel dans ce doigt exclut que la contamination ait pu se faire au simple contact de la chaussée hivernale ou du névé de la Bonne-Fontaine. Ce doigt s'est retrouvé plongé, à un moment ou à un autre, dans une réserve de sel de déneigement. C'est la seule explication possible.

— Où se trouvent ces réserves ? demandai-je.

— Dans les locaux de la voirie, j'imagine, me répondit le chef du SF.

— Ça tombe bien, Lukas, je n'ai rien à faire cet après-midi, ironisai-je. Tu m'accompagnes ?

— Je n'ai pas le temps, Mike. C'est pas l'envie qui manque, mais le procureur Kornisch attend toute une série de résultats sur le cas Benissa. Je ne peux pas monter à la Tchaux. Au surplus, si j'étais toi, je ne me précipiterais pas tête baissée dans l'inconnu et j'attendrais Andy.

— Tu l'as vu ?

— Non, mais j'ai cru comprendre que ça a chauffé dans le bureau du proc. Il ne devrait pas tarder à arriver.

Je remerciai Meyer de ses infos et de ses conseils, mais je décidai de passer outre. Le commissaire Rohrer attendait des résultats. Mon ego m'encourageait à lui en amener sur un plateau.

* * * * *

Après avoir traversé la ville horlogère d'ouest en est, en évitant l'artère centrale du Pod par le sud, en suivant la rue du Manège et en passant à proximité de la prison préventive de la Promenade – où j'éprouvai une pensée nauséabonde pour l'assassin Aziz Benissa – j'engageai ma moto sur la rue du Marais.

Bifurquant à droite avant la place des Forains, je longuai le volumineux bâtiment technique de la voirie. Datant des années nonante, il présentait en sa façade sud une série de grandes portes bleues de garages, devant lesquelles plusieurs camionnettes et roulottes de chantier étaient garées, entre des stocks de divers matériaux.

Je contournai les hangars et je me retrouvai derrière un camion-citerne des éboueurs, que je suivis jusqu'à l'autre face de l'immeuble. Devant moi, trois impressionnants silos en bois se dressaient dans le ciel. Je compris qu'ils devaient servir, durant les hivers rigoureux des Montagnes neuchâteloises, au chargement rapide des machines de déneigement. Un passage était libéré à cet effet entre leurs quatre pieds.

Je garai ma Honda à proximité de ceux-ci, à côté d'une borne à essence, et j'inspectai sur ma gauche une autre série de portes. L'une d'elles devait donner accès à la réserve de sel.

Mais laquelle ?

Aux alentours, aucun employé de la voirie n'était en vue. Quant au camion des éboueurs, il avait poursuivi sa route, sans que je ne pusse demander à son chauffeur de me renseigner.

J'ôtai mon casque et mes gants, les laissai sur mon engin, retirai la clé du contact, puis me dirigeai vers une porte à lamelles boisées, coupées par un hublot à hauteur humaine.

Protégeant mes yeux de la réverbération du soleil d'une main en visière, je les collai contre la vitre ronde, pour tenter d'apercevoir l'intérieur des locaux.

Il y faisait particulièrement sombre. La seule chose que je perçus fut, d'un côté du garage, la forme orange d'un chasse-neige, et de

l'autre, un gros pickup banalisé de couleur foncée. Celui-ci présentait à la lumière naturelle émanant du hublot un pont arrière chromé, sur lequel une bâche recouvrait une forme indescriptible.

Regardant une nouvelle fois à l'extérieur de chaque côté, je ne vis aucune présence humaine dans la rue.

Je décidai d'actionner la poignée de la porte. Un cliquetis se produisit et elle s'ouvrit. Personne n'avait pris la peine de la verrouiller, ce qui, après tout, pouvait être d'une certaine logique pour un bâtiment public en plein après-midi de semaine. M'assurant à nouveau du fait que personne ne me voyait faire, je poussai la porte et pénétrai dans le hangar plongé dans la pénombre.

Immédiatement, je fus accueilli par une température plus fraîche qu'en extérieur, mais aussi et surtout par une odeur ferreuse caractéristique, que mon esprit identifia sur le champ.

« Du sang... »

Par réflexe, comme dans le bunker de Planèze, ma main chercha mon arme de service à ma hanche. Sauf qu'elle ne la trouva pas et se heurta à la ceinture vierge de mon pantalon. Je me rappelai, non sans une certaine impression dérangeante de nudité, que nos supérieurs nous avaient interdit le port du pistolet durant les stages.

Un détail qui ne m'avait aucunement effleuré l'esprit jusqu'à cet instant.

« Merde... »

Devais-je faire demi-tour ?

Appeler des collègues ?

Attendre le retour d'Andy Rohrer ?

J'effaçai d'un trait toutes ces questions, dont les réponses sensées qu'elles appelaient ne convenaient pas à mon tempérament. L'adrénaline prit les commandes.

Je sentis mon sang ne faire qu'un tour et heurter mes tympanes, puis mon cœur battre de plus en plus vite dans l'obscurité de la vaste pièce. Mes yeux s'habituaient petit à petit au manque de luminosité.

Je parcourus les murs lisses, bétonnés et bruts du hangar, de même que les traverses métalliques bleu foncé qui ornaient le plafond. Il y avait en cet endroit un côté naturellement froid et glauque, que les rayons du soleil n'osaient pas percer, même à travers la vitre sale du seul hublot de la porte extérieure.

Une impression de malaise m'envahit.

Comme celle d'un danger sournois.

Un danger qui n'avait pourtant rien à faire en cet endroit d'un bâtiment public.

La mort...

La mort habitait ce lieu.

Contournant le volumineux Dodge noir avec retenue et précautions, je fus soudain attiré par des marques étranges sur sa calanque. Ces marques supprimaient le côté rutilant de cette belle mécanique.

Certaines semblaient déformer la structure de la carrosserie, tandis que d'autres en changeaient visiblement la couleur. Elles ressemblaient à des éclaboussures et des coulures.

Passant mon doigt sur celles-ci, j'entrai en contact avec un liquide poisseux, déjà à moitié coagulé. Mon index droit vira au rouge vif, presque pourpre.

Un frisson me parcourut.

Le toucher et la vue venaient de confirmer mon odorat.

À ce moment-là, j'aurais tout donné pour que ce fût faux. Je fermai les yeux et les rouvris, pour m'assurer que je ne rêvais pas. Ce n'était hélas pas le cas.

La mort...

Le sang...

Le sang était bel et bien là.

En quantité.

Automatiquement, mes pensées se portèrent sur la forme sous la bâche.

Que cachait le pont arrière du pickup ?

Je n'osai prier pour que mes sens ne m'eussent trahi. Je savais pertinemment que ce n'était pas le cas. Quelqu'un avait récemment été tué par ce volumineux quatre-quatre – les éclaboussures et les coulures en étaient la preuve – et la dépouille de la victime ne se trouvait qu'à quelques mètres de moi.

Elle commençait à sentir.

Des gouttes de sueur se mirent à perler de mon front et à couler sur mon visage, imbibant mes lèvres de sécrétions salées.

« Putain, Mike ! »

« Sale entêté ! »

« Dans quel merdier as-tu mis tes grands pieds et ton putain d'orgueil ? »

« Au lieu d'écouter la voix de la sagesse... »

Sans plus attendre – parce qu'il n'était plus temps de faire marche arrière – je contournai le Dodge par son autre flanc et me dirigeai vers son pont arrière.

Au moment où je m'apprêtais à soulever la bâche qui cachait le corps, une lumière jaillit dans les ténèbres. Elle m'aveugla. Je reculai et me protégeai les yeux.

— Qu'est-ce que vous foutez ici ! hurla une voix peu amicale.

Lorsqu'il revint à SISPOL, le commissaire Andreas Rohrer manqua de peu de faire éclater la porte vitrée de l'étage de la PJ.

L'impact fit trembler l'espace à travers tous les bureaux avoisinants et le vacarme se répercuta dans toutes les pièces, si bien que des visages inquiets apparurent dans le couloir central.

— Ça va comme tu veux, Andy ? s'inquiéta son collègue Philippe Ziörjen, chef de l'ICS, le commissariat en charge des infractions contre l'intégrité corporelle et sexuelle.

— À ton avis, grogna le chef de la CRECO.

— Le proc t'a retiré l'enquête Benissa ?

— Ouais. Ce connard de Sylvain Kornisch a préféré plonger ses yeux dans le décolleté de Barbie, plutôt que d'écouter ce que j'avais à lui dire.

— Parce que tu l'as déjà vu écouter un flic ?

— Non. C'est vrai. Mais tout de même. Celle-là, je ne l'ai pas vu arriver. En tout cas, fais-moi confiance pour rayer cette petite poufiasse de Vogel de la liste des avocats de la première heure. Elle ne perd rien pour attendre.

— N'en fais surtout pas une affaire personnelle, Andy. Tu as perdu ce combat. Mais tu n'as pas perdu la guerre.

— Va dire ça à Khadija Benissa ! On vit dans un monde où les droits du prévenu annihilent complètement ceux de la victime.

— Tu exagères. Benissa est suffisamment mal, avec toutes les preuves que l'on a trouvées, pour que son affaire puisse continuer d'être traitée par un bleu.

— Mouais... marmonna Rohrer.

Il jeta rageusement sa serviette sur le meuble central du couloir.

— À propos de bleu, reprit-il, où est l'aspirant Donner ?

Son collègue ne put le renseigner précisément.

— Je l'ai entendu parler avec Lukas Meyer au téléphone, puis il s'est équipé avec ses affaires de moto et il est parti.

— Je suis de la police, annonçai-je sans grande conviction à l'imposant individu qui se trouvait sur le pas de la porte du hangar.

Le nouvel arrivant fit un pas à l'intérieur et je découvris son visage. Des traits bouffis sous des lunettes ovales à larges montures. Il parut hésiter un instant, puis répondit :

— Je peux voir votre plaque ?

Son exigence me mit mal à l'aise.

— Je... je n'en ai pas, dus-je admettre.

— Alors, qui me prouve que vous êtes de la police ? Je crois surtout que c'est moi qui vais faire appel à la police, si vous ne me dites pas ce que vous foutez ici.

Les rôles s'étaient inversés. Je devais redresser la barre.

— Le feriez-vous réellement, avec ce qu'il y a dans ce Dodge ?

— Que voulez-vous dire ? s'étonna l'homme.

— Je veux parler du cadavre caché là-dessous.

Il y eut un long silence, puis mon interlocuteur sourit.

— Vous voulez sans doute parler de ce pauvre Andy ?

La question claqua comme un coup de fouet dans la pénombre du hangar de la voirie, comme si l'acier du chasse-neige se mettait à hurler dans mon dos.

La sensation de danger avait allumé en moi tous les feux à l'orange.

À défaut d'arme de service à portée de main, je tentai de me remémorer l'enseignement israélien de Lara Pittet. Mes quelques notions de Krav Maga pourraient peut-être me venir en aide face à ce colosse au physique imposant, qui me rappelait un peu celui de mon maître de stage.

Au moment où tous les muscles de mon corps commençaient à se tendre, comme ceux du léopard s'appêtant à bondir sur sa proie, l'homme plongeait son bras sur le pont arrière du Dodge et soulevait d'un geste la bâche qui recouvrait le corps.

Je ne pus contenir ma surprise à la vue de celui-ci.

— Je vous présente Andy.

— Mais c'est...

— Un chevreuil.

— Un chevreuil ? m'étonnai-je.

— Je l'ai shooté ce matin, confirma l'homme. J'étais sur le point d'aller le déclarer à la police à la sortie du boulot.

L'imposant personnage dut percevoir en moi un ouf de soulagement.

— Un instant, soupirai-je, j'ai pensé à...

— À qui donc, cher monsieur dont j'ignore encore le nom et la fonction exacte ?

— À mon commissaire...

L'homme exprima une vague hésitation, puis s'esclaffa d'un rire lourd et gras, correspondant trait pour trait à son physique.

— Parce que vous êtes vraiment flic ?

— Oui, appuyai-je un brin timidement.
— Et vous travaillez pour cet imbécile d'Andy Rohrer ?
— Euh, oui, c'est ça. C'est pour ça que j'ai cru un instant...
— Que je l'avais tué ? (il rigola de plus belle) Dieu ne me ferait pas de plus beau cadeau, petit gars. C'est par frustration de ne pas encore avoir tué cet imbécile d'Andy de mes propres mains que j'ai baptisé ce chevreuil ainsi.

« Charmant... »

Le colosse poursuivit en ricanant :

— J'habite à la Brévine et ce n'est pas la première fois que je tue une bête par accident. Je chasse aussi. Et je peux t'affirmer une chose : toutes mes victimes se prénomment Andy. Ce sera ainsi jusqu'à ce que le vrai – Rohrer – crève, que ce soit de mes propres mains ou de celles de quelqu'un d'autre.

— Pourquoi ça ?

— Parce que ça fait des années qu'il s'acharne à me faire tomber et qu'il n'y parvient pas. Mais à force de mettre son nez dans mes affaires, il va arriver un jour prochain où ce sera lui ou moi. C'est écrit.

À cet instant précis, je compris soudain que je me trouvais en face de l'ennemi juré du chef de la CRECO.

Celui-là même qui avait provoqué sa mutation temporaire de la police neuchâteloise, avant qu'il ne rebondisse chez les gardes-frontière, pour revenir quelques années plus tard dans la grande maison.

Andy Rohrer avait peut-être mis son nez là où il ne fallait pas. Moi, c'étaient mes grands pieds. Je compris trop tardivement que ce ne serait pas sans conséquences.

— Vous... balbutiai-je. Vous êtes le chef de ce service ?

— Je suis en effet le voyer-chef de la ville de La Chaux-de-Fonds, petit gars. Et là, tu es dans mes locaux. Tu as un mandat ?

— Non, répondis-je gêné.

— Mais c'est pas vrai ! s'exclama l'homme, qui devait avoir le même âge que mon mentor. Ce con d'Andy n'a même plus les couilles d'enquêter lui-même sur moi. Il envoie à sa place un bleu encore mouillé derrière les oreilles. Au casse-pipe. Et en plus sans mandat du ministère public. Quel courage de sa part !

Son rire s'amplifia.

— Dis-moi, gamin, reprit-il soudain sérieusement. Qu'est-ce que tu cherches ici ?

— Je m'intéresse à votre réserve de sel, répondis-je en tentant de reprendre un peu d'assurance.

— De sel ? s'étonna le chef de la voirie. Notre sel de déneigement ?

— C'est ça, confirmai-je.

— En plein été ? La police s'intéresse au sel de déneigement au cœur de la canicule. On aura tout vu. Au lieu d'enquêter sur de prétendues magouilles fantômes de ma part, vous feriez mieux de réfléchir aux sous du contribuable.

— Et pourtant...

— Tu parles ! Quand on apprendra comment vous dépensez l'argent de l'État, je doute que le citoyen approuvera. Qu'est-ce que tu veux savoir, gamin ?

— Vous en avez en réserve ?

— Nous en avons toujours en réserves suffisantes. Sauf quand il y a eu la pénurie. Mais c'était sous l'égide de mon prédécesseur, le boxeur sicilien. Cette année-là, la voirie était revenue à la bonne vieille méthode du gravier, avant qu'il ne réussisse à importer du sel depuis les salines de Marsala.

— C'est de là-bas que vient notre sel ?

— Bien sûr que non, gamin ! C'était juste une solution provisoire. D'ordinaire, nous essayons d'utiliser du sel produit en Suisse. C'est plus écologique.

— Des mines de Bex ?

— Non. Celui-là n'est pas extrait en quantités suffisantes. Il est généralement réservé au canton de Vaud. Les autres cantons faisaient venir le sel depuis les salines du Rhin. Mais depuis quelques années, elles sont en panne de compresseurs un peu trop souvent. Voilà pourquoi je me suis tourné vers le pays de mes origines, la Camargue. Depuis deux ans, nous travaillons avec les salines d'Aigues-Mortes.

— Et votre stock ?

— Il se trouve ici, gamin. Trois cents tonnes de sel, principalement entreposées dans les trois silos en bois que tu as pu voir à l'extérieur. Et le reste dans de gros sacs qui se trouvent dans le hangar à côté de celui-ci.

L'homme me fit signe du doigt de le suivre et nous changeâmes de pièce par le biais d'une porte intérieure. Il me montra les sacs, estampillés *Le Saunier du Midi*, l'entreprise productrice.

— Nous les faisons venir par camions depuis le Sud de la France. Ce n'est pas le plus écologique, certes, mais nous n'avons guère le choix à vrai dire. Le sel d'Aigues-Mortes contient moins d'un pourcent d'humidité et présente une granulométrie qui se situe entre 0,4 et 0,8 millimètres. C'est idéal pour les routes.

— Comment faites-vous monter le sel dans les silos ?

— Par l'action de grosses pompes. Ces silos sont formidables. Ils permettent le remplissage rapide des véhicules de la voirie, grâce à un

terminal de pesage automatique. Ça nous permet de gagner beaucoup de temps et je peux te dire qu'en hiver, avec les conditions que l'on connaît ici, c'est primordial.

L'homme me montra le chemin menant vers l'extérieur et m'invita à le précéder. J'eus le sentiment de ne pas avoir le choix.

Il me montra au passage le tuyau d'une des pompes en question. Je compris rapidement, par son diamètre, qu'un corps humain ne passerait pas à l'intérieur de celui-ci, à moins qu'il ne fût prédécoupé comme celui de la pauvre Khadija Benissa. Si un doigt sectionné avait pu être aspiré dans les silos, de plus gros morceaux ne seraient en revanche pas passés dans l'appareil. Quant à la taille des sacs que je venais de voir, l'un d'eux aurait certes pu contenir un corps humain entier. Beaucoup d'hypothèses commençaient à se bousculer dans mon esprit.

Une fois à l'extérieur, le voyer-chef me tendit une carte de visite. Il s'appelait Alain Brescou. À aucun moment, il ne s'était présenté.

— Tiens, gamin. Tu tendras ça à ton boss et tu lui passeras ce message de ma part : qu'il regarde bien où il met les pieds, s'il tient à son boulot. Voire à plus...

— C'est une menace de mort ? m'inquiétai-je.

— Non, petit gars. C'est juste le conseil d'un vieil ami. Il comprendra. Et n'oublie pas de lui transmettre mes meilleures salutations.

Lorsque je quittai le complexe de la rue du Marais, j'éprouvai presque un soulagement d'être encore en vie.

Ce premier contact avec l'ennemi juré d'Andy Rohrer m'avait glacé le sang et celui-ci ne s'était que peu réchauffé lors de la discussion trop courtoise qui avait suivi. Je sentais derrière cet homme une haine tenace et une détermination dans ses propos. En particulier, je n'avais pas été dupé par sa dénégation face à mon accusation de menaces de mort, car ces dernières m'avaient paru bel et bien réelles. Il ne s'agissait aucunement de paroles en l'air, comme on pouvait en voir d'ordinaire au travers des dossiers que la police avait l'habitude de traiter.

Brescou m'avait fait froid dans le dos.

De retour à SISPOL, à l'entame de la soirée achevant mon second jour de stage, je rapportai à Andy Rohrer l'étrange épisode de la voirie dans tous ses détails. Bien mal m'en prit, car je reçus le ciel sur la tête.

Ce fut la dernière fois que je vis mon maître de stage en vie.

Colombier, le 14 juillet.

Deux jours.

Mon stage à la PJ aux côtés d'Andreas Rohrer n'avait duré que deux misérables jours. Ils avaient été intenses, mais ma malheureuse initiative avait failli me coûter mon incorporation au sein de la police neuchâteloise. Il ne s'en était fallu que d'un cheveu que je me fasse renvoyer séance tenante pour faute grave. Je me demandai d'ailleurs un instant si l'influence de mon père adoptif avait pu jouer un rôle dans l'indulgence que m'avait accordée le commandant Belmont.

Du bout des lèvres, le bannissement avait été commué en suspension immédiate de mon stage et en résidence surveillée dans les locaux de l'ERAP, à répéter de la théorie et à suer dans des exercices personnels pendant que mes camarades poursuivaient leur apprentissage du terrain auprès des différents commissariats de la PJ et corps de gendarmerie.

— J'espère que tes cascades inconsidérées n'ont pas effrayé le fauve, avait rugi le chef de la CRECO, lorsqu'il avait appris que j'avais approché Alain Brescou sans son consentement.

Andy était passé à deux doigts de la syncope, après cette seconde mauvaise nouvelle de la journée.

— Espèce de rebus de bleusaille ! Tu viens probablement de gâcher des mois de travail. S'il se sait traqué, Brescou pourrait fuir en France, où il se sentirait certainement intouchable. Comme il est double national, il se trouverait à l'abri d'une extradition.

J'avais eu beau me défendre et lui expliquer que rien, dans notre conversation, n'avait eu de raison d'alerter le voyer-chef, Rohrer ne m'avait pas écouté. Hors de lui, il m'avait renvoyé sur le champ à l'ERAP et avait appelé dans la foulée Grégory Bourquetan.

Les ennuis avaient alors commencé.

Depuis huit jours, le capitaine de l'ERAP m'avait fait repasser un à un tous les tests intermédiaires de fin du premier semestre à titre de punition.

Puni de quoi, au fait ?

Juste d'avoir mis mes grands pieds dans une enquête en phase secrète pour suspicions de trafic de déchets et de corruption.

« Trafic de déchets... »

J'avais appris à mes dépens que ce genre de trafic existait et pouvait même rapporter gros. Peut-être même plus que le trafic de produits stupéfiants. Vendre de la ferraille, des gravats et des emballages périmés contre de l'argent... Qui l'eut cru ?

Huit jours.

Huit jours que je ruminais mon erreur, que je revoyais toutes mes décisions, tous mes gestes. Je ne parvenais pas à comprendre où j'avais dérapé. Après tout, Andy m'avait donné carte blanche pour trouver d'où venait ce onzième doigt.

À aucun moment il ne m'avait dit de réfréner mes ardeurs d'enquêteur. J'avais voulu être à la hauteur de ses attentes, à la hauteur des attentes du fameux commissaire Rohrer, l'ami de mon père adoptif, le héros des grandes années de la police judiciaire neuchâteloise.

Et je l'avais déçu.

— Vingt-deux...

Je m'écroulai sur le ventre, à bout de force.

— Eh là ! tonna la voix de mon instructeur. Tu n'en es même pas à la moitié.

« ...de ma dixième série de pompes d'affilée ! Ma dixième, putain de merde ! » rageai-je intérieurement.

Je fermai néanmoins ma gueule et remontai en appui sur mes mains. Pour redescendre et remonter. Encore et encore. Avec les pectoraux et les triceps en feu.

— Je peux faire une pause ? soupirai-je.

— Quand je te l'ordonnerai, Donner.

« Donner... »

— C'est nouveau, ça, de m'appeler par mon nom de famille ?

Elle me plaqua brusquement au sol, d'un appui marqué du pied entre mes deux omoplates. J'en eus le souffle coupé. Puis elle s'agenouilla et se pencha vers mon oreille.

— Écoute-moi bien, petit con. À cause de toi, je suis également confinée ici, à te faire faire des exercices débiles, histoire que tu réapprennes la discipline, alors que je pourrais traquer les criminels sur le terrain. Donc, tes remarques à deux balles, tu peux te les caser dans le cul. Allez, remonte !

— Merde, Lara... sois cool !

— Pour toi, c'est « sergent Pittet » dorénavant. Compris ?

Je soupirai une nouvelle fois.

— Tu m'en feras cinquante de plus, pendant que tu y es, ajouta-t-elle.

— Pourquoi ? râlai-je.

— Pour le poignet que tu as failli me péter dans le bunker. J'ai encore mal.

« Petite nature » fus-je tenté de rétorquer.

Je m'en abstins.

Je débutai une nouvelle série d'appuis faciaux, lorsque le capitaine Bourquetan débarqua dans la petite salle de gym. C'était la première fois que je le voyais depuis huit jours, depuis qu'il m'avait signifié ma condamnation disciplinaire à un régime strict de théorie à outrance et de tortures physiques en tout genre.

Lara l'accueillit d'un geste militaire, mais il la renvoya d'un revers négligé de la main.

— Vous pouvez rejoindre PX, sergent, lui dit-il sans fioriture. Je vous remercie.

Elle ne répondit pas et sortit du gymnase.

— Aspirant Donner, suivez-moi ! m'intima le chef de l'ERAP.

Je perçus dans le ton de sa voix un mélange de gêne et de confusion. Il paraissait un peu ailleurs, comme perdu dans de sombres pensées. La manière peu courtoise avec laquelle il avait remercié le sergent Pittet résultait certainement aussi de cet embarras.

Péniblement, je me redressai, ramassai une serviette et mon sac de sport, puis sortis du complexe sans passer par les vestiaires. Mon t-shirt détrempé empestait les couches successives de transpiration des dernières heures. Je plaquai mes cheveux sur le crâne d'un geste automatique et m'essuyai le visage, avant de filer le train à mon capitaine.

— Où allons-nous ? lui demandai-je.

— Vous verrez bien, répondit-il. Ce n'est pas le moment de poser des questions. Je vous dirai seulement que la situation est grave.

Je n'aimai pas le ton de sa dernière phrase.

* * * * *

Ma première impression fut celle de me retrouver face à un tribunal collégial. La brochette de « juges » alignés devant moi, les bras croisés sur une longue table de la direction de l'ERAP et la mine lourde, m'impressionna. Je pensai un instant que ma carrière allait se décider ici et maintenant. Je ne fus guère rassuré à cette idée.

Le capitaine Grégory Bourquetan prit place à la droite du commandant Jean-Louis Belmont. À sa gauche, le procureur Sylvain Kornisch semblait plongé dans la lecture d'une coupure de presse.

— Asseyez-vous, aspirant Donner, m'ordonna le chef de l'ERAP.

Une chaise avait été négligemment posée au centre de la pièce, éloignée de deux bons mètres de la table de mes interrogateurs, comme le banc d'infamie d'une cour pénale. Je m'exécutai et ne sus trop que faire de mes jambes et de mes bras. Gêné par cette posture ouverte, je restai le plus droit possible, mains sur les genoux.

— Que se passe-t-il ? m'inquiétai-je.

— Qu'est-ce que vous savez exactement des enquêtes dirigées actuellement par le commissaire Andreas Rohrer ? me demanda le commandant de la police neuchâteloise.

La question me surprit.

— Ben... réfléchis-je un instant. Il est sur l'affaire Aziz Benissa.

— Il ne l'est plus depuis huit jours, monsieur Donner, m'annonça sèchement le représentant du ministère public. Je l'ai récusé suite à une requête parfaitement justifiée de l'avocate du prévenu, maître Vogel.

— Je l'ignorais, répondis-je sincèrement.

— Maintenant, vous le savez. Que vous a-t-il dit au sujet de ses autres enquêtes ?

Je redoutai un instant la tournure prise par les événements et me rappelai les problèmes connus par Andy dans le passé.

Avait-il répété ses erreurs de l'époque ?

Y étais-je pour quelque chose ?

Après une rapide réflexion, je décidai de ne pas tourner autour du pot.

— Je sais qu'il enquêtait à nouveau sur Alain Brescou, le voyer-chef de la ville de La Chaux-de-Fonds, qu'il soupçonnait de trafic de déchets et de corruption.

— Qu'est-ce que vous savez exactement de cette affaire ?

— Pas grand-chose, monsieur le procureur. Uniquement ce que la hiérarchie a bien voulu me résumer, lorsqu'elle m'a signifié ma suspension de stage à la demande du commissaire Rohrer.

— Saviez-vous que Brescou était sous écoute téléphonique ?

Je tressaillis.

— Absolument pas. Je... Vous me l'apprenez à l'instant.

Je ne comprenais pas où le magistrat voulait en venir, mais la façon soupçonneuse qu'il avait de poser les questions m'irrita au plus haut point. Je fis un effort pour contenir mes répliques.

— Est-ce que vous savez où se trouve Alain Brescou aujourd'hui ?

— Pas du tout.

Le commandant Belmont prit le relai.

— Apparemment, la crainte d'Andreas Rohrer de le voir s'enfuir à l'étranger s'est matérialisée. Il a plaqué son appartement et son boulot

pour se réfugier dans le Sud de la France. Son natel déclenche en tout cas en France depuis le soir de votre visite impromptue dans les locaux de la voirie de La Chaux-de-Fonds.

« Merde... » pensai-je.

— Est-ce que vous envisagez de me renvoyer de la police ? m'inquiétai-je.

Le « tribunal » laissa planer le doute durant quelques secondes.

— Non, finit par lâcher Belmont. Mais nous avons un sérieux problème.

— Lequel, commandant ?

— Ceci, répondit Sylvain Kornisch à sa place, en jetant négligemment dans ma direction la coupure de presse qu'il lisait à mon arrivée dans la pièce.

Je la ramassai et lus en premier le titre, qui me sauta à la figure :

« POLICIER SUISSE ASSASSINÉ »

Il s'agissait de la Une du *Midi Libre* de ce jour, mercredi 14 juillet.

Le quotidien imprimé à Montpellier faisait la part belle à ce scoop, qui relayait au second plan toutes les autres informations, notamment celles sur les différentes manifestations de la fête nationale française.

Le sous-titre me frappa lui aussi :

« LE PARQUET DE NÎMES SOUPÇONNE UNE VIOLATION DE LA SOUVERAINETÉ TERRITORIALE »

En dessous, une photographie en couleur de mauvaise qualité montrait une plage de sable, en apparence sauvage et déserte. Un commentaire la soulignait :

« C'est sur la plage de l'Espiguette, fermée pour les besoins de l'enquête toute la journée de mardi, que le corps sans vie du commissaire Andreas Rohrer a été découvert à l'aube par un promeneur. »

J'encaissai le choc avec peine, relisant les phrases les unes après les autres. Deux fois. Trois fois. Sans acquérir la certitude d'avoir bien lu et bien compris le sens de celles-ci.

— C'est... c'est une plaisanterie, commençai-je, visiblement mal à l'aise.

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux, me coupa le représentant du ministère public.

Kornisch tritura nerveusement les extrémités de sa moustache et poursuivit :

— Ce qui l'est encore d'avantage, c'est cette accusation à moitié voilée de mon collègue du Parquet de Nîmes, selon laquelle le commissaire Rohrer aurait violé la souveraineté territoriale française. En d'autres termes, ils le soupçonnent d'avoir enquêté sur sol français en toute illégalité, en marge de tout cadre fixé par une commission rogatoire internationale. Si cette accusation devait s'avérer exacte, ce serait particulièrement grave et susceptible de déclencher un incident diplomatique majeur.

— Vous comprenez maintenant l'importance de nos questions, aspirant Donner ? me demanda Jean-Louis Belmont.

— Oui, commandant, répondis-je sans vraiment réfléchir.

Ils ne semblaient voir que l'incident diplomatique, le scandale susceptible d'éclabousser leurs carrières.

Quant à moi, je pensais avant tout à la perte d'une vie humaine.

Les informations tournoyèrent dans ma tête comme les déchets emportés dans les airs par le tourbillon d'un cyclone. Elles volaient dans tous les sens, sans maîtrise, s'entrechoquaient, disparaissaient et réapparaissaient. Les pièces du puzzle avaient de la peine à se recoller les unes aux autres pour former une image reconnaissable.

— Est-ce qu'Andy a voulu traquer Brescou ? m'interrogeai-je.

La phrase sortit à haute voix, bien que je ne l'eusse pas forcément destinée à mes interlocuteurs.

— On peut le supposer légitimement, confirma le commandant. Mais rien n'est confirmé à l'heure actuelle.

— Qu'est-ce que vous attendez exactement de moi ? m'aventurai-je.

— Personnellement, au vu de votre comportement de cowboy, ça fait longtemps que j'aurais exigé votre démission, persifla Sylvain Kornisch. Mais apparemment, la police ne l'entend pas de cette oreille.

— La police ? m'étonnai-je.

— L'enquêteur neuchâtelois que nous avons dépêché dans le Gard pour faire la liaison avec la brigade criminelle de Nîmes requiert votre présence à ses côtés, annonça Belmont. Comme vous êtes le dernier à avoir côtoyé Andy Rohrer de près et à avoir parlé avec Alain Brescou, il estime que vous pourriez lui être utile sur place. La police et la justice françaises ont de multiples questions sensibles, qui attendent des réponses assez urgentes.

— J'y étais opposé, grogna le représentant du ministère public. Je doute qu'un écerelé de votre âge puisse désarmer un tel début de crise internationale.

« Trop aimable... »

— Mais après tout, reprit le procureur, comme vous êtes peut-être

responsable de ce gâchis, il pourrait vous appartenir de le réparer autant que possible. C'est pourquoi j'ai adressé ce matin une demande d'entraide judiciaire pénale complémentaire à mon homologue nîmois, en vue de formaliser votre prochain déplacement sur sol français.

Je ne voyais pas ce que je pourrais apporter de plus aux enquêteurs français. J'avais le sentiment d'avoir déjà partagé toutes les informations en ma possession sur le peu que je savais du litige opposant Rohrer et Brescou.

Une petite voix me suggérait toutefois de ne surtout pas m'opposer à cette proposition, qui ressemblait à un début de réhabilitation ; comme à l'inverse, à une pente savonneuse susceptible de mener à mon licenciement. Mais dans ce second cas de figure, on m'aurait au moins accordé une chance de comprendre la situation et de rattraper mes erreurs.

Et puis, quelle que fût la dernière image que le défunt commissaire de la CRECO avait gardée de moi, je ressentis le besoin de lui prouver ma juste valeur, convaincu qu'il m'observerait depuis les étoiles et me jugerait en conséquence. Après tout, je devais bien ce sacrifice à sa mémoire.

— Quand est-ce que je pars ? demandai-je.

— Dès que possible, répondit Belmont. Notre contact vous attend à Nîmes ce soir à dix-neuf heures. Vous n'avez donc pas de temps à perdre. Préparez vos bagages. Nous vous accordons en outre une voiture de fonction pour le trajet.

Je regardai ma montre. Cela me laissait un peu plus de deux heures devant moi. Le temps de procéder à quelques vérifications.

En sortant de la direction de l'ERAP, je recroisai Lara qui – souriante pour une fois – me tendit les clés d'une Opel Insigna banalisée.

— Petit veinard, me jeta-t-elle à la figure avec un brin d'ironie. Tu ne voudrais pas m'emmener en vacances avec toi ?

Le bureau de l'école avait dû la mettre au courant de tout ou partie de la situation.

— Fou serait le condamné qui accepterait de voyager avec son bourreau, répondis-je. Tu peux toujours courir, ma belle.

Je m'attendis à une volée de bois vert en guise de réponse, mais à ma grande surprise, elle se pencha vers moi et déposa un baiser appuyé sur ma joue. Je me demandai un instant si cette fille ne souffrait pas d'un sérieux dédoublement de la personnalité.

J'en profitai pour subtiliser au passage sa carte magnétique d'accès aux bâtiments de la police.

Sur le chemin de La Chaux-de-Fonds au volant de ma nouvelle Insigna, j'appelai Louis De Bosset. « Père » sentit tout de suite, à l'intonation de ma voix, que quelque chose n'allait pas. Je lui annonçai la mort d'Andy.

— Que s'est-il passé, fils ?

— Je n'en sais rien. On ne m'a pas dit grand-chose de plus que ce que les journaux français ont publié. Tu dois pouvoir trouver toutes les informations sur Internet. Regarde notamment le site du *Midi Libre*.

— C'est un meurtre ?

— Oui. Mais j'ignore comment c'est arrivé. Les médias de l'Hexagone ne fournissent aucun détail.

— Je peux t'aider en quoi que ce soit ?

— Je ne sais pas. Toi qui as des relations dans tout le canton et même bien au-delà, serais-tu au courant de quelque chose ?

— Bien sûr que non, mon petit Michaël. Andy était certes un vieil ami. Mais je l'ai perdu de vue depuis très longtemps. En fait, depuis bien avant son éviction de la police, lorsqu'il est parti pour les douanes. Cela dit, je le connaissais bien et je présume qu'il n'a jamais changé. Il a dû flairer quelque chose de louche et s'y accrocher comme une sangsue, comme au bon vieux temps où lui et moi faisions équipe.

— Est-ce que tu connais Alain Brescou ?

— Ça ne me dit rien.

— Crois-tu que tu pourrais faire une petite recherche discrète pour moi, dans les comptes de la BCCG ?

Le vieux PDG éclata d'un rire sonore.

— Parfois, je me demande vraiment si je t'ai élevé comme il le fallait. Ce n'est pas parce que tu es mon fils que je vais violer allégrement le secret bancaire. Tu dois bien t'en douter, non ?

— Qui n'essaie rien n'a rien, père.

— Et tu n'auras rien de moi sur ce plan, fils.

— Bien compris.

Je baissai mon portable à la vue d'une voiture de la gendarmerie, puis le remis à l'oreille une fois celle-ci dépassée à hauteur du rond-point des Allées. Je n'avais pas une minute à perdre dans un contrôle inopiné de la police pour usage du téléphone au volant.

— Désolé, m'excusai-je pour le silence momentané. Je viens de croiser des collègues.

De Bosset ne dut pas saisir l'allusion.

— Sinon, comment vas-tu ? repris-je.

— Ça peut aller, répondit-il laconiquement.

— Tu as reçu les résultats de tes analyses de sang ?

— Pas encore.

Je sentis qu'il ne souhaitait pas parler de son état de santé et n'insistai pas. Au moment d'entrer sur l'autoroute, je le saluai et raccrochai.

* * * * *

L'établissement de détention de la Promenade se situait dans les hauts de la ville de La Chaux-de-Fonds, du côté sud, à proximité du collège du même nom. Il dominait le quartier par sa vieille tour de neuf étages.

Au pied de celle-ci, des bâtiments en équerre et une cour fermaient l'enceinte cerclée de fils de fer barbelés coupants comme des lames de rasoir. La prison avait certes connu quelques tentatives d'évasion, mais peu de détenus avaient réussi à fuir très loin. Le dernier qui avait scié les barreaux de sa cellule avait déclenché les lasers de façade en tentant de gagner le toit d'une annexe et s'était fait cueillir sur celui-ci.

Je garai l'Opel à proximité de l'Ancien Manège et j'empruntai la porte principale de la prison, située sur la rue du Banneret. Face à l'impressionnante plaque de blindage, j'appuyai sur le bouton de l'interphone, attendis qu'un agent de détention daigne me répondre et m'annonçai sous l'œil méfiant d'une caméra.

— Avez-vous déclaré préalablement votre visite ? demanda la voix métallique.

— Non, répondis-je dans le haut-parleur. Je travaille avec la police judiciaire sur l'affaire Aziz Benissa et j'aurais une question urgente à lui poser. Ça ne prendra que quelques minutes.

Je m'attendis à une réponse du genre « nous allons contrôler avec vos supérieurs », me voyant déjà réprimandé une seconde fois par la hiérarchie pour ma nouvelle initiative. Par chance, je n'obtins comme réaction que le déclic de la porte se déverrouillant.

— Prenez sur votre gauche, m'annonça la voix. Puis montez au premier étage.

Je n'eus pas le temps de remercier l'agent. Il coupa la communication. Je tirai la lourde porte blindée, me retrouvai dans un couloir assez banal ressemblant à l'entrée d'un locatif et empruntai les escaliers sur ma gauche.

Au premier étage, je patientai une nouvelle fois face à la porte d'un sas, que l'on déverrouilla à distance. Une fois à la réception de l'EDPR, je dus laisser ma carte d'identité et mon téléphone portable.

— Vous n'avez pas votre arme de service ? demanda l'agent de détention.

Je lus sur sa tenue qu'il s'appelait Alonti.

— Non. Je l'ai laissée à SISPOL, mentis-je.

Je ne me voyais pas expliquer, de manière peu convaincante, que je n'étais en réalité qu'un aspirant de l'ERAP – un bleu – ayant le droit de rencontrer seul un assassin présumé comme Aziz Benissa.

L'agent me conduisit dans une petite pièce qui servait de bibliothèque pour les prisonniers. En attendant que l'on m'amène le Tunisien dans ce parloir improvisé, je parcourus rapidement les livres triés par langues étrangères.

Je fus frappé de constater que les ouvrages en albanais, en turc et en arabe étaient bien plus nombreux que ceux en français ou dans l'une des autres langues nationales. Plusieurs d'entre eux avaient été offerts à la prison par des associations caritatives d'aide aux détenus.

Quand Benissa pénétra dans la pièce accompagné d'Alonti, je remarquai tout de suite qu'en moins de deux semaines, le petit Tunisien avait au moins perdu une dizaine de kilos. Il était squelettique et sa peau était aussi ridée et blanche – grise serait plus juste – qu'un vieux drap de lit non repassé. Ses yeux semblaient marqués par le manque de sommeil.

Lorsqu'il me vit, il chercha tout de suite, à gauche et à droite dans la pièce, la présence d'une tierce personne.

— Mon avocate n'est pas là ? s'inquiéta-t-il.

— Non, répondis-je. Je n'ai pas jugé bon de l'aviser.

— Dans ce cas, je refuse de répondre à vos questions.

— Je ne suis pas venu vous parler de votre femme, mais seulement de ce onzième doigt que nous avons retrouvé.

Benissa fit la moue.

— Je ne vois toujours pas de quoi vous voulez parler. J'ai déjà dit cela au policier Rohrer. Puis je l'ai répété et répété encore à son collègue qui l'a remplacé suite à sa récusation, le commissaire Ziörjen. Je n'ai rien à dire de plus. Je n'ai tué personne d'autre que ma femme. Ça, je l'ai admis, même si c'était de la légitime défense. Mais ce... onzième doigt, comme vous dites, je n'ai rien à voir avec ça.

— Admettons. Est-ce que vous connaissez Alain Brescou ?

Le Tunisien parut sincèrement étonné.

— Qui ça ?

— Le chef du service de la voirie de la ville de La Chaux-de-Fonds.

— Pas du tout.

— Quand vous avez tué votre femme, vous êtes allé dans les locaux de la voirie ?

— Non. Je ne sais même pas où ils sont.

— À la rue du Marais.

— J'ignore où ça se trouve.

Je lui expliquai que c'était non loin du quartier de la Charrière.

Il nia s'être rendu, ne serait-ce qu'une seule fois, en cet endroit.

Je n'insistai pas.

— Avez-vous déjà ramené chez vous du sel que l'on utilise normalement pour le salage des routes en hiver ?

Benissa sourit.

— Que voudriez-vous que je fasse avec ça ? La cuisine ?

Je souris à mon tour et compris qu'il ne valait pas la peine de poursuivre. D'autant qu'une petite voix intérieure me susurrait que, pour une fois, le Tunisien ne mentait pas.

Je remerciai Alonti, qui ramena le détenu dans sa cellule, revint me chercher dans la bibliothèque, me rendit mes affaires à la réception et me fit passer les sas en sens inverse.

Une fois sorti de l'EDPR, je récupérai l'Insigna et fonçai vers SISPOL.

* * * * *

Au bâtiment chaud-de-fonnier de la police neuchâteloise, j'y allai franchement. Au culot.

La carte d'accès subtilisée en douce à Lara me permit de franchir la porte sécurisée à côté de la réception, puis d'en faire de même au troisième étage, avec celle de la PJ. La pause de midi facilita ma démarche clandestine, car elle m'évita de croiser des enquêteurs qui auraient pu être au courant de la cessation prématurée de mon stage. J'espérai en outre secrètement que la communication interne fût allégée à ce sujet. Quant à la secrétaire d'Andy Rohrer, elle achevait sa seconde semaine de vacances.

J'en profitai pour me glisser discrètement dans le bureau du défunt chef de la CRECO et refermai la porte derrière moi.

La première chose qui me frappa fut l'absence d'ordinateur sur le bureau du commissaire. Le PC devait avoir été mis en sûreté suite à son décès. Le service informatique de la police avait été plus rapide que moi sur ce coup-là. Pas étonnant, vu que j'avais certainement été mis au courant de la situation sur le tard.

Un rapide coup d'œil à l'armoire renfermant les dossiers me confirma ma naïveté. Ceux-ci avaient également fait l'objet d'un séquestre préventif pour les besoins de l'enquête.

À vrai dire, je ne comptais pas réellement trouver des éléments dans le dossier Aziz Benissa, dans la mesure où celui-ci avait été transmis à l'ICS suite à la récusation de Rohrer. Au surplus, une petite voix me

disait que l'affaire du Tunisien n'avait rien à voir avec cet assassinat commis au Sud de la France.

Deux autres pistes, potentiellement liées l'une à l'autre, pouvaient expliquer cette issue tragique : le onzième doigt et l'ennemi juré d'Andy, Alain Brescou. Je le pressentais depuis ma visite dans les locaux de la voirie de La Chaux-de-Fonds.

Le sel était le lien, même si je ne parvenais pas encore à en comprendre la raison. Le propriétaire de ce doigt – probablement un enfant – avait dû se retrouver dans un stock de sel de déneigement. Ou peut-être seulement son doigt préalablement arraché, car la superstructure des silos empêchait qu'un enfant ne tombât dans ceux-ci accidentellement, en y grim pant par jeu.

Rohrer avait-il repris l'enquête où je l'avais laissée, après s'être énervé contre moi et m'avoir renvoyé prématurément de mon stage ?

C'était une hypothèse plausible.

Je soulevai quelques tas de feuilles laissées en plan sur le bureau d'Andy, mais n'y trouvai rien d'intéressant. Les limiers de la PJ avaient perquisitionné dans les règles.

Il ne me restait plus que l'ordinateur de la secrétaire absente. Curieusement, celui-ci avait été laissé à sa place et j'en possédais encore le mot de passe. À moins qu'il n'ait été changé suite à mon renvoi. Peut-être le chef de la CRECO n'avait-il pas pensé à ce détail, dans son énervement contre ma personne.

J'allumai la machine et attendis les scripts de démarrage. Lorsque la fenêtre du *log-in* apparut, je tapai le code en tremblant. Je m'attendis à ce que l'écran m'annonce une erreur, mais il n'en fut rien. Les programmes se chargèrent les uns après les autres.

J'avais déjà remarqué, lors de mes recherches du 6 juillet, que nombre d'entre eux étaient synchronisés avec le PC de Rohrer. Après quelques clics de souris, je trouvais les pièces informatisées du dossier Aziz Benissa. Je les parcourus, mais elles ne m'apprirent rien que je ne savais déjà, si ce ne fut le nom des enquêteurs de l'ICS qui avaient remplacé Andy suite à sa récusation.

L'enquête avait continué sur sa lancée, sans grandes surprises. Le petit Tunisien avait varié plusieurs fois dans ses aveux, cherchant par tous les moyens à s'en sortir par des mensonges plus flagrants les uns que les autres. Une défense terriblement humaine, pour un acte qui l'était beaucoup moins.

Je trouvai ensuite le dossier scanné de l'enquête dirigée contre Alain Brescou.

Peu de documents en pdf le composaient ; quelques rapports internes destinés à la hiérarchie et non à la magistrature ; quelques notes internes signées par le défunt commissaire ; quelques photos

d'observation. La qualité de celles-ci laissait à désirer et je me demandai si Rohrer ne les avait pas faites lui-même. Aucune mention n'indiquait que la BO – la brigade d'observation – avait été mise sur le coup.

Je butai en revanche sur un fichier intitulé « enquête RTS », que je n'arrivai pas à ouvrir, car il requérait un mot de passe spécifique. Le commissariat « répression du trafic de stupéfiants » – la brigade des stupés – semblait donc lui aussi intéressé par les agissements du voyer-chef. Andy ne m'en avait jamais parlé.

Je parcourus rapidement les autres documents accessibles les uns après les autres. Ils avaient tous trait à des actes de gestion déloyale des intérêts publics, de corruption passive et de faux dans les titres.

Rohrer suspectait Brescou de s'être mis dans la poche des centaines de milliers de francs lors de contrats conclus avec des entreprises privées, spécialisées dans le traitement de déchets en tout genre. Le filon était apparemment devenu une mine d'or, susceptible d'attirer les milieux mafieux les plus divers.

Les risques paraissaient en outre moins grands que dans le trafic de drogue, d'armes ou de cigarettes, mais les profits, eux, ne devaient surtout pas être sous-estimés.

Un détail me frappa tout particulièrement. Le voyer-chef de la ville de La Chaux-de-Fonds était suspecté d'avoir mis en place tout un réseau de relations avec des entreprises françaises de son département d'origine, le Gard. Dès cet instant, les soupçons de liens entre cette affaire et la mort d'Andy trouvèrent un sérieux étai. Rohrer avait voulu traquer le fauve jusque dans son antre et il l'avait payé de sa vie.

Une vague de culpabilité m'envahit soudain. Peut-être étais-je, sans le vouloir, à l'origine de cet assassinat.

Qui sait ?

Si je n'avais pas mis les pieds dans la fourmilière ce mardi 6 juillet, peut-être le commissaire serait-il encore en vie ?

Peut-être aurais-je pu poursuivre mon stage dans la PJ de manière normale, sans ces sanctions disciplinaires prononcées en lieu et place de mon renvoi de la police ?

Aujourd'hui, je sentais que le destin m'offrait une chance de réparer tout cela. Je ne savais pas encore dans quel guépier j'allais plonger, mais je ne pouvais pas me défilier. Je n'en avais tout simplement pas envie.

Le dernier pdf que j'ouvris – dernier enregistrement en date dans le dossier scanné consacré à Alain Brescou – acheva de me convaincre que je ne faisais pas fausse route. Il s'agissait d'un fax parvenu le jeudi 8 juillet à la CET. Il émanait du CCPD de Genève, le centre de

coopération policière et douanière entre la Suisse et la France. Son contenu me sauta aux yeux.

Le fait que Rohrer ait enregistré ce fax dans le répertoire « Brescou » et non dans celui de l'affaire Benissa bétonnait définitivement le lien entre le onzième doigt et le voyer-chef.

Je le lus :

« En réponse au téléfax de l'inspecteur Michaël Donner du 6 juillet, nous vous communiquons que le Parquet de Nîmes instruit actuellement une enquête en relation avec la mort de Namia Andrade, une jeune gitane de 14 ans dont le corps a été découvert en juillet de l'année dernière dans les salins d'Aigues-Mortes. Les causes et les circonstances de ce décès ne sont pas encore établies à satisfaction, malgré de nombreux mois d'enquête. Plusieurs hypothèses – dont celles de l'homicide et de l'accident – demeurent encore ouvertes à ce jour. Les investigations se poursuivent. Le corps de l'adolescente a été rendu à sa famille après autopsie, mais les enquêteurs n'ont jamais pu retrouver son index droit, vraisemblablement arraché par les lames d'une récolteuse des sauniers, selon les conclusions des médecins-légistes.

Au vu de ce qui précède, prière de contacter Interpol Lyon en vue de comparaisons ADN. »

J'imprimai le document, éteignis l'ordinateur de la secrétaire de Rohrer et quittai SISPOL sans attirer la moindre attention, toujours en faisant usage de la carte d'accès de Lara Pittet. Je me débrouillerais pour la lui rendre, éventuellement en prétendant l'avoir trouvée dans les locaux de l'ERAP. J'avais le temps de réfléchir à une explication plausible.

Dans l'immédiat, j'avais un horaire à tenir. Remontant à bord de l'Insigna banalisée, je mis le cap sur le Sud de la France.

8.

Pour le trajet, outre quelques vêtements de rechange et des affaires de toilettes, je veillai à emporter avec moi quelques supports musicaux. Ce fut l'occasion de ressortir de vieux CD des Pink Floyd, dont leur mythique *The Dark Side of the Moon*. Les solos de guitare du légendaire groupe de rock progressif m'accompagnèrent jusqu'à Lausanne et Genève.

En passant à proximité de la cité de Calvin, je ne pus m'empêcher d'avoir une pensée pour le lieu de l'accident qui avait coûté la vie à mes vrais parents, ainsi que pour l'orphelinat Sainte-Anne, dans lequel Louis De Bosset était venu me chercher à l'âge de cinq ans. Une période de ma vie dont je ne me « souvenais » qu'au travers des récits de mon père adoptif.

Après avoir longé l'aéroport international de Cointrin, je filai vers la frontière. Le passage de la douane de Bardonnex, à proximité de Saint-Julien-en-Genevois, se fit sans encombre. Je me demandai si l'état-major de la police neuchâteloise avait préalablement signalé mon véhicule et ses plaques aux gardes-frontière.

C'était le genre de détail qu'on ne m'avait pas enseigné à l'ERAP. Mais à vrai dire, je m'en fichais un peu.

La nouvelle autoroute me fit éviter Cruseilles et gagner une vingtaine de minutes, non sans que je ne ressentie un certain regret de ne plus passer à proximité des splendides ponts de la Caille. Ceux-ci me rappelaient des pauses déjeuner que j'avais expérimentées une ou deux fois dans le passé avec l'internat de Saint-Maurice, lors de trop rares départs en colonie. « Père » n'avait jamais eu – ou pris – le temps de partir en vacances à cause de sa banque.

Ce fut ensuite le défilé de départements que j'avais appris à connaître de manière autodidacte au fil des voyages : la Haute-Savoie, avec Annecy et son lac ; la Savoie, avec la ville d'Aix-les-Bains et le plan d'eau d'Aiguebelette, en marge des sombres tunnels de l'Épine et de Dullin ; l'Isère, qui me permettait d'éviter le contournement encombré de Lyon – la troisième ville de France et le siège d'Interpol – et de profiter de sa vallée recouverte de noyers, ainsi que des coteaux

du Vercors, haut lieu de la résistance française durant la dernière guerre.

Au moment de rejoindre Valence aux portes de la Drôme et l'A7 – l'Autoroute du Soleil – mon téléphone portable vibra. Passé la barrière de péage, je consultai l'écran. J'avais reçu un SMS d'un numéro de mobile interne de la police neuchâteloise.

« *Retrouve-moi à la Maison Carrée à la séance de 19h05* »

Je regardai ma montre.

17h30.

Je n'avais pas le temps de faire une halte pour un café. Le trajet Valence-Orange était affiché en vert. La circulation était normale, mais il faudrait compter quarante-cinq bonnes minutes avant de rejoindre l'A9 et filer en direction de l'ouest. Je n'avais pas de temps à perdre.

Les secondes s'égrainèrent au son des guitares de *The Great Gig in the Sky* et de la patte de génie de l'ingénieur du son Alan Parsons.

Après Montélimar et ses nougats, Pierrelatte et sa centrale nucléaire, je pénétrai en Vaucluse. J'admirai sur ma gauche le majestueux éperon rocheux supportant la forteresse médiévale de Mornas, puis filai vers l'Espagne en contournant Avignon par le nord. Un panneau touristique annonçait le Pont du Gard, lorsqu'enfin j'arrivai en vue de Nîmes.

* * * * *

Le parking des Arènes se trouvait sous l'esplanade Charles-de-Gaulle et l'une de ses sorties aboutissait juste en face du Tribunal de grande instance de Nîmes. Je fus impressionné par la magnificence de ce Palais de justice, monument néoclassique avec une puissante colonnade inspirée des temples antiques. Devant celui-ci, des gendarmes en faction montaient la garde ; une image bien éloignée de la discrétion des tribunaux helvétiques.

Tout de suite, une vague de chaleur m'accueillit, mais elle revêtait cet air méditerranéen chargé d'humidité maritime. Cette sensation relativement agréable n'avait rien à voir avec la chaleur étouffante qu'avait connue La Chaux-de-Fonds ces deux dernières semaines.

Longeant les grilles du Palais de justice en direction de l'ouest, je parvins à la place des Arènes. Parmi les mieux conservées du monde romain, elles dominaient le centre-ville de leur double étage d'arches.

À l'intérieur de celles-ci, une piste de sable accueillait tour à tour des concerts et les traditionnelles corridas espagnoles, avec mise à mort du taureau.

Contournant l'imposant amphithéâtre sans m'attarder, j'empruntai le boulevard Victor Hugo, que je remontai jusqu'à la Maison Carrée, mon point de rendez-vous. Le petit monument romain était un temple du premier siècle parfaitement conservé, comme on ne pouvait plus en rencontrer dans l'ancien monde antique, ni en Italie, ni en Grèce. D'une pierre presque blanche, tout récemment restauré, l'édifice accueillait désormais un film en 3D – « Héros de Nîmes » – présentant le culte impérial et le passé héroïque de la cité du Gard et de sa région.

18h50.

J'avais un petit quart d'heure d'avance. Rien de trop. Une séance était en cours. Je pris mon ticket pour la suivante et attendis sur les marches de l'escalier du temple. Le visage de mon contact ne m'était pas connu. Je me l'étais fait décrire par Lara Pittet et pensais être en mesure de le reconnaître, ne serait-ce que par son comportement. Un flic en service ressemblait certainement à tout, sauf à l'un des touristes japonais du site. Un peu anxieux face à l'inconnu, mon regard erra d'un passant à l'autre. Beaucoup étaient en réalité des Français rentrant chez eux après une journée de travail.

19h00.

Les spectateurs de la séance précédente sortirent de l'édifice et laissèrent leurs places aux suivants. Après un dernier et vain coup d'œil aux alentours, à la recherche de mon mystérieux contact, je suivis le mouvement et m'installai au premier rang d'une pièce aménagée en petite salle de cinéma.

De chaque côté, des répliques de statues antiques rappelaient où nous nous trouvions. La salle fut plongée dans le noir, toujours sans trace de mon rendez-vous, et le film débuta. Il retraçait le parcours de valeureux combattants nîmois, des jeux romains du cirque à la corrida moderne, en passant par le Moyen-âge. Les scènes de batailles étaient entrecoupées de survols de la région, du Pont du Gard aux gorges du Gardon, des Carrières de la Provence aux vastes étendues sauvages de la Camargue.

Alors que je m'étais plongé dans les décors dépaynants défilant devant moi, une ombre me coupa un instant la vue de l'écran et vint s'asseoir à ma droite. L'étrange retardataire attira irrésistiblement mon attention. Je ne pus m'empêcher de le regarder du coin de l'œil.

Plus âgé que moi, éventuellement la quarantaine, des cheveux noirs sur un crâne légèrement dégarni, dans un costume de lin léger, il avait les traits secs et élancés d'un sportif d'endurance. Il fit un geste en ma direction, ce qui m'enjoignit de rester sur mes gardes. Approchant sa bouche de mon oreille, il murmura :

— Désolé du retard.

— Ce n'est rien, susurrai-je à mon tour. J'en ai profité pour m'instruire sur la région.

— Venez, ne restons pas là.

— Mais... ce n'est pas fini, me plaignis-je.

— Vous louperez seulement le spectacle de Nimenno II, le célèbre toréador de Nîmes. Mais vous avez déjà vu des corridas, j'imagine, et vous pourrez toujours admirer sa statue sur la place des Arènes.

Nous nous levâmes discrètement dans l'obscurité de la salle et gagnâmes la sortie.

La luminosité encore puissante des soirs d'été m'aveugla. Il me fallut plisser les yeux plusieurs fois pour recouvrer la vue.

— Vous voudrez bien m'excuser, reprit mon contact d'une voix posée, une fois sur les marches de la Maison Carrée. Bien qu'ayant de lointaines origines espagnoles, je ne supporte pas la boucherie des corridas. Pardonnez-moi en outre cette première entrevue un peu improvisée, mais il fallait que je vous rencontre en terrain neutre. Je me présente : je m'appelle Daniel Garcia. Je suis le commissaire du RTS, la brigade neuchâteloise des stupéfiants.

— Enchanté, répondis-je, quelque peu rassuré. Mon nom est Michaël Donner, mais tout le monde me surnomme Mike.

— Très bien, Mike. Tu peux m'appeler Dan. Comme ça, les tabous sont brisés et on peut tout de suite entrer dans le vif du sujet. T'a-t-on déjà expliqué pourquoi j'ai requis ta présence ici ?

— Pas vraiment, m'étonnai-je. À vrai dire, l'état-major ne m'a pas dit grand-chose.

— Pourtant, tu es l'un des derniers à avoir vu Andy vivant. Ou du moins, le dernier à l'avoir côtoyé d'assez près un certain temps.

— Un certain temps ?

Je ne pus retenir un rire exclamatif.

— À peine deux jours, conclus-je. Ensuite, il m'a viré séance tenante.

— C'est ce que j'ai cru comprendre. Pour moi, c'est néanmoins suffisant pour espérer que tu puisses m'apprendre quelque chose sur la raison de sa présence dans le Gard.

— Dans ce cas, je crains que je ne t'apporte que déception, soufflai-je. Tout ce que je sais, tu le sais déjà.

— Peut-être. Mais Andy était un flic hors pair, certes avec ses méthodes bien à lui. Peut-être qu'au fond de toi, tu détiens une réponse que tu ignores et qui pourrait ressurgir, sans que tu ne t'en doutes pour l'instant, en suivant les traces de sa dernière enquête.

Garcia regarda sa montre, puis reprit :

— Nous avons rendez-vous à la brigade criminelle à 20h30, ce qui

nous laisse une heure pour casser la croûte. Tu as faim ?

Mon estomac gargouilla, comme pressé de répondre à ma place.

— Pourquoi pas.

Le chef des stups m'emmena non loin de la Maison Carrée, au quatre de la rue Racine, à l'Ancien Théâtre.

J'y dégustai quelques huîtres de l'étang de Thau accompagnées d'un Picpoul de Pinet, suivies d'un panaché de poissons du jour agrémenté d'un rosé fruité des Costières. Après cinq heures de conduite sans pause, le vin tomba presque aussitôt dans mes talons.

* * * * *

— Pourquoi ne s'est-on pas retrouvé directement à la brigade criminelle ? demandai-je à Dan Garcia, tout en admirant le décor de pierres apparentes de l'Ancien Théâtre.

— Pour pouvoir parler plus librement. Et nous mettre d'accord sur certains points.

Je fus étonné.

— Y aurait-il des éléments que nos collègues français doivent ignorer ?

— Ce n'est pas ça, Mike. C'est surtout que les flics du cru se retrouvent avec le cul entre deux chaises. Ils sont à la fois soucieux de faire aboutir rapidement une enquête sur l'assassinat d'un policier étranger et tout à la fois tenus en laisse par un juge d'instruction un peu frileux, surtout depuis que notre procureur Sylvain Kornisch lui a adressé coup sur coup deux commissions rogatoires internationales.

— Si j'ai bien compris, Dan, nous sommes en présence d'une situation délicate.

— C'est le moins que l'on puisse dire. Nous marchons sur des œufs, car Andy a peut-être violé la souveraineté territoriale en enquêtant en France sans le moindre mandat judiciaire. Et tout s'est encore aggravé lorsqu'ils ont appris, via le CCPD de Genève, que notre défunt collègue a demandé des renseignements sur une gamine retrouvée morte dans le coin. Mais ils n'ont pour l'heure pas voulu m'en dire plus à ce sujet.

« Namia Andrade... »

— Je te demande pardon ? me demanda le chef de stups.

Je me rendis compte que, sans le vouloir, le nom de la fillette que mon esprit avait prononcé était aussi sorti de ma bouche, comme un souffle presque imperceptible.

— Namia Andrade, répétei-je à haute voix. C'est une petite gitane de quatorze ans, dont le corps a été retrouvé l'année dernière dans les salins d'Aigues-Mortes.

Garcia me regarda, interloqué. Il venait de réaliser que son intuition de me faire venir au Sud de la France se révélait payante.

— Je comprends maintenant... souffla-t-il.

— Qu'est-ce que tu comprends, Dan ?

Il me regarda, comme si je venais de le réveiller.

— Oh, s'excusa-t-il, je repensais à une phrase qu'un des gars de la crim – un certain capitaine Bersier, un chic type – a dite à son lieutenant ce matin au SRPJ. Ils parlaient du milieu gitan, qu'ils n'osaient pas trop approcher.

— Par crainte de violence ?

— Je ne sais pas. Je n'ai pas tout capté de la discussion. Ils prétextaient un problème de compétence territoriale avec la BAC de Marseille, car les gitans se trouveraient actuellement du côté des Saintes-Maries-de-la-Mer.

— Où est le problème ? C'est aussi en Camargue, non ?

— Oui. Mais c'est un peu plus compliqué que cela, d'un point de vue territorial. La Camargue est en réalité partagée entre deux départements, dépendants de deux régions différentes. À l'ouest, Aigues-Mortes, le Grau-du-Roi et Port-Camargue – où on a retrouvé le corps d'Andy – font partie du département du Gard, lui-même rattaché à la Région du Languedoc-Roussillon. Tandis qu'à l'est, les Saintes-Maries font partie du département des Bouches-du-Rhône, appartenant à la région PACA, Provence-Alpes-Côte d'Azur. Bref, quand on y va en vacances, on ne se rend compte de rien, si ce n'est éventuellement de quelques bornes insignifiantes en bordure de route. Mais d'un point de vue police-justice, c'est apparemment une vraie galère.

— Il n'y a pas d'entraide, comme chez nous entre les cantons ?

— Bien sûr que si. C'est même sensé être plus simple que chez nous, d'après ce que j'ai compris. La France n'est pas un système fédéral. La police y est chapeautée par l'État central.

Dan vida le fond de la bouteille de Costières dans nos verres et compléta :

— D'ailleurs, un gars de l'identité judiciaire d'Arles, qui se situe dans le treize, un certain Stéphane Richeterre, prête actuellement main forte aux gars du trente dans l'enquête sur la mort d'Andy. Marseille a donné son aval. Mais en dépit de la notion de police nationale et des règles sur la coopération entre les différentes régions, il subsiste apparemment toujours quelques rivalités et jalousies.

Chaque système connaissait ses failles.

Pour le dessert, je commandai une crème brûlée à la lavande. Quant à Garcia, il passa directement au café.

— Dis-moi, Dan. Il y a une question qui me turlupine. Pourquoi la police neuchâteloise a-t-elle envoyé le chef des stups pour faire le lien

avec les autorités françaises ? Juste parce qu'il fallait un commissaire ?

Le patron du RTS sourit.

— Pas tout à fait.

— C'est en lien avec Alain Brescou ?

Je remarquai que ma question mit Garcia dans l'embarras.

— Qu'est-ce qui te fait penser cela ?

— J'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir à ma sanction, quand j'ai été viré de mon stage à la PJ. Et je dois dire qu'encore aujourd'hui, elle me reste en travers de la gorge. Dès lors, je voudrais comprendre la réaction d'Andy.

Dan soupira.

— Soit. Mais ce que je vais te révéler est délicat. Tu es encore un simple aspirant et il s'agit d'une enquête en phase secrète.

— Dirigée contre Brescou ?

— Contre la voirie de La Chaux-de-Fonds, en tout cas. Cela fait des années qu'Andy cherchait à coincer le voyer-chef. Moi, je trouvais qu'il n'avait plus assez de recul dans cette affaire, à cause d'anciennes rancunes.

— À cause de son renvoi de la police ?

— Quand il a pris les devants et qu'il a démissionné pour rejoindre les douanes, je n'étais moi-même qu'un bleu de l'ERAP.

— Aujourd'hui, qu'est-ce que vous suspectez avec la voirie ?

— Un trafic international de cocaïne. Il serait question de centaines de kilos qui rentreraient en Suisse chaque année, par ce service public de la ville de La Chaux-de-Fonds. Nos informateurs traditionnels n'arrivent pas à pénétrer ce milieu très particulier. Le RTS s'occupait du volet stupés et la CRECO – Andy en réalité – du volet du blanchiment d'argent. Il soupçonnait Alain Brescou de faire sortir en douce des déchets de valeur pour les échanger contre de la coke. Toutefois, jusqu'à ce jour, nous n'avons rien pu prouver. Ce n'est pourtant pas faute d'avoir tout tenté. Écoutes téléphoniques, micros, caméras, balises GPS, chevaux de Troie implantés dans les ordinateurs, observations sur le terrain. Tout a échoué. Il ne nous restait donc plus qu'une seule option qui était à l'étude : infiltrer un agent. C'était prévu pour cet automne.

Je soupirai.

— Eh bien, je commence enfin à comprendre la réaction d'Andy, lorsqu'il a appris que j'étais allé fourrer mes grands pieds chez Brescou. Mais bon, il aurait pu me le dire.

— Te dire quoi ?

— Je ne sais pas. Me mettre au parfum.

— Parler à un aspirant en stage d'une enquête aussi sensible ? Crois-moi, Mike. Même moi, je ne l'aurais pas fait. Pourtant, Dieu sait si je suis plus ouvert qu'Andy quand il s'agit de faire confiance à la bleusaille.

Il me sourit comme pour s'excuser de ce terme, regarda sa montre et commanda l'addition. Nous étions attendus au SRPJ de Nîmes.

9.

L'antenne nîmoise du service régional de la police judiciaire de Montpellier était née en 2003 sous l'impulsion d'un procureur de la République, nous expliqua le capitaine Thomas Bersier, un homme assez petit, mais trapu, aux cheveux noirs comme de l'ébène.

Notre premier contact fut fort sympathique. À la tête d'une quinzaine de policiers, il ne laissait rien paraître de son grade, même si je devinais chez lui une capacité à prendre des décisions tranchées quand il le fallait.

Il nous emmena à travers un labyrinthe d'étages se ressemblant les uns aux autres, pour enfin arriver dans une salle assez sombre, baignée de la lueur d'écrans divers. En son centre, un panneau transparent supportait toute une série de photographies, d'annotations manuscrites et de liens tracés au feutre.

— Je vous présente mon second, le lieutenant Olivier Mussi, annonça-t-il en désignant un autre gars à peine plus grand que lui, tout aussi trapu, mais aux cheveux roux et à la barbe naissante.

Le capitaine se tourna ensuite vers un long sec au look désordonné, à la peau légèrement grêlée et à la chevelure hirsute.

— Et lui, reprit-il, c'est notre pièce rapportée, Stéphane Richeterre. C'est un peu l'intrus de la maison. Il nous a été prêté temporairement par l'identité judiciaire d'Arles pour les besoins de l'enquête. Nos spécialistes de Montpellier sont actuellement trop occupés par l'enquête relative au triple homicide de Pézenas. Vous en avez peut-être entendu parler.

— Ils ont gagné au change, claironna le technicien PTS en nous tendant la main avec un petit sourire.

Bersier le lui rendit poliment.

— Vous venez de Neuchâtel ? questionna le policier scientifique avec un accent marseillais à couper au couteau.

— C'est exact, confirma Dan Garcia. Vous connaissez Neuchâtel ?

— Un peu, nuança Richeterre. Avant de trouver une place de travail dans la région de mes origines, j'étais en poste à l'IJ de Besançon. Cela remonte à pas mal d'années.

— Bon, le coupa le capitaine de la brigade criminelle. Maintenant que les présentations sont faites, peut-être que nos collègues suisses veulent boire quelque chose. Un café ? Une bière ?

Nous déclinâmes la proposition, expliquant que nous venions de sortir de l'Ancien Théâtre. Le choix du restaurant fut approuvé par les policiers gardois.

— Ce soir, nous n'avons pas pu nous libérer pour dîner avec vous, s'excusa Bersier. Mais nous nous rattraperons éventuellement demain soir. Cela dépendra aussi des commissions rogatoires que devrait nous délivrer le juge d'instruction Renaudin demain matin. En principe, vous le verrez sur la plage.

« Sur la plage... »

La phrase sonnait mal en ces circonstances, mais je compris sa signification. D'un regard, Dan s'excusa d'avoir omis de me parler de cette vision locale de la scène de crime. Je ne lui en voulus pas. Il y avait tant d'informations à digérer en si peu de temps, que des oublis de ce genre étaient inévitables. Par ailleurs, il était le maître et moi, seulement l'élève dont il comptait essentiellement obtenir en sens unique quelques détails en apparence insignifiants. Le nom de Namia Andrade en était un exemple.

— Sur la plage ? demandai-je tout de même, en feignant la surprise.

— L'Espiguette, au sud de Port-Camargue, confirma le lieutenant Mussi. C'est là que nous avons retrouvé le corps de votre collègue Andreas Rohrer hier matin. Si vous voulez bien vous approcher...

L'enquêteur nîmois désigna l'un des panneaux de plexiglas au centre de la pièce. Nous nous déplaçâmes de quelques mètres pour mieux voir les détails.

Une carte géographique de la région, dépliée sur la partie ouest de la Camargue, mettait en évidence le lieu de la découverte du corps, de sorte que nous puissions nous faire une idée plus précise de la situation.

— Là, vous avez Le Grau-du-Roi et l'embouchure du Vidourle. Et là, juste en dessous, Port-Camargue et la plage de l'Espiguette. Le corps de votre commissaire a été retrouvé ici.

Mussi pointa un endroit bien précis.

— Qui l'a découvert ? demanda Garcia.

— Un gars qui promenait son chien juste avant l'aube. Nous avons fait une rapide enquête de RG à son sujet. Il est clean. C'est lui qui a alerté les secours. Quand ils sont arrivés, ils n'ont hélas pu que constater le décès.

— C'est la scène de crime primaire ?

— Oui, répondit Richeterre. Il est mort à cet endroit. Le corps n'a pas été déplacé. Il s'est vidé de son sang sur place. Le sable l'a pompé

en grande partie, mais ça a laissé des traces interprétables. J'ai même pu établir avec un haut degré de probabilité qu'il a tenté de se défendre après avoir été empalé.

« Empalé... »

Le terme résonna dans ma tête et je me rendis compte à cet instant que si j'avais été touché par la mort de Rohrer, si j'avais cherché à savoir pourquoi il avait été victime d'un assassinat, je ne m'étais en revanche jamais posé la question du modus.

« Empalé... »

Le terme était fort et faisait mal.

— Qu'est-ce qui s'est passé exactement ? demandai-je.

— Ceci, répondit le technicien PTS, en me montrant une série de photographies du corps sur un panneau central voisin.

Le choc des images fut rude. Je ne m'étais pas préparé à ça. La nausée m'envahit presque aussitôt.

Une vue très générale de la scène de crime montrait un homme d'un certain âge, assez bedonnant, à la peau blanchâtre, couché dans le sable, sur le dos, les bras en croix, les jambes légèrement écartées et les pieds nus.

Les vêtements semblaient sales et déchirés en de nombreux endroits, en particulier le t-shirt qui laissait apparaître à l'air libre l'abdomen de la victime. Un pied de parasol apparemment rouillé pénétrait à l'emplacement du nombril et l'ombrelle, légèrement inclinée, avait été déployée au-dessus du cadavre.

Un agrandissement de l'orifice d'entrée montrait les chairs déchirées autour de ce pieu improvisé.

— Qu'est-ce que c'est ? demandai-je, en revenant au premier cliché général et en indiquant ce qui ressemblait à des ailes dessinées dans le sable, autour des bras et de jambes.

— Un ange, répondit Bersier.

— Je vous demande pardon ? m'étonnai-je.

— Un ange, répéta-t-il. Votre collègue était vivant au moment où il a été empalé et il s'est débattu un moment. L'endroit touché n'était pas immédiatement vital. Il a dû pas mal souffrir et il a gesticulé dans le sable avec les bras et les jambes, un peu comme quand les mômes dessinent des anges, couchés sur le dos dans la neige, si vous voyez ce que je veux dire.

— Nous imaginons le parallèle, confirma gravement Dan Garcia.

Un haut-le-cœur me gagna et je ravalai une montée de vomissure.

Je ne pus m'empêcher de me mettre à la place de ce pauvre Andy et tentai d'imaginer ce qu'il avait dû ressentir au moment de l'impact, puis jusqu'à ce que la mort le délivre. Mais mon esprit et mon corps

luttèrent visiblement contre ces pensées qui dépassaient l'entendement. C'était une horreur. Il n'y avait pas d'autre mot pour qualifier la scène.

— Et le visage ? demanda le chef du RTS.

— C'est pas beau à voir non plus, commenta Mussi.

Une autre photographie montrait ce qui restait de la tête de la victime, qui semblait être passée sous un train. Le visage était méconnaissable. Il avait été réduit en bouillie, comme une bonne partie du crâne.

On pouvait encore deviner une petite partie du cuir chevelu et des oreilles, maculée de matière organique cérébrale, de sang, d'esquilles d'os et de dents.

Cette vision n'arrangea pas mes nausées.

— Qu'est-ce qui a causé ce résultat ? demanda Garcia.

— Une pierre, répondit le capitaine nîmois. Une grosse pierre que nous avons retrouvée dans les marais, de l'autre côté du chemin d'accès à la plage. Nos techniciens sont en train de chercher des traces sur cet objet.

— L'assassin a fini son travail par lapidation ?

— Les assassins, corrigea Bersier. Ils étaient plusieurs. C'est une certitude, d'après les traces – difficilement exploitables – que nous avons pu relever dans le sable. Mais votre collègue n'a pas été tué à coups de pierre. D'après les légistes, il est mort en se vidant petit à petit de son sang, à cause du parasol.

— Ça a dû prendre du temps, m'inquiétai-je.

— Une bonne vingtaine de minutes, répondit Mussi. Voire plus, à en croire notre institut de médecine-légale. Quant à la défiguration, elle n'est intervenue que post-mortem.

— Pourquoi défigurer un cadavre ? m'interrogeai-je.

— Pour empêcher son identification. Ou simplement la retarder. Tout est possible.

Au fond de moi, je savais bien que ce corps était celui d'Andy – je le reconnaissais grâce à ses caractéristiques physiques – mais je voulus m'en assurer.

— Comment pouvez-vous affirmer avec certitude que cet homme est bien le commissaire Andreas Rohrer ?

— Parce que nous avons retrouvé ses papiers sur lui, répondit le lieutenant gardois.

— Et surtout, compléta Stéphane Richeterre, parce que ses empreintes digitales et son ADN correspondent. Nous en avons eu confirmation hier soir par Interpol Berne, via le siège de Lyon. Il n'y a aucun doute à ce sujet.

— Vous avez des suspects ? demanda Garcia.

— Aucun, répondit Bersier. Je dois dire que nous comptons un peu sur vous pour faire avancer l'enquête, car à ce stade des investigations, nous sommes dans le flou le plus total.

— Vous n'avez pas retrouvé de traces sur l'arme du crime ?

— Non. Aucun ADN exploitable sur le parasol, regretta le technicien PTS d'Arles. Il faut dire que l'environnement maritime est très mauvais pour la sauvegarde des traces, que ce soit l'eau, le sel ou le sable. En plus, il s'agit probablement d'un objet qui avait été abandonné par des plagistes sans lien avec les faits. Il y aurait donc eu de forts risques, dans l'hypothèse d'un résultat positif, de nous retrouver avec un mélange de profils non interprétable.

— Nous ne savons pas non plus comment votre collègue est arrivé en cet endroit, intervint Mussi. Nous n'avons retrouvé ni voiture, ni vélo, ni bateau. Rien. Aucun moyen de locomotion. Ce n'est pas faute d'avoir cherché. Nous avons fouillé le moindre mètre carré de terrain, sur la plage, le long du chemin d'accès, aux abords des étangs. Partout.

— Même en mer, compléta son supérieur. Les hommes de la Brigade nautique de la gendarmerie nationale – nos garde-côtes – ont déployé les grands moyens, avec hélicoptère, vedette rapide et motomarines.

— Des plongeurs ont aussi ratissé les fonds au large de la portion de plage concernée. Ils n'ont rien trouvé.

— Pourtant, votre commissaire a dû être en contact direct avec la mer, confirma Richeterre. Selon les légistes, il avait pas mal d'eau salée et de sable, principalement dans l'estomac, mais aussi un peu dans les poumons. Par ailleurs, ils ont pu préciser qu'il avait déjà été frappé dans les vingt-quatre heures précédant son décès. Ils ont trouvé des plaies et des hématomes caractéristiques, notamment aux poignets et aux chevilles, qui pourraient résulter de ligatures.

— Il aurait donc été séquestré avant sa mort ? s'étonna Garcia.

— C'est probable, approuva l'agent de l'identité judiciaire. Les lacerations de ses vêtements pourraient aussi faire penser à de récentes violences, mais qui ne s'expliquent pas par le scénario de la plage. Peut-être a-t-il voulu fuir un endroit où il était retenu prisonnier ?

— Le tout est de savoir où, lâcha le chef des stup.

— Nous n'en avons pas la moindre idée, soupira Bersier. La seule chose que nous avons pu identifier ce matin, c'est l'hôtel dans lequel votre commissaire est descendu il y a quatre jours. La Villa Mazarin à Aigues-Mortes.

Le lieutenant Mussi pointa la cité médiévale sur la carte de géographie.

Proche du Grau-du-Roi, elle se situait sur sol gardois, contrairement aux Saintes-Maries-de-la-Mer. La frontière départementale coupait la Camargue en diagonale du nord-est au sud-ouest. De nombreux étangs et marais séparaient au surplus les deux villes, éloignées l'une de l'autre par une trentaine de kilomètres.

— Nous avons perquisitionné sa chambre d'hôtel, sans le moindre succès.

— Vous me l'avez dit à midi, rappela Garcia. Comment voyez-vous la suite ?

— Ce soir, il n'y a rien d'autre à faire, conclut le capitaine Bersier. Je vous propose de nous retrouver sur la scène de crime demain matin à onze heures. Vous avez déjà pris des chambres d'hôtel, je crois. Souhaitez-vous que l'on vous y accompagne ?

— Ce ne sera pas nécessaire, le remercia Dan. J'ai ma voiture et Mike a la sienne.

Nous saluâmes nos collègues de l'Hexagone et quittâmes les locaux du SRPJ de Nîmes, après avoir décliné l'offre réitérée d'un café ou d'une dernière bière.

À la sortie des locaux, Garcia m'expliqua avec un sourire complice que dans l'après-midi, il avait réservé deux chambres à La Villa Mazarin. Nous convînmes de récupérer nos deux véhicules au parking des Arènes, puis de nous suivre jusqu'à Aigues-Mortes.

* * * * *

Nous arrivâmes en vue de la cité médiévale vers 22h10.

La Tour de Constance, point culminant des remparts entourant la vieille ville, dominait le paysage nocturne grâce à un éclairage de circonstance. Sa construction avait été achevée en 1248 et elle constituait l'unique vestige du château d'origine bâti sous Louis IX. C'est de cet endroit que le pieux monarque était parti pour les deux dernières croisades.

À la fin du XVII^{ème} siècle, la tour avait été transformée en prison pour les huguenots qui refusaient de se convertir au catholicisme, avant de devenir un cachot pour femmes au siècle suivant.

En arrivant par la route de Nîmes, nous traversâmes le « Canal du Rhône à Sète », puis nous contournâmes la place fortifiée pour garer nos véhicules de service sur un terrain en friche au sud-ouest des remparts, à proximité de l'étang de la ville. L'accès au parking extérieur ne nous coûta qu'une poignée d'euros, puis nous gagnâmes la cité à pied par la porte de la Marine, munis de nos maigres bagages.

La Villa Mazarin était un hôtel quatre étoiles situé au 35 boulevard

Gambetta. Disposant d'un nombre restreint de chambres, la vieille maison seigneuriale du XV^{ème} siècle, aux pierres recouvertes de végétation grimpante, offrait une vue imprenable sur le rempart sud.

Avec Garcia, nous convînmes de prendre nos chambres, puis de nous retrouver au jardin pour un dernier verre. Il était trop tard pour une virée dans les ruelles du joyau camarguais. La fatigue du voyage me rattrapait déjà et demain s'annonçait comme une journée chargée.

Dan commanda une mauresque, aussi appelée ironiquement « EPO », pour eau-pastis-orgeat. De mon côté, j'optai pour une fraîche Melonade de Cavaillon. Avachis dans nos fauteuils de rotin à siroter nos alcools doucereux sous un abri de feuillus, nous en oubliâmes que nous étions le soir de la fête nationale française. Les détonations du spectacle pyrotechnique nous le rappelèrent soudain, mais nous ne le vécûmes qu'au bruit et aux lueurs colorées atteignant çà et là la cour intérieure du petit hôtel.

* * * * *

Aigues-Mortes, le 15 juillet, 08h30.

Étonnamment, les images de la veille n'avaient pas perturbé mon sommeil. C'était comme si la fatigue physique avait annihilé toute forme de lutte de l'esprit contre ces visions de la sauvagerie humaine.

« Père » me répétait souvent que les hommes étaient les pires animaux que la terre pût compter. Ce genre de réalité crue tendait à lui donner entièrement raison.

En me levant ce matin-là dans ma chambre de la Villa Mazarin, je ne pus m'empêcher de regarder mon nombril et de poser ma main dessus, comme pour le protéger. Comment un cerveau humain pouvait-il conduire à commettre ce type d'acte et à l'accepter sans barrière ? C'était impensable. À moins que les criminels ne fussent dotés de gènes bien à eux.

Lorsque je jetai un coup d'œil par la fenêtre de ma chambre, je tombai nez-à-nez avec les remparts de la ville et la porte de la Marine. L'intérieur de ceux-ci se trouvait encore plongé dans l'ombre, mais un soleil radieux baignait déjà le haut des créneaux.

Un discret courant d'air pénétrait dans la pièce et je pouvais sentir ce mélange du sud fait d'iode marin, de lavande et de baguettes fraîchement sorties du four.

Je passai sous la douche, m'habillai prestement et retrouvai Dan Garcia sur la terrasse pour le petit déjeuner.

— Bien dormi, Mike ?

— Comme un loir. Et toi ?

— Ça peut aller.

La réponse n'était pas des plus convaincantes. Le chef de la brigade des stup's avait de petits yeux.

— Je ne dors jamais très bien lorsque je suis séparé de mon épouse, tenta-t-il de justifier.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Luisa.

— Vous avez des enfants ?

— Oui, deux. Mirko et Joël. Ils ont quatre et six ans, et ils rêvent déjà tous les deux de devenir footballeur professionnel. Sûrement leurs gènes espagnols.

Un serveur passa prendre la commande des cafés. Dan en profita pour lui tendre discrètement une clé de chambre. Une fois le petit homme retourné en cuisine, je demandai :

— On ne peut pas les garder avec nous ?

— Bien sûr que si, murmura Garcia. Mais celle-ci n'est pas la mienne. C'est celle de la chambre d'Andy. Disons qu'il me l'a... prêtée en échange d'un fanion de Neuchâtel Xamax. Lui aussi est un fan de foot. Nous avons discuté un moment hier soir, après que tu es allé te coucher.

— Je vois, souris-je. Tu as trouvé quelque chose d'intéressant ?

— Rien du tout. La police française n'a rien trouvé non plus et je ne crois pas que nos collègues de la crim aient laissé quelque chose au hasard. Ils paraissent bien trop méticuleux. Sûrement une exigence de leur code de procédure et une attente de leur magistrature, qui semble bien plus pointilleuse que chez nous.

— Quoi qu'ils ne connaissent pas notre champion Kornisch... raillai-je.

Dan esquissa un sourire à son tour.

— Lui, il n'est pas pointilleux. Il est paresseux. Ce qui peut aussi se ressentir comme une forme de pression reportée sur la police. Mais c'est une autre histoire.

Nous passâmes au buffet du petit-déjeuner. La chaleur m'encouragea à abandonner l'idée d'un croissant au beurre pour me diriger vers la salade de fruits frais.

À table, Garcia me rappela que nous avions un peu de temps avant la vision locale sur la plage de l'Espiguette et m'informa qu'outre le passe de la chambre d'Andy, le serveur lui avait dégoté une autre faveur, plus touristique celle-là : un tour des remparts de la cité avant l'ouverture officielle de dix heures.

Après le petit-déjeuner, nous traversâmes la ville de part en part

pour nous rendre en son angle nord-ouest. Nous commençâmes la visite par le sommet de la tour de Constance, qui nous offrit une vue imprenable sur les toits de la cité médiévale, ainsi que sur la Camargue, des garrigues cévenoles au littoral méditerranéen. Puis nous poursuivîmes par le chemin de ronde, qui traversait différents ouvrages fortifiés, tours et portes de la vieille ville.

— Quelque part, songea Garcia, ces remparts me rappellent ceux de Dubrovnik, en Croatie.

— Je ne connais pas, dus-je admettre.

— C'est aussi un pur joyau, Mike. Je te le recommande vivement, si un jour tu as l'occasion de le visiter.

— C'est noté.

Ma connaissance des Balkans se limitait à vrai dire à quelques récits de la guerre d'ex-Yougoslavie que m'avait contés Louis De Bosset, même si ce dernier était bien plus porté sur les conflits qui avaient mis l'Afrique de l'est à feu et à sang.

Le tour des remparts d'Aigues-Mortes mesurait plus d'un kilomètre et demi.

Après la porte militaire de la Gardette et ses vestiges de pont-levis, nous passâmes la tour du Sel, la porte Saint-Antoine, la tour de la Mèche et la tour d'angle de Villeneuve. Tout le long du mur nord se situait le canal qui menait au premier port.

Puis nous filâmes vers le sud par la porte de la Reine, jusqu'à la tour d'angle de la Poudrière. Après cette dernière, notre vision s'élargit sur l'étang de la ville et les salins du Midi.

Ce qui me frappa tout de suite fut la couleur rose vif, parfois presque rouge, des vastes étendues d'eau de mer. Je crus un instant à un effet dû au reflet des rayons matinaux du soleil. Mais il n'en était rien.

Nous continuâmes jusqu'à la porte des Moulins, en passant par trois autres portes, et montâmes sur le sommet de la tour pour mieux observer les sources d'or blanc de la Camargue. Le sel était la richesse première de la cité. Les salins y étaient officiellement rattachés depuis l'an 1290.

— C'est dans l'un de ces bassins que la police française a retrouvé le corps de la petite gitane l'été passé, me montra Dan.

— Namia Andrade.

— C'est ça, Namia Andrade. Tu as remarqué comme nos collègues nîmois n'y ont fait strictement aucune allusion, hier soir ?

— J'ai constaté. Comme si leur affaire et la nôtre ne présentaient aucun lien.

— Exact. C'était frappant. Un peu comme si Andy n'avait jamais adressé cette fameuse demande de renseignements au CCPD de

Genève. C'est dingue, non ?

Je t'en dis le fait que j'étais l'auteur de ce fax au centre de coopération policière et douanière. Cela n'avait pas de réelle importance, du moment que le commissaire Rohrer m'avait demandé de tout mettre en œuvre pour identifier le titulaire de ce onzième doigt.

Putain de onzième doigt !

Sans lui...

Comme tout aurait été plus simple si l'affaire Benissa en était restée à un seul cadavre.

— Quand je te disais qu'ils étaient particulièrement frileux sur cette affaire, reprit Dan. Déjà qu'ils ont merdé dans l'enquête sur la mort de cette fillette et que la presse locale les accuse, depuis des mois, de ne pas faire tout ce qui est en leur pouvoir pour découvrir la vérité, sous prétexte que le milieu gitan n'en vaut pas la peine...

Garcia secoua la tête et poursuivit :

— ...Maintenant, voilà qu'un flic suisse vient foutre la merde chez eux en détarrant l'affaire, en enquêtant en douce sur sol français sans commission rogatoire internationale et, pour couronner le tout, en se faisant assassiner sur leur territoire dont il a allégrement violé la souveraineté. Tu imagines la gabegie ?

— Effectivement. Vu sous cet angle... Chez nous, dans notre belle petite République neuchâteloise, on serait mis genou à terre pour moins que ça.

Garcia regarda pensivement les salins. Un vol de flamants roses en effleura la surface.

— Dis-moi, Mike...

Par endroits, on devinait à distance la fleur de sel envahir les rives. La récolte de l'or blanc semblait imminente.

— Quoi ?

— Penses-tu que cette vision locale va nous apporter quelque chose ?

Je regardai à mon tour les rayons du soleil se refléter dans l'éclat des camelles, ces immenses tas de sel plus hauts que certains immeubles alentour, qui se dressaient de l'autre côté de l'étang de la ville.

— On peut en douter sérieusement, répondis-je pensivement. Les photos de l'IJ paraissaient largement suffisantes. Et puis, une plage reste une plage. Pour ma part, les explications d'hier soir m'ont amplement suffi.

— À moi aussi. Je voulais être sûr que tu partages mon avis à ce sujet, Mike, car j'ai un peu l'impression que nos collègues français cherchent à « meubler » notre temps ici. Et celui-ci est compté. Le procureur Kornisch souhaiterait nous voir de retour en Suisse pour la

fin de la semaine. Cela ne nous laisse que peu de jours pour progresser dans l'enquête. En fait, je me sens un peu comme un boulet pour les gars de la crim.

— Que veux-tu que l'on fasse ? Que l'on décline l'invitation de onze heures ?

— Non. Ça, nous ne pouvons pas le faire. D'autant plus que le juge d'instruction Renaudin de Nîmes sera présent à l'Espiguette. Mais je me disais que...

— ...nous n'avions pas forcément besoin d'y aller tous les deux.

— Je vois qu'on se comprend.

— Tu veux que j'y aille ?

— Non. Ça, c'est mon boulot. C'est mon nom qui figure sur la CRI initiale de Kornisch. C'est à moi d'assumer cette inutilité. Question de politique criminelle. Mais de ton côté, tu m'as l'air plus avancé que moi avec la petite.

— Namia Andrade ?

— C'est ça.

— À quoi est-ce que tu penses exactement ?

— Paraît que le SRPJ de Nîmes n'a même pas entendu ses parents, sous prétexte qu'ils seraient situés dans les Bouches-du-Rhône. C'est une pure connerie, à mon avis. C'est simplement que ça les emmerdait de le faire. En plus, l'entente entre les gens du voyage et la police n'est pas forcément au beau fixe. Alors que toi...

— ...alors que moi, avec ma peau « café au lait » et mon look estudiantin soixante-huitard, je fais très gitan. C'est ça ?

— Je n'osais pas le dire, rigola-t-il.

Je l'imitai.

— Comment vas-tu justifier mon absence à l'Espiguette ? repris-je, à nouveau sérieux.

— Je trouverai un prétexte. Je dirai que tu as eu une furieuse envie de profiter d'une journée de congé pour visiter les Saintes-Maries-de-la-Mer. Mais attention, Mike, pas de vague ! Andy en a faites assez. Et un petit conseil : trouve un moyen d'approcher les parents en tant que touriste et non en tant que flic ou journaliste. Car ça pourrait mal se passer.

— J'y songerai, Dan. Moi aussi, je trouverai un prétexte le moment venu. L'improvisation, c'est mon fort.

— Ah bon ? Ce n'est pourtant pas ce que m'a laissé entendre Lara Pittet lorsque je lui ai demandé des renseignements sur toi, railla-t-il.

— Parce que tu t'es renseigné sur moi ?

— Bien sûr ! Tu ne voudrais tout de même pas que je fasse confiance à un bleu les yeux fermés. Et puis, si tu es là, c'est qu'elle

n'a pas eu que de mauvaises paroles à ton égard.

Je souris, en revoyant en pensée le visage enivrant du sergent du Cougar. Quelque part, ses exercices sadiques me manquaient. À moins que ce ne fût simplement sa présence à mes côtés.

Nous terminâmes notre tour des remparts de la cité médiévale par la porte de l'Organeau et la tour d'angle des Bourguignons.

Le long du mur ouest de la vieille ville, de nombreux bateaux étaient amarrés dans le canal qui partait en direction du Grau-du-Roi et de la mer. Celui-ci passait à proximité des salins, avant de poursuivre son chemin rectiligne à travers le lido marécageux.

La présence de ces embarcations de toutes sortes, ajoutée à la chambre qu'Andy avait prise à l'hôtel Villa Mazarin et à la proximité des salins du Midi où avait été retrouvé le corps de la petite gitane, me fit entrevoir de multiples hypothèses.

— On devrait peut-être aussi s'intéresser de plus près à la société *Le Saunier du Midi*, suggérai-je à Garcia.

— *Le Saunier du Midi* ?

— C'est le nom officiel d'une des sociétés qui exploite les salines d'Aigues-Mortes. J'ai pu lire ce nom sur les sacs contenant le sel de déneigement, entreposés dans les locaux de la voirie de La Chaux-de-Fonds. C'est très certainement par l'un de ces sacs que le onzième doigt – le doigt de Namia Andrade – est arrivé chez nous. Ensuite, il a dû être répandu avec le sel sur une route de nos montagnes, avant d'être déblayé par un chasse-neige et de se retrouver dans le névé de la Bonne-Fontaine.

— Ça se tient, effectivement.

— C'est la seule explication logique de cette histoire, Dan. Ce qui est incroyable, en revanche, c'est qu'un autre homicide sans lien avec celui de Namia Andrade – celui de Khadija Benissa – nous ait conduits fortuitement à cette découverte. Parfois, le hasard fait bien les choses.

— Ou les fait mal, si l'on se met à la place de ce pauvre Andy...

— Effectivement, dus-je admettre. Alors, est-ce que j'ai également ton feu vert pour visiter les salins en touriste ?

Garcia sembla hésiter.

— Nous en reparlerons ce soir, Mike. Commence par rendre visite aux parents de la petite. M'est avis que ça risque de te prendre une bonne partie de la journée.

J'acquiesçai.

À 10h30, tandis que Dan prenait la route du Grau-du-Roi, de Port-Camargue et de la plage de l'Espiguette pour rejoindre nos collègues gardois, je quittai Aigues-Mortes dans la direction opposée, pour parcourir la trentaine de kilomètres qui me séparait de la capitale des gens du voyage.

Lorsque j'arrivai aux Saintes, je remarquai tout de suite l'effervescence qui animait la ville. La fêria du cheval battait son plein depuis deux jours. Les arts équestres étaient à l'honneur, entourés de manifestations comme la course camarguaise, la corrida de Rejon dans les arènes ou encore les spectacles de danse et de musique gitanes. Un peu partout, l'air semblait envoûté par des adaptations de chansons connues, telles que celles des Gipsy Kings, groupe justement formé de deux familles de la région, l'une arlésienne et l'autre montpelliéraine. « *Bamboleo* » et autres « *Djobi Djoba* » s'élevaient à chaque coin de rue, dans chaque bar ou restaurant.

Roms, tsiganes, manouches et gitans provenant des quatre coins du monde se retrouvaient en cet endroit pour vénérer leur sainte, Sara la Noire, dont la statue se trouvait dans la crypte de l'église. Je décidai de commencer ma procession par cet endroit symbolique.

Garant l'Insigna à proximité de la mairie, j'empruntai une ruelle pavée jusqu'à l'édifice religieux qui dominait les alentours à des kilomètres à la ronde. Je dus me frayer un chemin entre les nombreux touristes agglutinés devant les échoppes des commerçants.

Sel, riz sauvage, saucisses de taureau, miel, muscat, lavande, paella, glaces artisanales, nappes provençales, colliers et bracelets, vêtements estivaux, grigris de toutes sortes. Toutes les couleurs et les senteurs du sud étaient concentrées dans le principal axe de la vieille ville.

Du toit de l'église bâtie près de l'embouchure du Petit-Rhône, j'imaginai la vue de l'on devait avoir sur les grands espaces de la Camargue, dans lesquels chevaux, taureaux et oiseaux divers s'ébattaient dans des ballets au parfum de liberté. Les manades étaient conduites par des gardians, dont les cabanes étaient reconnaissables à leurs murs bas blanchis à la chaux, à leur abside tournant le dos au mistral et à leur extrémité surmontée de cornes de taureaux.

Un instant, je me demandai si l'édifice religieux n'avait pas été jadis une forteresse, avec son chemin de ronde, ses créneaux, ses mâchicoulis et ses meurtrières. J'en eus la confirmation par une succincte lecture du panneau touristique, qui rappelait la position stratégique choisie pour faire face aux pirates lors de son édification aux IX^{ème} et XII^{ème} siècles.

Au moment où je pénétrai dans le lieu saint, une vague de fraîcheur bienvenue, mêlée d'une légère odeur d'encens, m'envahit.

Rapidement, je repérai l'accès à la crypte et m'y rendit. Discrètement, je m'approchai de la première personne qui me fit l'impression de faire partie des gens du voyage. Il s'agissait d'une vieille femme au dos courbé par les années.

— Excusez-moi, murmurai-je à son oreille. Je cherche la famille Andrade. Vous connaissez ?

Elle me regarda comme si je débarquais de la lune et, d'un geste de la main, me fit comprendre qu'elle ne parlait pas le français.

— Hugo Andrade, tentai-je encore une fois.

Elle répéta son geste, me tourna le dos et quitta la statue de Sara la Noire.

Je retentai ma chance avec trois autres femmes, sans plus de succès, jusqu'à ce qu'un homme corpulent au costume bon marché, noiraud et mal rasé, m'interpelle de manière soupçonneuse.

— Qu'est-ce que tu lui veux, à Hugo ?

La question avait été chuchotée, mais cela me fit le même effet que s'il m'avait crié dans l'oreille. Son regard sombre me glaça le sang. Un frisson me parcourut. Je déglutis avec peine.

— Je voudrais lui parler.

— De quoi ?

— Ça me regarde, osai-je.

— Tu es de la police ?

— Non.

Je priai pour que le mensonge passe. L'homme me dévisagea un instant, puis insista :

— Tu es journaliste ?

— Non plus.

J'aurais certainement pu me montrer plus convaincant sur cette réponse, mais le seul fait de poser cette seconde question montrait qu'il m'avait cru sur la première. Du moins l'en déduisis-je.

Dan Garcia avait eu fin nez de jouer sur la couleur de ma peau. Ce côté métis m'avait desservi tout au long de mon enfance et de mon adolescence dans les institutions de Sainte-Anne et de Saint-Maurice, dans lesquelles je m'étais fait traiter de « café au lait » à tout bout de champ. Et voilà que soudain, ce côté métis devenait un atout à disposition des forces de l'ordre. Je me dis que je pourrais faire un excellent agent infiltré, selon les milieux concernés.

— Alors, qu'est-ce que tu lui veux, à Hugo ? insista le malabar gitan.

— Lui parler de sa fille Namia.

L'homme fronça les sourcils.

— Hugo n'aime pas que l'on parle de sa fille.

Il fit un rapide signe de croix devant la statue de la Sainte.

— J'ai peut-être de nouvelles informations qui pourraient l'intéresser au sujet de la mort de la petite.

Nouveau regard noir.

Nouveau frisson.

— T'es sûr que t'es pas de la police ?

— Sûr. D'ailleurs, dans le cas inverse, qu'est-ce que ça pourrait bien faire ? Du moment que je pourrais lui amener quelques réponses sur la mort de sa fille.

— Hugo n'aime pas la police. Elle s'est trop souvent foutue de sa gueule dans cette histoire. Il n'y a jamais eu d'enquête sérieuse. Juste une grande mascarade pour couvrir l'incompétence des flics de Nîmes. C'est tout. Ces cons étaient même prêts à conclure à l'accident, alors que l'autopsie a révélé des traces de strangulation. Pour un petit corps flottant dans les salins, en pleine nature, sans la moindre corde aux alentours. Foutaise que tout cela !

— Vous savez où je peux trouver le père de la petite ?

Le colosse hésita.

— Je ne suis pas sûr. Ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vu. Aux dernières nouvelles, les siens auraient établi leur camp un peu en dehors de la ville, en direction du phare de Beauduc. Tu peux y accéder par la Digue à la Mer, mais c'est interdit aux voitures. Trouve-toi un vélo ou un cheval. Et un petit conseil, gadjo : évite d'y arriver avec ton petit air de flic menteur. Car c'est bien ce que tu es. Si tu fais cela, tu es mort.

Il m'adressa un sourire narquois. Je me sentis soudain assez mal, souris timidement à mon tour, le remerciai et tournai le dos à Sara la Noire, pour me précipiter vers la sortie. Une fois à l'extérieur de l'église, la chaleur et le monde me rassurèrent.

* * * * *

En arrivant aux Saintes plus tôt dans la matinée par la route d'Arles, j'avais repéré une série de mas proposant des promenades à cheval. J'optai pour le centre équestre des Arnelles, labellisé du sceau de la FFE, la fédération française d'équitation.

Je fus probablement attiré par son cadre féérique à proximité de l'étang des Launes et de son île, le Radeau de Sainte-Hélène. Je passai le portail d'entrée aux murs chaulés et garai l'Insigna sous une rangée d'abris aux toits de roseau, entre plusieurs mares dans lesquelles flânaient canards et grèbes. Il régnait, en cet endroit éloigné de la marée touristique du centre-ville, une ambiance paisible et reposante.

Sur ma gauche, un complexe hôtelier proposait quelques chambres de plain-pied, chacune avec sa petite terrasse boisée individuelle, un restaurant et une piscine à débordement en quart de lune. Au bord de celle-ci, des transats attendaient le retour des amoureux de l'équitation à l'issue de longues balades à travers les contrées sauvages. De petits pontons en bois brut traversaient des milliers d'herbes et de roseaux pour conduire les clients d'un endroit à l'autre.

Le bâtiment, discret, s'intégrait parfaitement au paysage.

En face de moi, la réception séparait la partie hôtelière des écuries attenantes. Ces dernières étaient recouvertes d'un grand toit de chaume. À proximité, des dizaines de chevaux – pour l'essentiel des Camarguais – patientaient, attachés à des barrières, ou s'ébattaient dans des enclos.

— Je peux vous aider ? lança une petite voix féminine dans mon dos.

Elle m'avait presque fait sursauter, tant je ne l'avais pas entendue arriver. Je me retournai et me trouvai nez-à-nez avec une cavalière en tenue beige seyante. Elle affichait de longues jambes élancées qui sortaient de bottes noires. Son t-shirt moulant marquait des bras fins, mais bien dessinés. Ses longs cheveux châains étaient attachés en queue de cheval. Elle tenait dans sa main droite une cravache et une bombe. À vue de nez, je lui donnai le même âge que le mien.

— Bonjour, répondis-je un peu gêné. Je serais intéressé par une balade à cheval du côté du phare de Beauduc. Ce serait possible ?

— Vous avez réservé ?

— Euh, non.

— Normalement, c'est vingt-quatre heures à l'avance.

— Vous ne pourriez pas faire une exception pour moi ? tentai-je de marchander.

Elle regarda autour d'elle, comme si elle cherchait à évaluer les éventuels chevaux encore libres pour l'après-midi, puis reprit :

— Je ne suis pas seule à décider. Il faut que je voie ça avec ma patronne. En plus, Beauduc n'est pas la porte à côté. Vous avez déjà monté ?

— Oui, mentis-je.

— Quel est votre niveau ?

— Aucune idée.

— Vous savez galoper ?

— Je crois. En fait, ça dépend du caractère du cheval qui va devoir me supporter.

Elle me sourit, puis me demanda d'attendre. Je la vis disparaître à travers la porte menant à la réception. Elle en ressortit quelques

minutes plus tard, le visage impassible.

— Il y a deux possibilités. La première serait que vous reveniez vers seize heures. Un groupe de touristes anglais souhaiterait arpenter la plage jusqu'au phare. Vous pourriez vous joindre à eux.

— Et la seconde ?

— Je fais des heures sup et on part tout de suite. Mais en cours particulier, cela vous ferait nettement plus cher que si vous attendiez seize heures. Je vous conseille donc la première solution.

— J'opterai pour la seconde.

Je risquai un sourire suggestif, qu'elle ne me rendit pas. Un bref instant, j'eus l'impression de gâcher son après-midi. Elle regarda de nouveau à gauche et à droite, comme si elle cherchait une échappatoire. Soupissant, elle se dirigea vers un bac et en retira une bombe à ma taille.

— Mettez cela, m'ordonna-t-elle. C'est obligatoire.

Je m'exécutai, puis la suivis vers un Camarguais attaché à une barrière à proximité d'un petit étang. Elle le détacha, vérifia le harnachement et m'invita à monter en selle. Elle en fit de même de son côté et me rejoignit. Nos deux chevaux se ressemblaient, avec leur petite taille, leurs membres un peu grossiers, leur tête lourde et leur robe gris clair.

— Ils sont frères, m'annonça-t-elle. Le vôtre s'appelle Zidane et le mien Benzema. Ils sont un peu bourrus – parfois de vraies têtes de cochon – mais pour aller jusqu'au phare, ils sont parfaits. Le Camargue n'est pas le cheval le plus sportif, mais c'est un vrai quatre-quatre. Si jamais, n'hésitez pas à y aller franchement avec les talons. Il comprendra.

Ce ne fut pas mon cas sur le moment, mais j'appris sur le tas.

À travers les marais asséchés en direction de la plage, nous traversâmes une départementale, passâmes à proximité d'un élevage de taureaux, contournâmes un camping et empruntâmes la Digue à la Mer.

J'appris en chemin que mon accompagnante s'appelait Claire et qu'elle venait originellement d'Eure-et-Loir, à l'ouest de Paris. Elle travaillait dans le centre équestre camarguais de février à novembre.

Lorsque, peut-être suite à quelques questions trop indiscretes de ma part, elle décida de lancer nos chevaux au galop sur la plage, je dus retenir ma respiration. Son agilité et sa légèreté contrastèrent aussitôt avec ma maladresse et ma lourdeur. Je me rendis compte que la grâce ne s'apprenait pas et ne naissait pas spontanément d'une éducation sportive.

Lorsque nous arrivâmes en vue de Beauduc, je vis le campement des gitans se dessiner petit à petit. Les caravanes prirent forme. Je devinai les antennes paraboliques foisonnantes et parfois démesurées sur les toits. Du linge était suspendu d'une habitation à l'autre et je remarquai que les voitures avaient allègrement bravé l'interdiction de circuler sur les chemins de traverse menant à la plage.

Plusieurs d'entre elles semblaient garées dans le sable, risquant à tout moment l'enlèvement. Il n'y avait aucun ordonnancement dans la manière de positionner le camp.

Des enfants se baignaient et faisaient les fous dans la mer. Les plus jeunes étaient nus. D'autres couraient sur le sable mouillé et d'autres encore jouaient au cerf-volant. Il régnait sur la plage une effervescence qui contrastait avec le calme, ainsi que le côté sauvage et assez inaccessible de l'endroit.

Lorsque je dirigeai Zidane vers les premières caravanes, Claire voulut me stopper.

— Nous allons les contourner.

— Vous avez peur d'eux ? demandai-je.

— Pas du tout. Mais vous n'apprécieriez pas que l'on passe dans votre jardin, non ?

— L'endroit est public, répondis-je, tout en lançant mon cheval au galop en direction du campement.

Je devinai, dans mon dos, qu'elle me désapprouvait. Il n'était toutefois pas question pour moi de faire demi-tour. J'étais venu pour ça, même si je n'avais certes pas joué franc jeu avec la belle cavalière. Elle me suivit dans mon élan et me rattrapa.

— Je suis responsable de vous, me sermonna-t-elle, tandis que nos Camarguais étaient lancés à vive allure.

— Merci de votre inquiétude, mais je suis majeur et vacciné, répondis-je sans freiner mon étalon.

Un léger mistral balayait la côte, soulevant çà et là des volutes de sable. La mer était calme et de petites vaguelettes venaient mourir sur le littoral. Je m'arrêtai à hauteur du premier venu. Il s'agissait d'un enfant d'une dizaine d'années, qui me regardait avec méfiance.

— Salut, m'annonçai-je du haut de mon cheval.

— Bonjour, répondit-il froidement.

— Je cherche la famille Andrade. Est-ce que tu sais où elle habite ?

Il me dévisagea en fronçant les sourcils. Fut-ce à cause du soleil ? Je l'ignorai, mais il me tourna le dos et détala en courant en direction des caravanes, comme si une peur panique l'avait soudain atteint. Je le suivis avec précautions, veillant toutefois à faire avancer Zidane à pas lents en direction du camp.

— À quel jeu est-ce que vous jouez ? me demanda Claire.

— Désolé, m'excusai-je. Il faut absolument que je parle à quelqu'un. C'est important. Je... je vous dédommagerai.

— Votre argent ne m'intéresse pas, répondit-elle. Je tiens simplement à vous ramener entier. Il y va de la réputation de notre centre.

Je lui souris.

— Je vous promets que s'il m'arrive quelque chose, je dirai que j'ai échappé à votre contrôle. Comme un vieux bourrin têtû...

Manifestement, la comparaison ne trouva pas grâce à ses yeux.

Loin devant moi, je vis l'enfant s'approcher d'une caravane et susurrer quelque chose à l'oreille d'une vieille femme. Peut-être sa grand-mère. Celle-ci portait une longue robe et l'âge ne semblait pas avoir de poids sur elle. Dignement, mais sans un mot, elle attendit que j'arrive à sa hauteur et m'indiqua d'un geste du menton de m'adresser à la caravane voisine.

À proximité, je sentis plusieurs regards se tourner vers nous, comme si nous étions pires que des intrus. Des indésirables.

Des paires d'yeux noirs nous fusillèrent de manière suspicieuse.

Je me remémorai les paroles du gitan dans la crypte de l'église.

« ...évite d'y arriver avec ton petit air de flic menteur. Car c'est bien ce que tu es. Si tu fais cela, tu es mort. »

J'en compris soudain toute la portée. Je n'étais pas le bienvenu ici. C'était manifeste. J'étais un étranger. Un gadjo. Qui plus est, porteur de mauvaises nouvelles, ce qui donnait plus d'une raison de me détester. Je perçus cette tension intense, malgré le fait qu'une année s'était déjà écoulée depuis le drame qui avait coûté la vie à la petite Namia.

Le rideau de la porte de la deuxième caravane s'ouvrit et un homme apparut dans le cadre sous l'auvent. Il était gros et trapu. Il dégageait force et respect, même si ses vêtements usagers et trop amples laissaient à désirer.

— Qu'est-ce que tu veux ? héla-t-il.

— Je cherche la famille Andrade.

Il y eut un silence pesant.

— Qu'est-ce qui te fait penser que tu pourrais la trouver ici ? reprit-il.

— Un des vôtres me l'a dit, ce matin, à l'église des Saintes.

— C'est qu'il a eu tort ! me coupa tout de suite mon interlocuteur, visiblement contrarié.

— Dans ce cas, où puis-je la trouver ?

— Ça dépend.

— De quoi ?

— De ce que tu lui veux, à cette famille.

— Je voudrais lui parler de Namia.

Il y eut un nouveau silence, qui en dit long sur le critère de sensibilité du sujet.

— Je ne suis pas sûr qu'Hugo apprécie qu'on lui parle de sa fille.

— Je suis prêt à prendre le risque.

L'homme constata ma détermination et me fit signe de venir vers lui. L'invitation fut presque un ordre.

Je descendis de cheval, tendis la bride à Claire, lui souris de façon à m'excuser de la faire attendre (elle me rendit un sourire figé) et me dirigeai vers la caravane du gitan. Je le suivis à l'intérieur et il m'invita à m'asseoir sur un divan recouvert d'un tapis oriental.

— Je m'appelle Francisco Andrade, me déclara-t-il. Hugo est mon frère et Namia était ma nièce. Depuis le drame, son père est devenu un fantôme. Je ne le vois plus très souvent et quand il passe au camp, il est méconnaissable. Un vrai zombie. Il a perdu au moins trente kilos. Il ne s'entretient plus. Heureusement que sa femme, Sara, a gardé la tête sur les épaules. C'est elle qui s'occupe de Nino.

— Nino ?

— Le frère de Namia. De huit ans son cadet. Le petit était avec sa sœur dans les salins, quand elle est morte. Il a dû voir ce qui s'est passé, mais il n'a jamais réussi à le décrire avec ses mots d'enfant.

— Que faisaient-ils dans les salins ?

— Ils jouaient, pendant que leurs parents vendaient des fruits et légumes à Aigues-Mortes. Namia et Nino adoraient courir entre les bassins et défier les sauniers qui leur criaient dessus et tentaient de les attraper. C'était un peu comme le jeu du chat et de la souris. Les enfants gagnaient tout le temps.

— Que s'est-il passé exactement ?

— Nous ne l'avons jamais su. La petite a disparu. Son frère est rentré un soir tout boueux, complètement hagard, en état de choc. Il n'a pas pu parler. Ses parents l'ont conduit chez un médecin de notre communauté, qui a pu constater qu'il n'était pas blessé, hormis quelques égratignures. Le lendemain matin, au moment de la récolte de la fleur de sel, les sauniers ont découvert le corps de Namia dans un bassin. Elle avait des marques de strangulation...

— ...et il lui manquait un doigt, compléai-je.

— Je vois que tu es au courant. T'es flic ?

Je souris.

— C'est la première question que le gars de l'église m'a posée. Il m'a conseillé de vous mentir. Mais apparemment, je ne sais pas le faire. Alors...

Je retins ma respiration, ne sachant trop quelle serait la réaction de Francisco Andrade.

— ... oui, je suis flic. Mais pas comme vous pourriez le croire. Je ne suis pas du SRPJ de Nîmes. En réalité, je suis un policier suisse chargé d'enquêter sur la mort d'un collègue.

Le gitan ouvrit de grands yeux.

— Et tu crois qu'Hugo pourrait avoir... ?

Je le stoppai.

— Tué mon collègue ? Non, je ne crois pas. Mais dans le cadre de mon enquête, j'ai retrouvé le doigt manquant de la petite.

— Où ça ? s'étonna Francisco.

— Vous ne le croirez jamais. Chez moi, en Suisse. Dans de la neige.

— De la neige ? Tu te fous de moi, gadjo ?

— Non. Je n'oserais pas. Ce doigt sectionné a dû se retrouver dans un sac provenant de l'entreprise *Le Saunier du Midi*. C'est cette société qui livre le sel de déneigement à la voirie de la ville de La Chaux-de-Fonds.

Andrade parut réfléchir un instant.

— Les médecins-légistes nous ont dit que le doigt de la petite avait été arraché post-mortem, probablement par une machine à récolter le sel. C'est d'ailleurs en passant la machine que les sauniers ont trouvé le corps. Ça pourrait donc paraître d'une certaine logique. Mais ce qui l'est beaucoup moins à mes yeux, c'est qu'on n'envoie certainement pas, pour ce seul fait, un flic suisse enquêter à plusieurs centaines de kilomètres de chez lui. Je me trompe ?

— Certes non. Je vous ai dit que j'enquêtais en réalité sur la mort d'un collègue suisse, dont on vient de retrouver le corps sur la plage de l'Espiguette.

— J'ai entendu parler de cette histoire. Mais quel est le lien avec le doigt de ma nièce ?

— Je pense que mon collègue a lui aussi été assassiné pour les mêmes motifs que Namia.

— Comment ça ?

— La petite a certainement dû voir quelque chose et on l'a éliminée pour ça. Mon collègue a suivi une piste, qui l'a probablement conduit à cette même chose que Namia n'aurait pas dû voir. Son frère Nino n'a-t-il réellement rien pu dire d'intéressant ?

Francisco fronça ses sourcils noirs et épais. Il parut faire un réel effort pour replonger dans ses souvenirs.

— Non. Rien. Il tenait des propos assez incohérents.

— De quel genre ?

— Je ne sais plus exactement. Je crois qu'il a parlé d'une maison, de

lumières dans la nuit, de méchants messieurs en noir et d'une... fusée.

— Une fusée ?

— Oui, une fusée. Je t'ai dit que ce n'était pas cohérent. Nino était sous le choc. Il n'avait que six ans quand il a raconté cela aux flics de Nîmes. Alors, tu penses bien qu'ils ne l'ont pas vraiment pris au sérieux.

— Vous croyez qu'il a pu en dire plus à son père ?

— Je te l'ai dit, gadjo. Je n'ai plus vu mon frère depuis plusieurs semaines. Il est devenu comme un zombie qui arpente les plaines mortes de la Camargue. Une ombre. Un spectre. Il peut être partout, comme il peut être nulle part. Je ne saurais même pas où le trouver. Quand il en ressent le besoin, c'est lui qui vient me trouver. Non l'inverse. Mais si tu veux, je peux essayer de faire courir le bruit de ta venue dans la communauté. Comme ça, s'il parvient à ses oreilles... Qui sait ? Peut-être aura-t-il envie de te parler.

— Peut-être.

— Je ne te garantis rien, gadjo. Tu sais, cela fait bientôt un an jour pour jour que Namia est morte, une nuit de lune noire. C'est de la même couleur qu'est le sang qui coule dans les veines de mon frère depuis ce jour-là. Sa femme Sara – qui porte le même nom que notre Sainte – n'existe pratiquement plus à ses yeux, pas plus que son fils Nino. Hugo ne retrouvera la paix intérieure que lorsqu'il aura réussi à venger sa fille. C'est devenu son obsession. Elle le perdra.

Francisco Andrade me montra une photo de son frère, mais me rappela que ce dernier avait perdu passablement de poids depuis et que je ne le reconnaîtrais peut-être pas.

Au moment où je m'apprêtais à le remercier et à lui remettre mon numéro de portable, il y eut une détonation. Violente et soudaine. Le gitan sursauta en même temps que moi.

S'en suivit un concert de bruits divers, qui perturbèrent complètement l'intérieur paisible de la caravane. Celle-ci se transforma rapidement en caisse de résonnance.

À l'extérieur, je devinai des gens se mettre à courir dans tous les sens et à crier.

Deux autres détonations suivirent.

Puis ce fut le chaos.

* * * * *

Il me fallut un certain temps pour comprendre ce qui se passait.

Ma première pensée fut pour ma cavalière. Claire était restée à l'extérieur de la caravane de l'oncle Andrade, avec Zidane et Benzema. Les deux chevaux camarguais étaient-ils toujours là ? Ou avaient-ils

pris la poudre d'escampette au premier bang ?

Je sortis précipitamment de l'habitacle et cherchai la fille des Arnelles, en vain. Elle n'était plus à l'endroit où je l'avais laissée.

Sur ma droite, la caravane de la vieille femme était déserte. Je vis des enfants courir dans tous les sens. Des adultes aussi. Femmes et hommes. Dans la confusion la plus totale.

Je vis aussi du sable. Beaucoup de sable. Des volutes de sable soulevées par un ballet de véhicules en tous genres, qui s'étaient mis à tourner autour du campement. Le pire vacarme provenait sans aucun doute des pales d'une alouette au ralenti, volant en rase-mottes, décrivant des cercles au-dessus des toits des caravanes et évitant de justesse les antennes paraboliques avec ses patins.

— C'est toi qui nous as piégés ? hurla Francisco Andrade.

Je ne compris pas tout de suite sa remarque, jusqu'au moment où j'aperçus les insignes de la police nationale sur les véhicules.

— Absolument pas, répliquai-je en criant à cause du bruit. Je ne sais pas pourquoi ils sont là.

— Pour nous !

— Vous avez des choses à vous reprocher ?

— Les gens du voyage ont toujours quelque chose à se reprocher aux yeux de tes semblables, critiqua Andrade. Quand ce n'est pas lié à des ventes de tapis, c'est pour des vols par effraction dans des villas ou du car-jacking. Nous sommes des cibles faciles.

— Mais pas toujours innocentes, risquai-je.

Le gitan me fusilla du regard.

— C'est que tu ne nous connais pas, gadjo.

Dans le sable en suspension, des dizaines de CRS débarquèrent de fourgonnettes blindées. Le soleil avait presque disparu dans le nuage de poussière provoqué par les véhicules et le bleu des gyrophares tournait comme dans un épais brouillard brun-jaune, glauque et opaque. Les cris succédèrent aux cris, les pleurs aux pleurs, au milieu de cliquetis métalliques. Il y eut encore quelques détonations éparses. Je ne sus dire s'il s'agissait de coups de feu ou de grenades flash-bang, destinées à désorienter l'adversaire pour mieux le neutraliser.

Sur ma gauche, je vis deux gendarmes en uniforme lourd en train de menotter un adolescent au sol. Francisco les vit aussi.

— Je vais leur parler, annonçai-je au gitan.

Avant qu'il n'eût le temps de me retenir pour me dire que ce n'était pas une bonne idée, je l'avais distancé dans la poussière et dans le bruit.

Le chaos m'empêcha d'entendre son avertissement.

En m'approchant des deux policiers français, je commençai à hurler

mon nom et ma fonction, cherchant en même temps à extirper ma carte d'identité de mon porte-monnaie pour prouver mes dires. Ce fut sans compter sur un troisième CRS, que je ne vis pas arriver sur ma gauche.

Le coup de matraque m'atteignit au visage et m'envoya au sol d'un seul bloc. Mon cerveau joua à la bille de flipper dans ma boîte crânienne, dont j'eus l'impression qu'elle fut sur le point d'exploser. Je sentis tous mes sens me trahir. Ma vue se déforma, mon ouïe se troubla. Je me mis à flotter dans un espace inconnu.

Au loin, je crus entendre la voix de Claire.

Un bref instant.

Puis ce fut le trou noir.

— Comment te sens-tu, Michaël ?

La voix, masculine, paraissait lointaine et résonnait dans mon esprit encore troublé. Elle ne m'était pas vraiment familière, mais pas inconnue non plus.

Je peinaï à ouvrir les yeux, comme si un mal de tête carabiné m'en empêchait.

— Dan ? demandai-je. C'est toi ?

— Non, mon gars. C'est Stéphane.

— Stéphane ?

— Richeterre. Ton collègue français de l'IJ d'Arles. Ça va ? Tu me remets ?

Je ne répondis pas. Rien que le fait de remuer les lèvres me fendait le crâne.

J'étais couché sur le dos, sur un matelas loin du haut-de-gamme question confort. Il était particulièrement dur et son alèze semblait être en plastique. Je tentai de me redresser, ce qui exigea de moi un effort surhumain. Une fois assis, j'entrouvris péniblement les yeux. La lueur froide et glauque d'un tube néon baignait une petite pièce aux murs gris et délabrés. Outre ma couche de fortune, je remarquai la présence d'un WC en inox assez rudimentaire.

— Où suis-je ? balbutiai-je.

— Dans ma ville, répondit le technicien PTS. Au poste de police d'Arles, dans une cellule de garde-à-vue. Je te souhaiterais volontiers la bienvenue, mais je crains que les circonstances ne s'y prêtent pas vraiment.

— Qu'est-ce que je fous là ? marmonnai-je en me tenant l'arrière du crâne.

— Je crois que tu as pris un vilain coup sur la tête.

Je sentis la bosse, en dessus de l'oreille gauche.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Un de nos CRS prétend que tu aurais essayé d'agresser deux de ses collègues, qui étaient en train de procéder à une arrestation.

La scène me revint vaguement à l'esprit.

— Les gitans ?

— Oui, les gitans. (Il se fâcha) Putain, Mike ! Qu'est-ce que tu fichais là-bas ?

— Et vous ?

— Nous ? Mais nous sommes chez nous, ici. En France. Tu t'en rappelles ? Nous ne faisons que notre travail. C'était une opération planifiée de longue date. Nous recherchions deux auteurs d'un casse dans une armurerie de la police, qui sont également suspectés d'être de gros dealers de marijuana. Nous attendions simplement le bon moment pour leur tomber dessus.

— Vous ? Je veux dire... toi ? Mais j'ai cru que tu avais rendez-vous ce matin à onze heures avec le capitaine Bersier et le lieutenant Mussi sur la plage de l'Espiguette. Non ? Avec le commissaire Daniel Garcia et votre juge. Je ne sais plus comment il s'appelle.

— Le juge d'instruction Renaudin. C'est exact. J'y suis allé. Mais cela n'a pris qu'une heure.

— Seulement ?

— Oui, seulement. Je te rappelle que je ne suis détaché qu'à temps partiel pour mener les investigations scientifiques dans le cadre de l'enquête sur l'assassinat de ton autre commissaire, Andreas Rohrer. Le reste de mon boulot, c'est ici, à Arles. Mon bureau et mon labo sont ici, dans les Bouches-du-Rhône. Je travaille principalement pour le Parquet de Marseille. Non pour celui de Nîmes.

— Ça m'avait échappé.

— C'est pas grave. Cet après-midi, c'était une descente conjointe entre les stup's, la BAC et les CRS de Marseille. Je ne suis arrivé qu'après la fin de l'intervention, une fois que mes collègues ont fait place nette, pour les relevés de traces et la mise en sûreté des saisies. Ce n'est qu'il y a une quinzaine de minutes que j'ai appris ta présence en nos locaux, lorsqu'on m'a demandé de procéder sur toi aux prélèvements d'usage. Empreintes et ADN.

— Je te jure que je n'ai pas cherché à agresser ces policiers, Stéphane. C'est une méprise.

— J'en suis convaincu, Mike. Mais la question n'est pas là. Mes supérieurs voudront savoir ce que tu fichais dans ce campement gitan, à plus de trente kilomètres d'Aigues-Mortes, où ton commissaire et toi étiez sensés vous trouver.

— Dan ne vous a rien dit ?

— Si. Il nous a dit que tu étais souffrant et que tu avais préféré rester à l'hôtel.

— C'est ce qu'il vous a dit ?

— Oui.

— Alors, disons que... je me suis soudain senti mieux et je me suis dit qu'une petite virée aux Saintes me ferait le plus grand bien.

— Ne te fous pas de moi, Mike. Nous savons tous les deux ce que tu faisais. Ne commet pas la même erreur que le commissaire Rohrer.

— Mourir ? C'est une erreur ?

— Non, mais enquêter en douce sur territoire français sans l'aval des autorités locales, pour un flic étranger, c'est presque aussi grave. Ça pourrait te coûter ta place, sans parler de toute la merde diplomatique que ça générerait entre nos deux pays. Regarde ce que ça donne avec le cas Rohrer. À en croire le juge Renaudin, on pourrait même en arriver à une remise en question de l'accord franco-suisse d'application de la convention européenne sur l'entraide judiciaire en matière pénale.

Je ne sus quoi répondre à ce laïus.

— Quelle heure est-il ? fut la seule phrase qui me vint à l'esprit.

— Dix-huit heures.

— Je vais devoir passer la nuit ici, dans cette cellule de garde-à-vue ?

Richeterre sourit.

— Non. Je me suis débrouillé pour t'obtenir une levée d'écrou. Ça n'a pas été facile, mais c'est en ordre avec ma hiérarchie. Par ailleurs, j'ai prévenu ton commissaire et il va venir te chercher. Je peux te dire qu'il n'était pas très content. Et il y a de quoi.

Je feignis l'étonnement.

— Dan vient ici ?

— Oui. Il devrait arriver d'ici une petite heure. Ça te laissera le temps de remettre tes idées en place.

— Et la jeune fille ?

— Quelle jeune fille ?

— Claire. La cavalière du centre des Arnelles.

— Ah oui. J'en ai entendu parler. Elle a tout de suite été mise hors de cause et mes collègues l'ont laissée partir avec ses deux chevaux. Je pense qu'elle est rentrée aux Saintes.

Je me sentis mal à l'aise pour elle, même si l'heure n'était pas vraiment aux sentiments. Je ne l'avais pas encore payée, mais je devrais surtout y rajouter une montagne d'excuses.

— Et les gitans ? m'inquiétai-je.

— Il y en a une bonne kyrielle en garde-à-vue. Toutes les cellules sont pleines et je crois que les CRS en ont même rapatriés sur Marseille.

— Ils sont tous impliqués dans ce casse ?

— Bien sûr que non. Mais il faut nous laisser le temps de faire le tri.

— Qu'ont-ils volé ?

— Des armes, des munitions, des explosifs et de la drogue.

— De la drogue ? Dans une armurerie ?

— Oui. Les stupés de Marseille utilisent également cet endroit pour

stocker de grosses saisies. Cocaïne, héroïne, ecstasys, haschisch, cannabis. Il y en avait pour des millions de francs en valeur marchande.

— Et les explosifs ?

— Des grenades et des mines marines, pour l'essentiel. C'était aussi un entrepôt de la BN.

— La BN ?

— La brigade nautique de la gendarmerie nationale. Nos garde-côtes.

— Qu'est-ce que les gitans pourraient faire de ce matériel de guerre ?

— Qu'est-ce que j'en sais ? L'utiliser.

— Ils ne sont pas violents.

Richeterre éclata de rire.

— Non mais tu tombes d'où, Mike ? De la lune ? Peut-être qu'en Suisse, pays réputé pour son côté propre et tranquille, vous ne connaissez pas ce genre de truc. Je sais de quoi je parle. J'ai bossé pendant plusieurs années à l'IJ de Besançon. Mais ici, ce n'est pas pareil. Ce ne sont pas des enfants de chœur, ces gars-là. La semaine dernière, à Fos-sur-Mer, un de ces fils de pute a allumé un de nos hommes. Juste parce qu'il avait demandé à voir ses papiers d'identité. Un coup de fusil à pompe dans la gorge. Tu veux voir les photos ?

Je déclinai l'offre.

Ma boîte crânienne allait exploser. Je secouai la tête en la prenant dans mes mains et demandai un contre-douleur et un verre d'eau au technicien de l'identité judiciaire. Il fit le nécessaire, puis m'enferma à nouveau dans la cellule jusqu'à l'arrivée de Garcia.

* * * * *

Arles – Aigues-Mortes, le 15 juillet, 19h10.

Avec Dan, nous quittâmes Arles et les rives du Rhône par la départementale 570 en direction des Saintes-Maries-de-la-Mer, passâmes à hauteur du Paty-de-la-Trinité et bifurquâmes juste après le château d'Avignon en direction d'Aigues-Mortes. La première partie du voyage fut silencieuse. Nous avions simplement convenu que mon Insigna demeurerait au parc des Arnelles, au moins jusqu'au lendemain.

Nous ne parlâmes pas de l'incident, car il n'y avait rien à en dire. J'avais fauté. Dan en était en partie instigateur et complice.

La seule chose à espérer était qu'il ne remonte pas aux oreilles de

nos supérieurs hiérarchiques à Neuchâtel.

Après le passage du pont sur le Petit-Rhône, de retour dans le département du Gard, le chef des stupés gara la Subaru de son commissariat à proximité d'un stand de fruits et légumes en bordure de route.

— Il me faut quelque chose de frais, dit-il simplement. J'en ai marre de ces sandwichs sur le pouce.

Il acheta deux pêches, quelques abricots et une poignée de cerises noires. Sur les étals, de nombreux produits camarguais – ou plus largement du Sud de la France – étaient proposés à des prix abordables. Le sel d'Aigues-Mortes trônait toujours en tête, devant le riz sauvage, la saucisse de taureau et diverses sortes de miel. Le sel semblait me narguer dans ses multiples déclinaisons : fin, normal, gros, fleur, blanc, rose, bleuté, mélangé, ou encore mêlé de poivre, de piment ou d'herbes de Provence. Il marquait sa présence partout dans la région et jusqu'en Suisse, en particulier sur les cadavres des enquêtes dans lesquelles je venais d'être plongé un peu malgré moi.

En remontant dans la Subaru des stupés, Dan me demanda enfin :

— Tu as appris quelque chose ?

— Non, répondis-je. Je n'ai pas réussi à trouver les parents de la petite. J'ai en revanche fait la connaissance de son oncle, Francisco Andrade. Il va s'arranger pour que la communauté fasse circuler l'information comme quoi on recherche le père de Namia. Mais il a peu d'espoir. Il paraît que celui-ci est tombé dans une grave dépression depuis la mort de sa fille. Et toi ?

— Pas grand-chose de nouveau non plus. La vision locale à l'Espiguette n'a apporté aucune plus-value, comme on pouvait le craindre. La seule nouveauté, c'est que j'ai fait la connaissance du juge d'instruction Renaudin. Un gars compétent, à première vue. Et fort sympathique au demeurant.

— Je te crois sur parole. Mais cela ne nous avance pas beaucoup.

— En effet. Hormis le fait que la plage a repris le cours normal de sa vie – avec des centaines de touristes qui se dorent la pilule en ignorant que l'un d'eux a peut-être étendu sa serviette sur du sable maculé de sang humain – j'aurais tout aussi bien pu me contenter des photos de l'identité judiciaire.

Il me tendit une pêche, que j'acceptai volontiers. Je mordis dedans à pleines dents, prenant le risque de tacher les sièges de notre voiture. La fraîcheur du fruit fut une bénédiction.

— La configuration des lieux ne t'a rien appris non plus sur le moyen de locomotion utilisé par Andy ? Comment a-t-il fait pour arriver en cet endroit isolé en pleine nuit ?

— Je n'ai pas de réponse claire à ce sujet, répondit Garcia. Le

parking est fermé durant la nuit par des barrières et celles-ci n'ont apparemment pas été forcées. Il est donc peu probable qu'il ait utilisé une voiture. D'ailleurs, nos collègues de Nîmes n'en ont pas retrouvée sur place. Pas plus qu'un vélo, un cyclomoteur ou une moto.

— Ils en déduisent quoi ?

— Le juge Renaudin a reçu un pré-rapport d'autopsie ce matin et il m'a dit qu'il penchait pour la voie maritime, car de l'huile de moteur de bateau aurait été retrouvée sur les mains d'Andy.

— Possible, avec tous ces étangs, ces canaux et la proximité de la mer.

— Cette hypothèse est également renforcée par le fait qu'il avait pas mal d'eau salée dans les poumons. En revanche, il y a quand même un détail qui chiffonne.

— Lequel ?

— Andy avait du sel dans certaines blessures ante-mortem – des égratignures qu'il a pu se faire avant l'épilogue tragique de la plage, éventuellement en fuyant ses assassins – mais c'était un sel beaucoup plus concentré que celui de la mer. Tu vois où je veux en venir ?

— Le doigt de Namia Andrade.

Décidément, tout dans cette affaire nous ramenait au sel et aux salins d'Aigues-Mortes.

— Exact, confirma Dan. D'ailleurs, demain matin, nos collègues Bersier et Mussi sont disposés à nous ouvrir les portes de l'entreprise *Le Saunier du Midi*. Mais ils doivent attendre une commission rogatoire en bonne et due forme du juge d'instruction Renaudin les autorisant à perquisitionner les lieux. Cela devrait être en ordre pour dix heures. Nous avons donc convenu d'un rendez-vous sur place.

— C'est déjà ça, approuvai-je. Sinon, la police française n'a enregistré aucune plainte pour le vol d'un quelconque bateau à proximité d'Aigues-Mortes ces derniers jours ?

— Si, plusieurs. Mais cela n'a mené nulle part. Dans les quelques cas annoncés, il s'agissait de vols d'usage. Les bateaux en question ont été retrouvés et aucun élément n'a permis de les relier à la mort d'Andy.

Nous arrivâmes en vue d'Aigues-Mortes vers 20h00 et nous nous rendîmes directement à notre hôtel.

Le dîner proposé par la Villa Mazarin nous convint parfaitement – une entrée composée d'une gelée de rouget à l'huile d'olive, suivie d'une gardianne de taureau – puis nous décidâmes de profiter quelques heures de la ville, en nous baignant dans le flot des touristes.

La balade nocturne nous mena hors des murs de la cité médiévale jusqu'au quai des Bateliers et au « Bateau ivre », où nous nous laissâmes tenter par quelques cocktails du cru, tout en refaisant le monde.

Notre monde.

Celui de la police, des forces et des faiblesses de l'institution.

* * * * *

La nuit qui suivit m'amena une succession de cauchemars en tout genre, régulièrement interrompus par des maux de tête provoqués d'une part par le coup de matraque de l'après-midi et d'autre part par l'alcool de la soirée.

Je vis en rêve le commissaire Andreas Rohrer tenter d'échapper à des fantômes à travers les salins, courir sur les chemins entourant les bassins, se blesser en chutant dans ceux-ci, se relever et courir encore et encore, jusqu'à un bateau imaginaire qui l'emmènerait vers son funeste destin. Les images du parasol rouillé et de la pierre ensanglantée me hantèrent.

Je vis les visages déconfits de nos collègues français, du capitaine Thomas Bersier, du lieutenant Olivier Mussi et de l'enquêteur scientifique Stéphane Richeterre, affichant leur impuissance face aux reproches de la famille Andrade.

Mon inconscient inventa ensuite le petit corps mutilé de Namia, son visage livide plongé dans la fleur de sel, son cou marqué de rougeurs se confondant avec l'eau rosée du bassin et sa main amputée d'un doigt.

D'autres visages défilèrent et se mêlèrent.

Celui de Lara, la noirette rebelle aux cheveux courts, et celui de Claire, la brune tranquille aux cheveux longs. Leurs corps élancés, sculptés par des sports différents, se confondaient dans mon esprit.

Celui de Louis De Bosset, mon père adoptif, qui représentait la droiture et la dignité, et celui d'Alain Brescou, le fourbe voyer-chef de La Chaux-de-Fonds, fossoyeur d'Andreas Rohrer, dont le rôle demeurerait encore trouble à ce stade des investigations. La seule chose qui semblait établie était qu'il avait fui la Suisse pour se réfugier dans sa patrie d'origine, quelque part dans la région.

Brescou apparut dans mon rêve, portant la tête décapitée d'un chevreuil.

« Je l'ai appelé Andy... » murmura-t-il.

Enfin, une série de personnages défilèrent de manière désordonnée, passant devant moi pour repartir à l'arrière-plan, comme lorsque l'on rend les hommages à la famille dans certains enterrements.

Je reconnus parmi eux le capitaine Grégory Bourquetan, chef de l'ERAP, l'aspirant Julien Sandoz, chef de classe, l'assassin Aziz Benissa et maître Vogel, sa bimbo blonde d'avocate, la tête coupée et congelée de Khadija Benissa avec ses grands yeux noirs me fixant de manière

suppliante, le procureur Sylvain Kornisch, le colonel Jean-Louis Belmont, commandant de la police neuchâteloise, le commissaire Lukas Meyer, chef du service forensique, le docteur Ralf Janemond, notre médecin-légiste proche de la retraite, l'agent de détention Alonti de la prison préventive de La Chaux-de-Fonds, l'oncle de la petite Namia, Francisco Andrade, et l'autre ténébreux gitan de l'église des Saintes.

À mon réveil brutal, en sueur au milieu de tous ces fantômes furtifs, je me rendis compte que le seul qui n'avait à aucun moment hanté mon sommeil était Dan Garcia. Pourtant, j'avais en tout temps ressenti sa présence passive, mais rassurante à mes côtés.

Je me tournai et regardai l'heure sur mon portable posé sur la table de nuit.

« 02h45 »

Je ne ressentais pourtant plus la fatigue. Tous mes sens étaient en éveil. Je savais que je ne me rendormirais pas tout de suite.

Je quittai mon lit et enfilai un sous-vêtement. En caleçon, je me dirigeai vers la fenêtre ouverte de ma chambre. L'air était chaud, presque étouffant. Aucun courant ne pénétrait dans les lieux. Écartant les rideaux, je passai la tête dans la ruelle endormie. Les bruits de la ville s'étaient tus. Les gens dormaient.

Un chat sortit de derrière une poubelle et s'enfuit en courant en direction des remparts. Par amusement, je le suivis des yeux et le vis se réfugier sous un porche.

Aux pieds du mur d'enceinte fortifié, à l'intérieur de la cité, quelques voitures de bordiers à plaques minéralogiques au numéro du département – trente – étaient alignées, parquées en épi et serrées les unes aux autres.

Un peu sur la droite, l'ombre de la porte de la Marine dominait le rempart sud.

C'est là que je l'aperçus, d'abord furtive, puis insistante : une lueur au sommet de la tour.

Je crus d'abord à une vue de l'esprit, un tour de mon imagination. Mais le faible rai de lumière vacilla une première fois, puis une seconde et une troisième, sans aucun rythme logique. Cela ne pouvait être que le fait d'une présence humaine, laquelle se voulait discrète, mais n'y était pas parvenu à mes yeux. Puis elle disparut soudain, comme si le porteur de la torche électrique avait éteint cette dernière. L'obscurité regagna la grande muraille.

La logique aurait voulu qu'à ce moment-là, je conclue à un hasard – à un cantonnier chargé de faire son travail en dehors des heures de grande affluence – et que je retourne me coucher. Cependant, je ne croyais pas au hasard et un cantonnier aurait eu tout le temps de faire

son travail entre le lever du soleil et l'ouverture des remparts à dix heures du matin. Cette hypothèse ne tenait pas la route.

Je savais au surplus que je ne redormirais pas. Pas après ce que je venais d'apercevoir. Tous mes sens étaient en éveil. Ma curiosité était piquée au vif, ce d'autant plus que les salins – cible de la perquisition à venir – se trouvaient juste de l'autre côté du mur sud.

Une petite voix intérieure me commanda de m'habiller et de sortir de ma chambre. Je lui obéis.

Je passai un pantalon et un t-shirt sombres, ainsi qu'une paire de baskets noires. Discrètement, je quittai la Villa Mazarin et gagnai la ruelle Gambetta, qui n'avait de boulevard que le nom, tant elle était étroite. Plus personne ne tenait la réception de l'hôtel à une heure pareille. La clé de ma chambre me permit de déverrouiller la porte principale de l'établissement. Une fois dans la rue, je me dirigeai sur ma gauche, vers la porte de la Marine.

Je pris garde de marcher furtivement le long des murs des maisons, à l'abri du halo provoqué par l'éclairage public.

Lorsqu'avec Garcia, nous avons fait le tour des remparts la veille au matin, j'avais repéré deux ou trois escaliers munis de portes métalliques empêchant le public d'accéder au chemin de ronde. Les contourner par quelques prises d'escalade n'était pas de nature à m'effrayer.

À l'internat de Saint-Maurice, je m'étais déjà aguerri de nombreuses fois à ce genre de cascades nocturnes, en passant d'un balcon à l'autre, avec plusieurs mètres de vide en dessous de moi, pour gagner le dortoir des filles.

Je franchis l'obstacle sans grande difficulté et me laissai retomber comme un chat sur la suite des escaliers de pierre qui menaient aux créneaux. L'intrusion fut presque trop facile, même si je sentis remonter en moi la même adrénaline que celle provoquée à l'époque par la peur d'être repéré par les frères valaisans.

Mon rythme cardiaque s'accéléra, jusqu'à ce que je le sente frapper contre mes tympanes. Au niveau du chemin de ronde, je fis une halte, tout en restant en position accroupie. J'écoutai attentivement, essayant de séparer les bruits nocturnes usuels – en particulier ceux des insectes et des oiseaux de nuit – de ceux qui pourraient provenir d'intrus au sommet de la tour qui surplombait la porte de la Marine.

À quel genre de trafic ou d'autre activité illégale ceux-ci pouvaient-ils bien se livrer ?

La drogue ?

Les armes ?

Les explosifs ?

Autre chose ?

Toute une série d'idées plus rocambolesques les unes que les autres me parcourut l'esprit.

Toutes me ramenaient indéniablement vers le même avertissement.

Danger.

De mort.

À vue de nez, une quinzaine de mètres – et presque autant de créneaux – devait me séparer de l'entrée de la tour.

Aucun bruit suspect.

Aucune nouvelle lueur.

Aucune odeur de parfum, sueur ou cigarette.

Rien n'indiquait qu'une présence hostile en occupait le sommet, pas plus que la nature ou le nombre d'éventuels ennemis.

Sur ma droite, à travers les meurtrières, je devinais les salins, à seulement quelques centaines de mètres des murs de la cité. La lune et les étoiles se reflétaient dans les eaux noires et calmes des bassins. De temps à autre, un mouvement semblait perturber cette quiétude, qu'il fût provoqué par une légère brise marine ou par l'envol d'un flamant.

Soudain, il y eut une sorte de flash au milieu des tables salantes. Comme un éclair jaune, qui mourut aussitôt dans la nuit. Je me demandai une nouvelle fois – comme dans ma chambre d'hôtel – si mon imagination ne me jouait pas des tours. Mais il se répéta. Encore et encore. À la manière d'un signal.

Je crus comprendre dès cet instant que ces personnes – car ça ne pouvait être qu'une activité humaine – correspondaient entre le sommet de la tour et les salins. Peut-être en morse. Ou plus simplement par des signaux basiques, convenus entre eux.

Dès ce moment, je fus amené à prendre des décisions rapides, mais cruciales et potentiellement mortelles, en particulier celle de ne pas faire demi-tour, ni d'appeler Dan en renfort.

Le risque de me faire repérer serait trop grand. Je laissai donc mon nattel éteint et m'avançai vers l'ouverture rectangulaire qui servait de porte à la tour de la Marine, toujours en prenant garde de ne pas me relever.

Grâce aux créneaux, ceux des salins n'avaient aucune chance de me voir. Par ailleurs, avec mes habits sombres et l'absence d'éclairage public en cet endroit des remparts, la nuit me protégeait de ceux d'en-haut. Si d'aventure il leur venait à l'idée de regarder en contrebas dans ma direction, ils ne verraient probablement qu'un décor uniformément noir.

Une fois la porte de la tour atteinte, je respirai profondément, mais discrètement, en contrôlant le moindre souffle sortant de ma gorge. Je n'avais aucun droit à l'erreur, d'autant plus que je n'étais pas armé.

Une fois la porte franchie, je devinai une vaste salle de pierre, vide

et très sombre. Dans un coin, un escalier en colimaçon semblait conduire vers le haut. Très étroit, il formait un parfait goulet d'étranglement. En cas de danger concret, mes chances de fuite s'amenuisaient.

Je pensai au sort de ce pauvre Andy et revis dans mon esprit l'image de son crâne fracassé, réduit en bouillie.

Un sort peu enviable.

Frôlant l'arrondi du mur de pierre, je gravis les marches une à une, jusqu'au sommet de la tour. De la transpiration commençait à sortir de tous les pores de ma peau métissée. Déjà, de grosses gouttes perlaient et coulaient dans mon dos, sous mon t-shirt ample. Je devinai les auréoles se former sous mes aisselles et dans le creux de mes reins.

Un frisson me parcourut.

Lorsque j'aperçus à nouveau la lune et les étoiles par la voûte de sortie, je stoppai ma progression et profitai un bref instant de l'abri que m'offrait l'obscurité de la tour, avant d'arpenter son toit. Sur celui-ci, un vieux canon trônait dans un angle et une estrade en bois avait été dressée en son centre, avec une table panoramique, pour permettre aux touristes de mieux apprécier la vue sur les salins et la Petite-Camargue, depuis cet endroit surélevé.

C'est là que je vis l'ombre. Celle d'un homme accroupi près des créneaux de la tour. Il me tournait le dos et semblait regarder en direction des salins.

Était-il seul ?

A priori, c'était le cas.

Je n'avais toutefois pas une vue globale sur le toit de la porte de la Marine. Rien ne me garantissait que des complices n'attendent pas en retrait, quelque part dans la pénombre, tapis contre un mur.

Je retins ma respiration et m'aventurai dans la clarté de la lune. J'avançai à découvert, à pas de loup, me rappelant l'exercice dans le bunker de Planèze et m'imaginant dans les mêmes conditions. Sauf que face à la surentraînée Lara Pittet, je n'avais eu aucune chance.

Je priai pour que l'homme accroupi au sud de la tour n'ait pas le même degré de formation que le sergent des GI.

Quatre mètres.

Trois mètres.

Deux mètres.

Je retins ma respiration.

Un mètre.

Une de mes baskets crissa sur la pierre.

L'homme se retourna d'un bloc et se redressa. Nos regards se croisèrent dans le noir.

Je n'eus que le temps de percevoir ses yeux injectés de sang et de fureur. Il me bondit dessus comme un chat, me ceintura à la taille à la manière d'un lutteur et me souleva du sol. Un moment, je craignis qu'il ne me fasse passer par-dessus le rempart, mais il me plaqua avec force contre le vieux canon. Mes os craquèrent au contact du métal. Une douleur vive m'envahit.

Une seconde, je crus qu'il m'avait brisé la colonne vertébrale au niveau des lombaires. Je ne pus réprimer un cri, puis nous tombâmes sur le côté. Nos deux corps glissèrent sur le toit de la tour et le combat se poursuivit au sol. L'homme avait une force de taureau. Il respirait fortement et crachait comme l'animal apeuré dans l'arène, cherchant visiblement à me neutraliser sans le moindre ménagement.

Face à cette force de la nature, je n'eus pas d'autre choix que de viser là où ça fait mal. Profitant d'une fraction de seconde où ma main droite fut libérée de son emprise, je cherchai ses testicules, les trouvai à travers son pantalon léger, les empoignai et les tordis sèchement. Le colosse se redressa d'un bond et gémit, avant de retomber sur le côté en chien de fusil.

J'en profitai pour prendre le dessus, sautai sur lui et m'apprêtai à lui envoyer un direct dans la mâchoire, lorsque je reconnus soudain l'homme de la photo, le frère de Francisco, le père de Namia. Il était certes amaigri, mais toujours costaud. Sa barbe de quelques jours en faisait presque un clochard.

— Hugo ! m'exclamai-je.

Se tordant à moitié de douleur, mais surpris par ma réaction, il me dévisagea comme une bête curieuse. Une certaine crainte pouvait se lire sur son visage défait par le chagrin et la haine.

— Vous êtes Hugo Andrade, répétais-je, tout aussi surpris que lui.

Il ne me répondit pas tout de suite, gardant un air extrêmement méfiant à mon égard.

— C'est bien vous, le père de Namia.

Reprenant son souffle et se mettant à genou, il marmonna :

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Michaël Donner. Je vous cherche depuis hier matin.

— Eh bien, on peut dire que vous m'avez trouvé.

Ce fut mon tour de rester sur mes gardes.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ? Avec qui conversez-vous ?

— Avec qui je converse ?

— Dans les salins. J'ai vu des hommes avec des lampes. Vous aussi, vous en avez une. Alors, à quoi est-ce que vous jouez ? Quel est votre lien avec ces salins ?

— Ma fille Namia y a été tuée. Mais vous êtes au courant,

apparemment.

— Cela ne m'explique pas ces jeux de lumière.

— Je n'ai fait aucun jeu de lumière. D'accord, j'ai utilisé une lampe pour accéder à cet endroit et me repérer dans l'obscurité. Mais quelques secondes seulement. Quant aux spectres qui sont là-bas, je ne suis pas avec eux. Bien au contraire. Je suis là pour savoir. Savoir ce qu'ils font. Savoir pourquoi ils ont fait ça à ma petite fille. Et une fois que je le saurai, je les tuerai. C'est aussi simple que ça.

Je pus me rendre compte une seconde fois de sa détermination. C'était un homme blessé, rongé par l'idée de vengeance.

— Si j'ai aperçu le faisceau de votre lampe par accident, ils ont aussi pu le voir.

— Ça m'étonnerait. Je l'ai juste allumée pour grimper jusqu'ici. Si vous m'avez vu de l'intérieur de la cité, eux n'ont rien pu voir de l'extérieur. J'ai fait attention à cela.

— Vous avez parlé de spectres. Pourquoi ?

— C'est mon fils Nino qui les a décrits ainsi. Je ne sais pas qui ils sont. Ils ne se déplacent que la nuit, là-bas, dans cette zone sombre entourée d'arbres, au milieu des bassins.

Je regardai la direction indiquée par le gitan. Cela correspondait à l'endroit où j'avais aperçu les flashes furtifs quelques minutes auparavant. L'endroit semblait maintenant désert et replongé dans l'obscurité la plus complète.

— Qu'est-ce qu'il y a, là-bas ?

— La cabane des sauniers. C'est une vieille maison abandonnée, qui ne sert plus aujourd'hui que d'entrepôt pour stocker l'outillage servant à la récolte du sel.

— Votre fils Nino n'a-t-il pas aussi parlé à la police d'une maison ?

— Comment savez-vous cela ?

— J'ai parlé avec votre frère Francisco, hier après-midi.

Je lui résumai mes rencontres successives à l'église des Saintes et au campement de Beauduc, ainsi que les raisons de ma présence au Sud de la France.

— Ceux qui ont tué Namia ont aussi assassiné un de mes collègues, conclus-je. Vous n'êtes pas le seul à chercher des réponses. Je peux vous aider, mais il faut que vous me disiez ce que vous avez appris de votre côté.

— Je crois que mon frère vous en a déjà dit beaucoup.

— C'est insuffisant.

— Que voulez-vous savoir de plus ?

— Ce que vous a dit Nino exactement.

— Vous le savez déjà.

— Non. Votre frère m'a dit que Nino avait parlé d'une maison, de lumières dans la nuit, de méchants messieurs en noir et d'une fusée. Vous me parlez de spectres. Nino est votre fils, pas celui de Francisco. Vous en savez certainement plus que cela.

Hugo parut réfléchir. Peut-être m'évaluait-il pour savoir ce qu'il pouvait ou non me révéler. Après tout, je ne lui avais fourni aucune preuve de la véracité de mon récit, ni de mon identité et de mon appartenance à la police helvétique. Il dut se rendre compte que, jusque-là, il m'avait cru sur paroles. Les gitans étaient des hommes de parole. Mais à leurs yeux, les flics ne l'étaient sûrement pas.

— Es-tu vraiment celui que tu prétends être ? me demanda-t-il en passant au tutoiement.

— Je le suis, tentai-je d'affirmer avec conviction.

Il évalua à nouveau ma réponse, puis me questionna, suspicieux :

— Qui me dit que tu n'es pas un sbire de Lou Drapé ?

— Lou Drapé ? Qui est-ce ?

Il sourit tristement.

— Lou Drapé est un cheval légendaire, pâle et transparent, à la manière d'un spectre. On dit que la nuit, il se promène autour des remparts d'Aigues-Mortes pour enlever les enfants. En réalité, il symbolise la mort. Certains parents évoquent le croque-mitaine ou le grand méchant loup pour faire peur aux enfants. Dans la région, on leur raconte que s'ils ne sont pas sages, Lou Drapé viendra les enlever dans leur sommeil.

— Je ne connaissais pas cette légende, dus-je admettre.

— C'est hélas l'image que Namia a dû conserver avant de mourir, lâcha tristement Hugo. Et c'est certainement la raison pour laquelle Nino a parlé de spectres, en évoquant les assassins de sa sœur.

— Et la maison ?

— Tu as bien compris, gadjo. Je surveille cette maison des sauniers depuis des mois. Mais cela ne fait que quelques nuits qu'il y a de nouveau des activités nocturnes suspectes à proximité de celle-ci. Et comme par hasard, demain, c'est le premier anniversaire de la mort de ma fille.

J'eus le sentiment que cet homme avait déjà dû pleurer toutes les larmes de son corps cette année écoulée et qu'il ne lui en restait plus. Seule la haine le guidait désormais, comme une obsession.

— Et la fusée ? demandai-je.

— Je n'en ai aucune idée, répondit-il. J'ai pourtant demandé plusieurs fois à Nino de me l'expliquer par un dessin. Il m'a dessiné quelques versions de « sa » fusée.

— À quoi ressemblaient ces dessins ?

— À une fusée. Comme celle qui figure sur la couverture d'un Tintin. Mais en blanc.

— Bref, ça pourrait correspondre à n'importe quoi.

— Je te l'ai dit, gadjo. Je ne suis pas plus avancé que toi. Pendant des mois, j'ai attendu les conclusions de l'enquête des flics de Nîmes. Mais ils se sont foutus de nous. En fait, ils n'en ont rien à foutre, d'une pauvre petite gitane.

— Ce n'est pas l'impression qu'ils m'ont donnée, Hugo. Je crois qu'ils sont plutôt ennuyés que cette enquête n'aboutisse pas.

Il cracha sur le sol de la tour.

— Arrête, tu vas me faire pleurer. La réalité, c'est que l'État français ne veut pas dépenser un centime d'euro pour élucider la mort de gens du voyage qui ne lui versent pas d'impôts. Elle est là, la triste vérité. On dérange. Depuis des années. C'est comme ça dans tous les pays. Même dans le tien.

Je pensai un instant aux Roms régulièrement garés sur le parking de la Vue-de-Alpes et ne pus donner tout à fait tort à Hugo Andrade. À chaque fois que ceux-ci arrivaient dans le canton de Neuchâtel avec armes et bagages, la plupart des vols commis dans la région leur étaient mis sur le dos par la population.

— Au début, reprit-il, j'ai mis cela sur les moyens à disposition des enquêteurs. Puis, sur leur incompétence. Enfin, j'en suis même venu à me demander s'ils n'étaient pas complices de tout cela.

— Tu rigoles ?

— Pas du tout, gadjo. En tout cas, ils n'ont pas mis beaucoup d'ardeur à découvrir ce qui s'est passé. Alors, j'ai pris la relève. Des mois durant, j'ai observé. En vain. Jusqu'à l'autre nuit. Depuis, je peux te dire qu'il y a une sacrée activité nocturne, dans ces salins. Je ne sais pas ce qu'ils y font, mais...

— On va y aller, le coupai-je.

— Tu vas appeler tes collègues ?

— Non. On y va maintenant, rien que tous les deux. Demain, il sera peut-être trop tard.

Il me regarda d'abord comme un illuminé, puis il comprit que je ne plaisantais pas. Il ne me fallut guère plus de mots pour le convaincre.

12.

Aigues-Mortes portait bien son nom. Du latin *aquae mortuae*, elle symbolisait les eaux mortes ou stagnantes qui l'entouraient.

Hugo Andrade semblait connaître l'endroit comme sa poche. Après la descente des remparts, durant laquelle il montra la même agilité que moi à l'escalade des murs pour contourner la porte en interdisant l'accès, il me fit sortir de la ville par la porte de la Marine.

Nous traversâmes le parking sur lequel Dan et moi avions initialement garé nos véhicules. Sous la clarté de la lune, je crus deviner au passage la Subaru des stupés et me demandai un instant si la question du gitan relative à d'éventuels renforts ne présentait pas une certaine pertinence. J'aurais pu réveiller Garcia – l'hôtel n'était qu'à quelques mètres de là – mais une voix intérieure me retint. Elle me susurrant qu'après le remue-ménage que j'avais provoqué aux Saintes-Maries, le chef du commissariat RTS pourrait s'opposer à une nouvelle prise de risque de ce type.

Après tout, en ne faisant pas appel à lui, je le couvrais. J'avais senti en lui une droiture qui l'honorait. Quant à moi, j'étais prêt, le cas échéant, à assumer seul ma témérité.

Quelque part, cela se jouait entre ces spectres et moi, pour la mémoire d'Andy Rohrer.

Une autre voix – celle de « père » – m'approuvait. Le vieux PDG m'avait de tout temps enseigné que, lorsque cela semblait nécessaire, il fallait avoir le courage de s'éloigner du chemin tracé par la loi pour que celle-ci puisse triompher. Ce concept était évidemment subjectif et extensible d'une situation à l'autre.

Dans les cas les plus extrêmes, seule l'intuition comptait.

Hugo et moi gagnâmes furtivement l'entrée des salins, à travers terrains vagues et broussailles. À ma grande surprise, le large portail d'accès à l'entreprise *Le Saunier du Midi* n'était pas verrouillé, comme si aucune valeur n'était à préserver des voleurs. Seules des barrières amovibles barraient la route qui menait aux entrepôts, vastes blocs sombres dans l'obscurité.

Nous méfiant toutefois de la présence d'éventuels gardiens ou de

caméras, nous profitâmes de recoins plongés dans le noir pour nous faufiler dans l'enceinte.

— C'est par là, chuchota Andrade.

Il me montra un chemin de terre qui semblait ne mener nulle part de visible, en direction de l'étang de la ville. De l'autre côté de l'étendue salée, les remparts de la cité formaient des ombres dans la nuit.

— Comment le sais-tu ?

— Je te l'ai dit. Cela fait des semaines que je surveille cet endroit. J'ai déjà pris le risque d'y accéder une ou deux fois, sans y découvrir quoique ce soit d'intéressant. Mais c'était avant les activités nocturnes de ces derniers jours. En revanche, il faudrait à tout prix éviter d'y venir en septembre.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est la période de la récolte annuelle du sel. Durant ce mois-là, toutes les énergies sont mobilisées pour moissonner les gâteaux de sel, même de nuit si la météo menace. En effet, la pluie – heureusement rare dans la région – est l'un des principaux fléaux pour les sauniers.

Nous nous arrê tâmes un instant sous un buisson sauvage en bordure d'un premier bassin, pour respirer et observer. L'astre lunaire aidait à percevoir les reliefs du décor.

— Tu n'as pas fait qu'observer, depuis la mort de ta fille, soufflai-je. Tu t'es aussi bien renseigné sur l'endroit, apparemment.

— Je n'ai aucun mérite, répondit le gitan. J'y ai travaillé trois ans de suite, comme extra à la période de la récolte, en marge de mon activité de maraîcher. L'année dernière, les sauniers ont toutefois préféré ne pas reconduire mon contrat. Ils avaient peur que l'environnement ne perturbe mon travail. Imagine un peu. Récolter à la main la fleur de sel à l'endroit même où ma petite Namia a été retrouvée dans la saumure. C'était impensable pour eux. Le pire, c'est que je ne peux même pas leur reprocher cette décision, car ils avaient probablement raison.

— Où a-t-elle été retrouvée ?

— Dans une autre table salante, un peu plus loin. Entre la maison abandonnée des sauniers et les entrepôts près de la sortie.

Il m'indiqua approximativement l'endroit dans l'obscurité. La cabane près de laquelle j'avais pu observer des flashes lumineux semblait protégée par un groupe d'arbres – peut-être des pins, mais la nuit m'empêchait toute identification plus précise – perdus au milieu d'une sorte d'îlot. Sur notre droite, la forme rectangulaire des entrepôts modernes se découpait dans le ciel.

À mi-chemin, trois grandes collines en forme de triangles trônaient

sous de gigantesques machines reliées par de longs tapis-roulants.

— Les camelles, poursuivit Hugo. C'est sur ces tas que le sel est temporairement stocké avant d'être conditionné en vue de son expédition à travers toute l'Europe.

— À l'air libre ? m'étonnai-je.

— Oui.

— Exposé aux intempéries ?

— C'est exact. En particulier au vent, qui est chargé de sable dans la région. En réalité, cela forme une croûte brune de quelques centimètres d'épaisseur, qui protège le reste.

— Hier matin, depuis les remparts, il m'a pourtant semblé que les trois camelles n'avaient pas la même couleur, fis-je remarquer.

— C'est juste. Il y a plusieurs qualités de sel. La camelle la plus blanche est aspergée continuellement par une solution saline très concentrée, de manière à la protéger des impuretés. Elle est principalement destinée à l'industrie de pointe, en particulier pharmaceutique. Celle du milieu, c'est le sel de consommation. Quant à la troisième, la moins pure, elle sert essentiellement pour l'entretien des routes en hiver.

— Je vois, répondis-je pensivement, tout en repassant dans mon esprit les silos à sel et les sacs entreposés dans les locaux de la voirie de La Chaux-de-Fonds.

Nous poursuivîmes notre chemin à travers les tables salantes.

Sous la lune, la couleur rose, voire rouge, des eaux chargées en sel, que j'avais pu observer de jour, ne ressortait plus de manière aussi évidente. Quelques reflets la rappelaient tout de même.

Par endroit, en bordure des bassins, des croûtes blanchâtres et de petits « icebergs » de cristaux commençaient à se former en surface. La fameuse fleur de sel.

Soudain, alors que nous approchions de la cabane abandonnée des sauniers, il y eut un grand bruit sur notre droite. Le silence fut déchiré. Nous fîmes un bon simultanément. Mon cœur faillit exploser dans ma poitrine. Ce fut comme un violent battement d'air mêlé de cris. Des formes foncées s'élevèrent dans les airs.

— Putain, qu'est-ce que c'était ! m'exclamai-je.

— Un groupe de flamants, répondit Hugo. Nous les avons réveillés.

— Nom de Dieu, avec ce boucan, j'espère que nous n'avons pas été repérés. Ces volatiles sont pires que les oies du Capitole.

— Ils sont des milliers à vivre dans les salins. Ils raffolent des artémias, ces petites crevettes qui sont pratiquement les seuls êtres vivants à supporter l'extrême concentration du sel dans l'eau de mer en cet endroit. Ce sont d'ailleurs ces crustacés qui donnent la couleur rose au plumage des flamants.

— J'ai cru que c'était un mythe.

— Absolument pas. C'est la vérité. Mais il est vrai que l'intensité de ce rose peut varier et devenir plus ou moins vive en fonction des périodes de reproduction.

Accroupis derrière un buisson sauvage, nous observâmes un moment la cabane des sauniers. Aucun mouvement dans l'obscurité, aucune lumière, aucun bruit suspect ne nous parvint. Les salins semblaient avoir retrouvé leur calme nocturne.

Un air marin discret rafraîchissait l'atmosphère.

— C'est bien plus vaste que je ne le pensais, soufflai-je.

— Tu ne sais pas à quel point, murmura Hugo Andrade. Les salins s'étendent sur des milliers d'hectares. Ils ont une superficie égale à celle de la ville de Paris. Tu vois le genre de chemin sur lequel on est ? Il y en a plus de trois cents kilomètres qui sillonnent en long et en large les tables salantes.

— Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

— Pas besoin, gadjo. J'ai parcouru quasiment la totalité de ces chemins de nuit. Hormis deux anciennes cabanes pour les sauniers, qui servent aujourd'hui d'entrepôts, et une ou deux stations météo, il n'y a rien d'intéressant. C'est une succession de bassins, de canaux et d'écluses, qui permettent la mise en eau des tables. Plus on approche d'Aigues-Mortes, plus on obtient une eau saturée en sel par évaporation, par l'action combinée du soleil et du vent.

Le calme revenu, nous reprîmes notre chemin jusqu'à la maison abandonnée, protégée par un groupe d'arbres. Celle-ci semblait dormir, comme le reste des alentours. Composée de briques rouges, de cadres de fenêtres en bois et de volets quelque peu délabrés, elle ressemblait à une vieille demeure hantée, prête à s'écrouler au moindre souffle.

Nous en fîmes le tour sur la pointe des pieds et tentâmes sans succès de regarder à l'intérieur par une vitre brisée sur le côté. Du côté de l'étang de la ville, une porte de garage donnait sur les flots.

« Hangar à bateau » pensai-je.

Nous gravâmes les trois marches qui menaient au perron.

Le gitan sortit de sa poche un petit outil, que j'identifiai pour l'avoir déjà vu dans mes cours de l'ERAP sur les cambriolages. Il fit jouer l'engin dans la serrure et actionna la pile.

Les pointes métalliques se mirent à vibrer et jouèrent avec les crans, qui montèrent les uns après les autres. En quelques secondes, la porte fut déverrouillée.

Il actionna la poignée et le pêne se retira en crissant. Le battant pivota et nous entrâmes dans les lieux.

La pièce était plongée dans la pénombre, à peine éclairée par la

pleine lune à travers quelques vitres brisées ou fendues. De vieux outils couverts de toiles d'araignées traînaient dans un coin et des étagères en bois à moitié pourries supportaient encore des bacs vides.

Dans un autre coin, je repérai de nombreux sacs en plastique neufs, pliés, prêts à l'emploi. À côté de cette pile de réserve, quelques exemplaires avaient été remplis de sel. Ils ressemblaient en tous points à ceux que j'avais vus dans les locaux de la voirie de La Chaux-de-Fonds, affichant le logo *Le Saunier du Midi*.

Un peu plus loin, en dessus d'un bureau, un tableau d'affichage en liège comptait de nombreux papiers punaisés en vrac.

Tout de suite, je constatai que le ménage n'avait pas été fait en ces lieux depuis de nombreux mois, ce qui facilitait l'identification des déplacements de pas dans la poussière. Des traces fraîches de semelles menaient de la porte d'entrée au bureau pour certaines, aux sacs de sel pour d'autres et vers une petite porte intérieure pour d'autres encore.

Ce qui intéressait les spectres dans ce taudis était indiqué par ces traces. C'était manifeste.

Je commençai par m'approcher du panneau de liège, tandis que le gitan s'attaqua à la porte intérieure, qui était elle aussi verrouillée.

Le bruissement de son appareil résonna dans la pièce, pendant que je parcourais les papiers affichés au mur. Sans hésitation, je les photographiai les uns après les autres au moyen de mon smartphone. Je dus laisser le flash en raison de l'absence de lumière dans la cabane, espérant que les éclairs ne se voient pas de l'extérieur. Il y avait des dates, dont trois correspondaient aux dernières nuits, ainsi que d'autres plus anciennes. En marge de celles-ci, d'autres coordonnées faisaient penser à des latitudes et des longitudes.

Le papier suivant me frappa tout particulièrement. J'appelai Hugo.

— Un instant, me répondit-il tout en poursuivant son œuvre.

Il craqua la serrure de la porte intérieure, puis vint me rejoindre.

— Qu'as-tu trouvé ? me demanda-t-il.

Je lui montrai un dessin technique, qui ressemblait à un plan.

— Ça te rappelle quelque chose ?

— Nom de Dieu, souffla-t-il.

— Tu l'as dit.

— La fusée dont a parlé Nino.

— Très certainement. Sauf que ça ressemble plus à un missile ou à une torpille. Tu vois, les chiffres sont couchés dans ce sens. À son âge, ton fils n'a porté aucune attention à ces écritures. Il a dû voir ce même dessin, avec la pointe de l'objet tournée vers le haut. Et là...

Je tournai le dessin d'un quart de tour.

— ...on dirait la fusée de Tintin, conclut Andrade.

— Exactement.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondis-je. Ce qui est sûr, c'est que tes enfants sont venus ici et qu'ils ont vu la même chose que nous. Quelque chose qu'ils n'auraient assurément pas dû voir. Ils ont certainement été surpris par les spectres décrits par Nino et ils se sont enfuis de nuit, à travers les salins. Ton fils a eu plus de chance que ta fille.

Ma phrase lui fit l'effet d'une gifle. Je pus le lire dans ses yeux noirs.

Je lui tendis ensuite les feuilles comprenant les dates et les coordonnées GPS.

— Ça te dit quelque chose ?

Il regarda les papiers de manière dubitative.

— Je ne suis pas très doué avec les chiffres, murmura-t-il. Je te rappelle que je ne suis pas allé à l'école. J'ai toujours été nul en mathématique. Sauf quand il s'agit de compter de l'argent...

— Oublie les données de localisation. Regarde seulement les dates. Est-ce qu'elles te disent quelque chose ?

Il prit les papiers dans les mains et les parcourut.

— À première vue, je dirais que les dates indiquées correspondent aux nuits où j'ai pu observer de l'activité suspecte dans les salins.

Il remonta le temps, jusqu'à l'année dernière.

— Ça, s'exclama-t-il, c'est le jour de la mort de Namia. « Ils » étaient bien là !

Je contrôlai à mon tour.

Le gitan avait raison.

— Tu vois, Hugo, on dirait que nos spectres se réunissent ici tous les trois mois environ, généralement à la pleine lune.

Il toussota.

— Je n'aime pas cela, finit-il par lâcher, comme pris par une poussée de paranoïa. Je n'aime pas cela du tout. La pleine lune, c'est pas bon du tout. Elle inspire de nombreux criminels dérangés mentalement.

Je réfléchis un instant et pensai à la personnalité d'Alain Brescou. Ce dernier n'avait rien d'un illuminé mû par ce genre de phénomène naturel. C'était un criminel encouragé dans ses activités illégales par un seul facteur : l'argent.

Je regardai une nouvelle fois par l'une des fenêtres brisées.

— La pleine lune a un autre avantage de taille, Hugo. Un avantage dont nous avons nous-mêmes profité cette nuit. Elle éclaire le terrain, suffisamment pour qu'il ne soit pas nécessaire de s'orienter à l'aide de

lampes électriques.

Andrade regarda à son tour par la fenêtre, comme pour vérifier par lui-même mon affirmation, et approuva.

Nous lûmes rapidement les autres papiers, que je photographiai également. Ils ne nous apprirent rien de plus.

Je refis un rapide tour d'horizon de la pièce, puis demandai à mon complice :

— Toi qui as travaillé pour cette entreprise, vois-tu ici autre chose de suspect ?

Il inspecta les lieux d'un rapide coup d'œil circulaire, qui revint soudain en arrière et s'arrêta sur les sacs remplis de sel.

— Ils n'ont rien à faire là, fit-il remarquer.

— Ces sacs ?

— Oui, ces sacs. Après la récolte, le sel est stocké sur les camelles, puis il est amené directement à l'usine pour le conditionnement. Jamais nous n'avons dû en stocker dans les cabanes des sauniers. Cela n'a aucun sens.

Nous nous déplaçâmes jusqu'aux étagères, au pied desquelles gisait une dizaine de sacs remplis d'or blanc.

J'exhibai un couteau suisse de ma poche et en sortis la lame principale. À l'aide de celle-ci, je perçai l'un des sacs et laissai la substance s'écouler dans le creux de ma main. D'un doigt, je goûtai les cristaux d'une certaine taille.

Le gitan en fit de même.

— C'est bien du sel, conclut-il.

— Effectivement, dus-je admettre. Qu'est-ce qu'il fait là ?

— Je ne sais pas, gadjo. Comme je te l'ai dit, ces sacs n'ont rien à faire ici. Ils devraient se trouver dans les entrepôts, vers l'entrée des salins. À mon avis, ce sel doit être détourné de son affectation originelle.

— De quel sel s'agit-il ? demandai-je.

— C'est du sel de déneigement, répondit Hugo. Il est loin d'être pur et son calibre est assez grossier. On est à l'opposé du must de la fleur de sel destinée à notre consommation.

Je souris.

— Même si je ne suis pas connaisseur comme toi, je te le concède. C'est une évidence. Cependant, je doute que ce sel soit réellement détourné de son affectation originelle.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça, gadjo ?

— J'ai vu ces mêmes sacs entreposés dans les locaux de la voirie dont je t'ai parlé. Et ils étaient bien destinés à remplir les saleuses.

Andrade ne parut guère convaincu par ma réponse. Il regarda les

sacs, me regarda, puis regarda les sacs à nouveau. Il glissa ses deux pouces dans la fente provoquée par mon couteau et écarta le plastique, jusqu'à ce qu'il puisse y glisser les mains entières.

De toutes ses forces, il éventa le sac, dont le contenu se répandit sur le sol poussiéreux. Le gros sel frappa le plancher en provoquant le bruit caractéristique d'une cascade de matière cristalline sur du vieux bois. Les cent kilos formèrent un grand tas dans l'angle de la pièce.

Au milieu des cristaux, d'autres emballages en plastique apparurent. Il y en avait une bonne vingtaine au minimum. À vue de nez, ils devaient peser un demi-kilo ou un kilo chacun et contenaient également de la poudre blanche.

— Passe-moi ton couteau, m'ordonna Hugo.

Je m'exécutai.

Il piqua l'un des emballages, en retira une poudre beaucoup plus fine que le sel de déneigement et la passa d'un coup de doigt sur ses gencives.

— De la cocaïne, conclut-il.

Je goûtai à mon tour. La drogue m'endormit aussitôt le bout de la langue.

— Merde, soufflai-je. Dan avait raison. Ce pourri de Brescou s'est organisé un bon petit trafic étatique, en utilisant les commandes de sel de la voirie.

— Et le sel, tout comme le poivre ou le café, perturbe la truffe des chiens, gadjo.

— Il y en a pour combien ?

— Des millions d'euros. S'il y a une vingtaine de kilos de coke dans chaque sac, je te laisse faire le calcul. En plus, elle a l'air assez pure. Une fois coupée et vendue au détail, ça doit rapporter un pactole.

Je sifflai discrètement d'admiration devant cette découverte.

— Tu as trouvé le mobile de l'assassinat de ta fille, Hugo. Reste à mettre la main sur l'auteur de ce trafic et ses hommes. Ses spectres.

— Je vais les briser ! fulmina le gitan en tapant du poing sur l'emballage de drogue.

Celui-ci éclata et de la poudre blanche s'envola, pour rester quelques instants en suspension dans les rais de lumière blanchâtre provoqués par la clarté lunaire.

— Qu'est-ce que tu veux faire, gadjo ? finit-il par demander, après s'être calmé.

— Ça dépend. Qu'est-ce qu'il y a dans la pièce voisine que tu as ouverte ?

— C'est le garage qu'on a vu de l'extérieur. Il y a un bateau.

— Un bateau ?

Je me levai et me dirigeai vers la petite porte intérieure, que j'ouvris. Derrière elle, il y avait un quai, avec une bite d'amarrage. Une sorte de gros zodiac reposait dans l'eau du garage. Par une échelle de corde, je descendis sur l'embarcation et l'inspectai. Je ne trouvai rien, mais il ne faisait aucun doute que ce bateau devait servir au transport de la cocaïne.

Mon attention fut néanmoins attirée par trois gros tacons ronds de tissu strongan, alignés sur l'extérieur du pneumatique bâbord. D'emblée, je pensai à des impacts de balles, au vu de leur position suivie.

Une rafale ?

Peut-être.

À l'arrière, un puissant moteur Evinrude comportait des taches d'huile.

Mon cerveau recolla immédiatement les pièces du puzzle. Les enfants d'Hugo Andrade n'étaient pas les seuls à avoir vu ce qu'il ne fallait pas. Le commissaire Andreas Rohrer avait lui aussi découvert cet endroit, en remontant la piste de son ennemi juré Alain Brescou. Tout comme la petite Namia, il l'avait payé de sa vie.

Du haut de ses quatorze ans, la fille du gitan avait choisi la fuite à pied à travers les tables salantes et son frère Nino l'avait suivie. Quant à Andy, une année plus tard, il avait dû emprunter ce zodiac pour fuir ses poursuivants et remonter le chenal maritime jusqu'à l'embouchure du Vidourle, avant de terminer sur cette plage. Ses assassins avaient ensuite récupéré le zodiac et l'avaient réparé.

C'était aussi simple que ça. Aucune trace de voiture, ni de bateau à proximité de l'Espiguette. Les enquêteurs nîmois ne l'avaient évidemment pas envisagé sous cet angle-là. On ne pouvait leur en tenir rigueur.

J'inspectai rapidement le moteur Evinrude à la seule lueur de l'écran de mon natel et relevai la présence de plusieurs empreintes digitales dans l'huile maculant celui-ci. Me rappelant les mains recouvertes de cambouis du malheureux Andreas Rohrer, je les photographiai en gros plan, afin de sauvegarder les preuves, espérant que l'une d'elles corresponde au défunt.

Alain Brescou avait fini par gagner la guerre qui l'opposait depuis de longues années au chef de la CRECO. Je ferais en sorte de renverser la vapeur et de rendre à ce dernier toute la dignité qu'il méritait. Sa ténacité avait fait de lui un excellent flic aux yeux de « père » et de beaucoup d'autres de ses collègues. Presque une légende de la police. Mais elle l'avait conduit à sa perte. Je lui devais de découvrir la vérité.

Il y eut soudain un bruit derrière moi. Je me retournai et constatai la présence d'Hugo sur le ponton d'amarrage du garage.

Il paraissait affolé.

— Ils sont là, murmura-t-il, nerveux.

— Qui ça ?

— Les spectres. Ils arrivent.

— Où sont-ils ?

— Sur le chemin, à seulement quelques dizaines de mètres d'ici. Dans une minute, ils franchiront la porte de cette cabane. Tu as un flingue ?

Je repérai dans son regard une lueur d'espoir, que je dus aussitôt éteindre.

— Non, pas à l'étranger. Et pas en tant qu'aspirant. J'ai juste mon couteau.

— Couteau ? s'étrangla le gitan. C'est juste un canif pour se curer les ongles. Rien de plus.

Je compris la nature du danger s'approchant, en regardant une nouvelle fois les impacts de balles dans le tissu strongan du zodiac. Un couteau suisse contre des armes à feu. David contre Goliath.

— Qu'est-ce qu'on fait ? lança le gitan, stressé.

Je pensai à Andy. J'en déduisis que nous nous trouvions dans sa situation. Je regardai la porte du garage et ordonnai à Hugo :

— Ouvre-la !

Il comprit mon intention, ne se fit pas prier et chercha des yeux le mécanisme d'ouverture, qu'il trouva à l'extrémité du ponton. Saisissant la grosse manivelle, il la tourna le plus rapidement possible. Dans un grincement inévitable dû à la rouille et à la vétusté de la bâtisse, le large volet métallique monta.

Nous entendîmes des voix d'hommes provenant de l'extérieur. L'une d'elles semblait excitée. Nous étions repérés.

Je bondis sur le moteur Evinrude et l'actionnai. Immédiatement, le puissant engin vrombit et l'eau se mit à bouillonner derrière le zodiac.

— Saute ! criai-je à Hugo, tout en démarrant.

13.

Aigues-Mortes, le 16 juillet, 04h20.

Lorsque le zodiac s'élança dans la nuit sur l'étang de la ville, il y eut comme un crépitement, qui doubla le bruit du puissant moteur.

« Rafale ! » pensai-je immédiatement.

Des gerbes d'eau giclèrent sur le côté tribord. Ce n'était pas passé loin.

D'instinct, je me retournai et aperçus quelques silhouettes noires se détacher de la berge, sur la droite de la maison des sauniers. Les spectres semblaient courir et crier, mais je n'entendis rien. Leurs voix étaient couvertes par le vrombissement de l'Evinrude.

Affalé dans le fond du hors-bord, le gitan se tenait du mieux qu'il le pouvait à une sorte de barre transversale, qui devait servir de siège. Je remarquai tout de suite qu'il avait l'air plus à l'aise sur la terre ferme.

Je regardai à nouveau devant moi. Les pneumatiques de strongan donnaient l'impression de survoler les flots, d'ordinaire roses, de la vaste étendue salée. À la pointe de l'embarcation soulevée par la vitesse, de l'autre côté de l'étang, la muraille de la vieille cité nous faisait face.

— C'est le moment de me guider, hurlai-je à Hugo.

— Va tout droit ! cria-t-il. Une fois dans la ville, nous pourrons nous cacher.

— Il y a un long terrain à découvert entre le bord de l'étang et les remparts, fis-je remarquer. Plusieurs centaines de mètres. Il faudra courir très vite. S'ils ont des fusils de précision, nous sommes perdus.

— Pas à cette distance.

— Ça dépend pour qui. Tu ne sais pas qui ils sont. Moi non plus, d'ailleurs. Mais s'ils sont un tant soit peu entraînés, nous sommes foutus. Même à cette distance. Crois-en mon expérience. Je m'entraîne parfois avec des types capables d'un tel exploit. Ils peuvent trouver une pomme à un kilomètre.

— De nuit ?

— C'est vrai que c'est peut-être un peu plus compliqué, dus-je admettre. Mais s'ils ont des lunettes de vision nocturne...

J'interrompis ma phrase.

Devant moi, une puissante lumière venait de surgir du néant. Je compris tout de suite qu'il s'agissait d'un projecteur. Celui-ci paraissait en mouvement.

— Merde ! m'exclamai-je en virant de cap à bâbord, vers le nord. Comment ont-ils fait pour être si rapides ?

— Ils ont dû nous repérer bien avant leur intervention, conclut Andrade.

— Et ils se sont préparés à l'éventualité d'une fuite par les eaux.

— On est fait comme des rats.

Je n'appréciai pas cette note de pessimisme.

— Il n'y a pas d'autre issue ?

— Non. Les canaux d'irrigation sont bien trop petits. Jamais nous ne passerions avec ce bateau. À part la direction des murailles, toutes les autres directions nous rabattent vers les salins, dans leurs filets.

— Et si je fonce tout droit ?

Le gitan regarda devant le zodiac. Nous naviguions à l'aveugle, dans le noir. Sur notre droite, à l'est, un léger voile bleuté annonçait l'imminente arrivée de l'aurore.

— Il y a la route d'accès aux salins. Elle mène à l'entrée du site. C'est par là que nous sommes arrivés.

— Donc, si je ne me trompe, de l'autre côté, il y a le chenal maritime qui relie Aigues-Mortes au Grau-du-Roi ?

— C'est exact, hurla Hugo. Mais il n'y a pas de pont qui relie le chenal à l'étang. Nous resterons bloqués. En outre, peut-être qu'ils nous attendent là-bas aussi.

— Si c'est le cas, ils nous rabattraient vers d'autres tireurs, constatai-je impuissant.

— Nous sommes encerclés, se lamenta soudain le gitan.

Je ne sus s'il avait plus peur de la mort par balle que de celle par noyade. Savait-il seulement nager ?

Regardant une nouvelle fois derrière moi, je vis que nos poursuivants nous rattrapaient. Le faisceau du projecteur, vraisemblablement accroché à un autre zodiac, semblait grossir. Je tentai d'accélérer, mais remarquai que j'avais déjà poussé la manette des gaz à son maximum.

— Ils sont plus puissants que nous, fis-je remarquer à Andrade. Il faut que nous trouvions un moyen de nous en débarrasser.

— Attention ! hurla-t-il en guise de réponse.

Je ne compris pas tout de suite la situation. Il y eut un grand bruit

suivi de sifflements, puis une grosse gerbe d'eau nous aspergea. Nous eûmes presque la sensation d'être submergés.

Sorti de nulle part, un troisième zodiac sans phare venait de nous frôler en nous croisant. Ses occupants avaient lâché des salves à notre hauteur, mais les balles étaient passées légèrement trop haut.

Notre embarcation se cabra et je dus corriger la barre aussi vite que possible. Après un ou deux virages violents, avec rebonds à l'appui, je réussis à regagner une trajectoire stable.

Mon premier réflexe fut de regarder derrière. Le gitan était toujours à bord, mais il ne disait plus rien tant il semblait crispé. Le premier zodiac ennemi était encore derrière nous, à une centaine de mètres au moins. L'autre allait faire demi-tour et se joindre à la poursuite. Je gardai le cap au nord, à la vitesse maximale.

Peu à peu, la nuit laissait place à une pénombre bleutée et les bords de l'étang commençaient à prendre forme, toujours en ombres chinoises. Je pouvais deviner le passage surélevé de la route reliant Aigues-Mortes aux salins et séparant l'étang du chenal maritime.

D'après mes souvenirs, les berges de l'étang remontaient vers la route par un talus herbeux. Je tentai d'avoir confirmation de cela. À ce moment-là, mon regard se porta sur deux formes humaines se découpant dans le ciel. Les spectres nous attendaient également à cet endroit. Nous étions encerclés de toutes parts.

Je fus contraint de prendre une décision rapide et sans appel. Mes pensées se tournèrent vers les corps mutilés de Namia Andrade et d'Andy Rohrer, histoire de me souvenir de quoi ces gens étaient capables.

À l'évidence, ils n'avaient rien à perdre et ils étaient prêts à protéger leur trafic de cocaïne par les moyens les plus extrêmes.

C'était quelque chose d'inconnu et d'impensable dans nos contrées helvétiques, où traquer le crime s'apparentait parfois plus à une promenade de santé, même dans des métropoles comme Genève, Lausanne, Berne, Bâle ou Zurich, plus proches par leur taille des cités françaises que de petites villes tranquilles comme Neuchâtel et La Chaux-de-Fonds.

Sans aucune hésitation, je fonçai en direction de la berge et du barrage naturel formé par la route surélevée.

Il y eut de nouvelles détonations.

— Couche-toi et cramponne-toi ! hurlai-je à Hugo.

Le gitan ne se fit pas prier.

Il s'aplatit au fond du zodiac et rentra la tête.

Les balles sifflèrent autour de nous, mais aucune ne perça le strongan.

Tout se passa très vite.

La pointe de notre bateau frappa la berge à pleine vitesse et se souleva d'avantage. Je sentis la coque prendre un angle presque à la verticale. Je n'eus d'autre choix que de me cramponner à la barre, sans pouvoir faire autre chose.

Le dessous du zodiac fouetta les herbes du talus, transformé en véritable rampe glissante de lancement. L'hélice de l'Evinrude se rétracta automatiquement sous le choc et se mit à tourner dans le vide, dans un bruit strident.

Devant le zodiac, les deux spectres de la route s'arrêtèrent de tirer et regardèrent, médusés, la masse sombre foncer sur eux. Ils n'en crurent pas leurs yeux. Lorsqu'ils voulurent s'écarter pour l'éviter, ce fut trop tard.

L'un d'eux fut touché par le côté de l'embarcation et l'inertie du choc lui arracha à moitié son bras armé d'un Heckler & Koch. Il mourut en quelques secondes d'une rupture de l'artère brachiale, en se vidant de son sang.

L'autre n'eut guère plus de chance. La pointe du bateau frappa sa poitrine de plein fouet. Il fut immédiatement soulevé de terre et précipité dans le chenal maritime de l'autre côté de la route. Lorsque son corps inerte retomba à la manière d'un pantin désarticulé dans les flots opposés, en même temps que notre zodiac, il était déjà mort, tué sur le coup.

Le choc ne fut pas moins violent lorsque les pneumatiques de strongan amerrirent dans le chenal. Il y eut comme un rebond. Je crus un instant que notre bateau se disloquait, mais ce ne fut pas le cas. Cela dut se limiter à une puissante déformation temporaire de sa forme aérodynamique. J'eus aussi l'impression de ne plus savoir où j'étais.

Avions-nous amerri à l'endroit ?

À l'envers ?

Poupe devant ?

Fond sur fond ?

Étions-nous vivants ?

Ou morts ?

Il y eut un bref instant de confusion mentale. Ce fut en finalité le bruit du moteur replongeant dans l'eau et redémarrant la propulsion qui me remit les idées en place. Tout de suite, je corrigeai la barre et cherchai le sens du chenal, afin d'éviter la collision avec la berge opposée, dont la configuration paraissait moins accueillante à pleine vitesse. Une fois la trajectoire rééquilibrée, je regardai en arrière.

Andrade était toujours là, plaqué au fond de notre embarcation.

Un mouvement de sa part m'indiqua qu'il était vivant. Il leva la tête et je perçus à son attitude qu'il allait bien. Du moins aussi bien qu'on

pouvait l'espérer dans de telles circonstances.

Plus loin derrière nous, les remparts d'Aigues-Mortes s'éloignaient. Je compris que j'avais pris sans le vouloir la direction du Grau-du-Roi. Nous nous dirigeons à pleine vitesse vers le Vidourle et, au-delà de son embouchure, vers la Grande Bleue.

J'éprouvai une nouvelle fois ce sentiment de me retrouver à la place d'Andy. Lui aussi avait dû fuir avec cette même embarcation, sur ce même chenal, dans cette même direction, pour finir sa course au sud de Port-Camargue, sur la plage de l'Espiguette.

Peut-être Hugo et moi foncions-nous têtes baissées dans le même traquenard, vers cette même mort, comme les rats du joueur de flûte de Hamelin.

* * * * *

Entre des bandes de terres marécageuses et des étangs, dans la pénombre de l'aurore, notre zodiac longea à grande vitesse le chenal maritime parallèle à la départementale 979. En quelques minutes, nous parvînmes en vue du Grau-du-Roi. Nous passâmes sous un premier pont routier. Le long du quai Colbert, où se trouvaient les arènes de la ville, de nombreux bateaux de plaisance étaient amarrés.

Certains de leurs propriétaires devaient dormir à bord. Instinctivement, je ralentis l'allure, mis notre embarcation à la vitesse du pas et regardai au loin derrière nous.

Je ne vis rien, mais dans la tranquillité du petit matin, je crus percevoir un bruit de moteur provenant de la direction d'Aigues-Mortes. Nos poursuivants n'avaient pas renoncé. Ils avaient franchi à leur tour ou contourné le barrage de la route surélevée.

Sans la moindre hésitation, je m'approchai du bord et ordonnai à Hugo :

— Descends !

Le gitan me regarda avec des yeux interrogateurs.

— Et toi, gadjo ?

— Je vais essayer de les semer. J'ai plus de chance tout seul. Si je ne m'en tire pas, inutile que tu meures avec moi. Va rejoindre ton frère Francisco aux Saintes. Je te retrouverai là-bas. Si tu n'as pas de nouvelles de ma part d'ici ce soir dix-huit heures, préviens la police.

— La police ? s'étonna-t-il.

— Oui, la police. Pour une fois, laisse de côté ton aversion de l'institution et fais-moi confiance. Tu demandes le commissaire Daniel Garcia, en précisant que c'est un flic suisse qui est en commission rogatoire à Nîmes, et tu lui racontes toute l'histoire.

— Ok.

Andrade monta sur le quai et traversa la route en courant. Je le vis disparaître entre deux immeubles voisins des arènes.

Quant à moi, je redémarrai en direction de l'ouest. À peine quelques secondes plus tard, je parvins à l'intersection du chenal maritime avec le Vidourle. Immédiatement après, sur ma droite, un petit port offrait des possibilités de dissimulation.

Une idée germa dans mon esprit.

Sans hésitation, je bifurquai et glissai le zodiac en marche arrière entre les coques de deux voiliers. Puis, je stoppai le moteur.

Le silence gagna l'endroit.

L'attente commença.

Sur ma gauche, je crus voir un rideau bouger derrière un hublot. Ma manœuvre avait dû réveiller le propriétaire du bateau. J'espérai qu'il ne sorte pas sur le pont pour me faire une réprimande.

Les secondes s'égrainèrent, sans réaction virulente de l'homme, qui avait dû se rendormir.

Au loin, le bruit d'un autre zodiac parvint de plus en plus distinctement à mes oreilles. Les spectres s'approchaient.

Je me demandai si une seule ou les deux embarcations de mes poursuivants avaient franchi le talus herbeux qui séparait l'étang d'Aigues-Mortes du chenal maritime.

Ma façon d'agir ne serait probablement pas la même, selon la situation qui allait se présenter à moi d'ici peu. Une part d'improvisation paraissait inévitable, mais la moindre erreur pouvait me coûter la vie. J'en étais conscient.

Ces trafiquants ne reculeraient devant rien.

Le bruit s'approcha.

S'approcha.

Et s'approcha encore.

A priori, c'était celui d'un seul zodiac progressant au ralenti.

Ils devaient inspecter les berges.

Probablement.

Ma manœuvre n'en serait que plus facile, pour autant que je parvienne à les surprendre, ce qui n'était pas gagné d'avance.

Le ronronnement du moteur de l'ennemi se fit de plus en plus perceptible.

Au moment où la pointe de l'embarcation parvint dans mon champ de vision, j'enclenchai le moteur de mon zodiac et mis les gaz d'un coup. Le recul faillit me faire tomber à la renverse. Je m'agrippai à la barre et fonçai sur les spectres. Occupés à regarder à bâbord, ceux-ci tournèrent la tête en même temps. Le pilote voulut manœuvrer. Son

passager chercha à diriger son arme automatique dans ma direction. Mais ce fut trop tard.

Ils se jetèrent à l'eau en même temps lorsque la proue de mon bateau frappa le leur par le flanc tribord.

Les boudins de strongan montèrent sur ceux de l'ennemi, qui se déformèrent sous la violence du choc. L'hélice de mon Evinrude fit le reste, en découpant leurs pneumatiques, qui explosèrent en libérant l'air d'un coup. Un sifflement strident accompagna les cris de surprise de mes poursuivants, qui furent étouffés lorsqu'ils plongèrent dans les flots.

Au moment où ils refirent surface en toussant et recrachant l'eau sale du chenal qu'ils avaient avalée, j'étais déjà loin, en train de me diriger vers la Grande Bleue.

Le passager muni du pistolet-mitrailleur H&K réussit néanmoins, tout en nageant, à lâcher une salve dans ma direction. Preuve que l'eau n'empêchait nullement l'usage des munitions modernes. Les balles de 9 mm passèrent toutefois nettement en-dessus.

Lorsque je me retournai, je vis que le second zodiac des trafiquants dépassait l'endroit de la collision. Ses occupants ne se soucièrent guère de leurs collègues barbotant dans l'eau du Vidourle et cherchant à gagner tant bien que mal les rives en nageant.

Ils ne se focalisèrent que sur moi.

À cette distance, ils ne pouvaient pas encore se douter que j'avais déposé le gitan en cours de route. Je devais profiter de laisser un peu plus de marge à Hugo pour se mettre à l'abri. J'appuyai à fond sur la manette des gaz. L'Evinrude répondit en se cabrant et en propulsant le zodiac en direction de la mer. Je passai sous un second pont routier et filai à vive allure.

Sous un ciel virant du bleu foncé au rose pâle, je dépassai les phares des deux môles de l'embouchure et gagnai le large.

* * * * *

Profitant de ma légère avance, je bifurquai à bâbord, prenant la direction du sud. Dans l'aube naissante, les maisons du Grau, puis celles de Port-Camargue se détachaient en ombres chinoises sur la côte.

Je les laissai derrière moi pour longer la plage de l'Espiguette.

À ce moment-là, je me rendis compte que je répétais trait pour trait la probable fuite d'Andy. Il n'avait été mon maître que le temps de quelques heures d'enquête. Pas assez longtemps pour m'inculquer des réflexes de ce genre. Pourtant, nous fonctionnions tous les deux de la

même façon : à l'instinct.

Le sien l'avait trahi et il en était décédé.

La prudence était donc de mise.

Je regardai une nouvelle fois derrière moi pour évaluer la distance qui me séparait du second zodiac des spectres, mais je ne le vis pas dans mon sillon.

Avaient-ils abandonné la poursuite ?

Où me préparaient-ils un comité d'accueil en un endroit inattendu ?

Je remis les gaz et dépassai l'endroit où Rohrer avait été tué, pour poursuivre ma route le long des rivages de la Petite Camargue. Mon orientation changea au fil des miles nautiques et fit rapidement face au soleil levant. Par chance, la mer était calme, ce qui permettait à mon embarcation de glisser sur les flots à une allure maximale. Sur ma gauche, le paysage était de plus en plus sauvage, pour ne devenir bientôt plus qu'une simple bande de terre entre le vaste étang des Salants et la Méditerranée.

Revoyant la géographie de la région dans mon esprit, j'en déduisis que je devais me trouver à équidistance entre le Grau-du-Roi et les Saintes-Maries-de-la-Mer. Si je pouvais atteindre la ville des gitans, je pourrais m'y cacher, le temps de requérir de l'aide.

Cette idée me soulagea.

Mais le soulagement fut de courte durée.

Il y eut un bruit étrange.

Comme celui d'un pétard.

Suivi de deux autres.

Des coups de feu ?

Ça n'y ressemblait pas vraiment.

Je me retournai et cherchai des traces de mes poursuivants sur la grande étendue bleue. Je ne les vis pas, mais mon regard s'arrêta sur l'Evinrude, qui fumait et marquait d'évidentes traces de fatigue. Le puissant moteur toussota encore trois ou quatre fois, puis il s'arrêta, lâchant un filet de fumée au raz des flots.

Plus d'essence.

« Merde ! »

Le zodiac ralentit. Sa proue se rabaissa et toucha le niveau de l'eau, ce qui le freina encore plus.

Il finit par dériver en silence, sous un radieux lever de soleil.

Mon premier réflexe fut de consulter mon smartphone pour contrôler ma position. Le GPS confirma mes souvenirs géographiques.

Hélas, s'il m'était relativement aisé de regagner la plage à la rame ou à la nage, aucune route, ni aucun chemin n'existait en cet endroit désert. Une dizaine, voire une quinzaine de kilomètres devait me

séparer des Saintes-Maries, sans compter le problème de la traversée de l'embouchure du Petit-Rhône.

« Dan... »

Lui seul pouvait me tirer de là.

Je l'appelai sur son portable, mais je tombai sur la messagerie vocale. Garcia dormait encore. L'idée d'appeler la réception de la Villa Mazarin me traversa l'esprit, mais je la réservai en dernier recours.

J'enregistrai dans ma mémoire les coordonnées GPS du lieu où je me trouvais, pour le cas où un bain forcé devait rendre mon natel inutilisable.

En faisant cet exercice, j'eus comme un flash.

Les numéros et les dates...

Les numéros me rappelaient quelque chose.

Fermant l'application GPS, j'ouvris le répertoire des photographies et je recherchai celle du document comportant les numéros et les dates. J'allai à la dernière.

La date d'aujourd'hui.

Les premiers chiffres étaient identiques. Seuls les derniers changeaient d'une ou deux positions. Revenant à la géolocalisation, j'insérai les données et effectuai une recherche.

Le système m'indiqua ma position en bleu et posa un repère rouge à l'endroit que j'avais enregistré.

C'était là, tout près, à peine plus au large, légèrement derrière moi.

Je tournai la tête et scrutai l'horizon sur la Grande Bleue. Un point noir apparut. Je ne l'avais pas repéré plus tôt en raison de la pénombre. Il m'apparaissait maintenant dans l'aube orangée. C'était un bateau, un grand, du genre pétrolier ou porte-conteneurs. Il paraissait immobile, comme s'il avait jeté l'ancre au large.

Cela ne pouvait être une coïncidence.

Je pestai intérieurement.

« Brescou, espèce de crapule, qu'est-ce que tu manigances là-bas ? »

Je regardai dans le zodiac si, par le plus grand des hasards, une paire de jumelles ne s'y trouvait pas.

Ce ne fut malheureusement pas le cas.

« Salaud ! Tu importes à La Chaux-de-Fonds du sel de déneigement provenant des salins d'Aigues-Mortes, mais tu prends soin d'y dissimuler préalablement de la coke. L'opération a lieu dans cette vieille cabane abandonnée des sauniers, au beau milieu des tables salantes, dans laquelle on retrouve les coordonnées GPS d'un navire marchand... »

La suite paraissait logique.

Dans ses cours donnés à l'ERAP, le commissaire Daniel Garcia avait

enseigné aux aspirants que la cocaïne produite majoritairement en Amérique latine arrivait le plus souvent en Europe par bateaux.

Toutefois, les trafiquants évitaient depuis peu les grands ports du nord comme Amsterdam, Rotterdam ou Hambourg, plus surveillés que par le passé. Des filières passaient dorénavant par l'Afrique de l'ouest et remontaient ensuite la côte africaine vers l'Europe via l'Espagne, notamment par Barcelone.

D'autres – en particulier avec la complicité des mafias marseillaises et corses – visaient directement les côtes françaises et italiennes.

Alain Brescou était originaire de la région et la connaissait comme sa poche. Il y avait certainement gardé de nombreuses connexions. C'est sur son terrain, à domicile, qu'il avait gagné le match de sa vie, qui l'opposait de longue date à son ennemi juré Andreas Rohrer.

L'assassin avait mis à mort le policier.

Comme dans l'arène, c'est le sang du juste qui avait coulé.

Au moment où les pièces du puzzle se mettaient en place les unes après les autres dans mon esprit, le bruit lointain d'un moteur parvint à mes oreilles.

Ma réflexion fut stoppée net.

Les spectres arrivaient.

Je regardai derrière moi et aperçus une petite tache, qui semblait grossir à vue d'œil. En quelques minutes, ils seraient à ma hauteur. Il était trop tard pour nager vers la côte et je n'avais plus d'essence.

Ma priorité fut de mettre les preuves à l'abri. J'emballai tant bien que mal mon smartphone allumé dans un bout de plastique et le planquai dans un recoin du zodiac. Avec un peu de chance, si je venais à disparaître, Dan pourrait le tracer et le retrouver.

La seconde priorité fut ma propre vie. Je n'avais guère d'options. Que je me rende à eux ou que je tente de fuir en nageant, ils m'abattraient comme un chien, éventuellement après m'avoir fait subir le même sort qu'Andy. Dans les deux cas, j'étais foutu. Me cacher dans le zodiac était tout simplement impossible. Il ne me restait qu'une solution.

Sans hésiter, j'ôtai mes vêtements, les abandonnai au fond du bateau, enjambai le boudin de strongan et me laissai glisser dans l'eau, pour me coller contre la coque. Avec un peu de chance, ils ne m'avaient pas vu faire et, trouvant l'embarcation vide, ils penseraient peut-être que j'avais eu le temps de gagner la côte à la nage.

Cela me laisserait un peu de répit.

Les secondes s'égrainèrent. Au début, je n'entendis que le clapotis des vaguelettes contre le tissu du zodiac, puis le ronronnement hostile s'approcha. Il devint de plus en plus fort, pour finalement perdre en puissance.

Les spectres ralentirent à l'approche de leur cible. Ils mirent leur moteur au point mort, puis il y eut une sommation.

— Rends-toi ! Tu n'as aucune chance de nous échapper.

J'étais à l'opposé.

Ils ne pouvaient pas me voir.

— Rends-toi et tu auras la vie sauve !

« Du bluff... »

Je ne bougeai pas.

Une violente rafale déchira l'air et déchiqueta les pneumatiques de mon zodiac, qui se dégonflèrent en hurlant. Plusieurs balles atteignirent le moteur et le percèrent ou rebondirent en sifflant. Par chance, aucune ne m'atteignit. Une fois de plus, je ne bougeai pas, me cachant derrière l'épave flottante.

Ne voyant aucune réaction, les spectres remirent le moteur en marche et s'approchèrent. Ils ne s'éloignèrent pas vers la plage comme espéré. Ils voulaient s'assurer de terminer le travail proprement. Il n'y avait pas de place pour le hasard. Namia et Andy n'avaient eu aucune chance. Je compris pourquoi. Ils étaient tenaces. Ils avaient trop à perdre.

J'étais mort.

Je pourrais me cacher sous l'eau, mais combien de temps resteraient-ils à proximité pour vérifier ? Je serais obligé de refaire surface tôt ou tard et là, ils ne me louperaient pas.

« Sauf si... »

Je plongeai silencieusement au moment où le zodiac des spectres accosta l'épave. Par chance, l'eau était limpide et le lever du soleil éclairait la surface. Je descendis à trois ou quatre mètres de fond, passai sous l'épave, puis sous la coque de l'ennemi. Mon intention première était de les surprendre par derrière.

Si ma mémoire ne m'avait pas joué des tours à l'intersection du Vidourle, à la hauteur du port de plaisance du Grau-du-Roi, là où j'avais éperonné et coulé le premier zodiac, ils ne devaient être que deux sur celui-ci.

À la verticale sous la cible, je regardai vers le haut. C'est alors que je vis une main brasser l'eau entre leur coque et l'épave. Un des gars devait tenter de saisir le strongan déchiré. L'occasion était trop belle. Je ne la laissai pas passer. D'un puissant mouvement des jambes, je me propulsai vers la surface.

Le spectre ne vit pas le danger venir du fond. Je saisis fermement sa main et, appuyant mes pieds contre la coque du zodiac, tirai violemment vers le bas.

Je n'entendis pas le cri que l'homme poussa, comme si un requin l'avait soudainement happé sous les flots. Sans le laisser reprendre ses esprits, je l'entraînai vers le fond. La manœuvre était non seulement de nature à faire paniquer ma proie, mais visait aussi à me protéger d'une éventuelle riposte de son complice.

L'homme se débattit. Ses habits amples, alourdis par l'eau, constituaient pour lui une gêne supplémentaire pour nager. Sous l'eau, je crus apercevoir ses yeux grands ouverts, affichant une peur panique. J'en profitai pour le saisir par derrière, passai mon avant-bras sous sa gorge et serrai autant que je pus.

Il se débattit maladroitement, ne sachant d'où venait l'emprise. Dans ses gestes incontrôlés, il expira toute sa réserve d'oxygène. De grosses bulles sortirent de sa bouche et firent vers la surface. Très vite, il se mit à avaler de l'eau de mer et se noya. En moins d'une minute, tous les muscles de son corps se relâchèrent et il devint tout

mou, flottant entre deux eaux, à quatre ou cinq mètres de profondeur.

Je lâchai le cadavre et regardai vers le haut. Je commençais moi aussi à manquer d'air. Je ne tiendrais pas beaucoup plus longtemps. La coque du zodiac des spectres se trouvait toujours à la verticale en dessus de moi. Elle s'était un peu éloignée de l'épave.

Je devinai le second ennemi penché par-dessus bord. Il ne fit pas la même erreur que son malheureux complice et tira plusieurs coups de feu dans l'eau, un peu au hasard. De la surface, il ne devait pas voir les fonds marins. Hormis le problème – relativement pressant – de l'oxygène, j'avais un avantage.

Les balles creusèrent des sillons de bulles autour de moi, mais passèrent assez loin. L'une d'elle atteignit le noyé dans la cuisse, ce qui provoqua un filet de sang.

Le corps ne montra aucune réaction, preuve de son décès.

C'est à ce moment-là que j'aperçus l'arme du cadavre. Elle demeurait attachée à son cou par une lanière de cuir. Plus lourde que le corps, elle pendait sous celui-ci. Il s'agissait d'un pistolet-mitrailleur. Je me déplaçai de deux mètres sous l'eau et saisis l'engin de mort, un Heckler & Koch MP7.

Je dégageai l'arme du cadavre, pointai le canon vers la silhouette en surface et appuyai sur la détente.

Le mécanisme ne fut pas entravé par les flots. Il se mit à cracher silencieusement ses projectiles en direction de la cible. Je ressentis le recul des mouvements de la culasse en même temps que de petits bruits sourds et étouffés. Les douilles furent éjectées les unes après les autres et, ralenties au contact de l'eau, se mirent à flotter autour de l'arme, puis à couler lentement.

La rafale traversa les couches d'eau salée. Les balles jaillirent à la surface et touchèrent de plein fouet l'ennemi armé d'un simple pistolet. Plusieurs d'entre elles l'atteignirent en pleine tête. Il tomba en avant dans les flots. Son visage explosé fut immédiatement entouré d'une auréole rouge, qui se dilua petit à petit dans l'immensité de la Grande Bleue.

Mes poumons allaient exploser. Sans réfléchir à la présence éventuelle d'un troisième ennemi à bord, je nageai précipitamment vers la surface et émergeai d'un coup, pour reprendre une grande bouffée d'oxygène.

Une telle manœuvre n'avait rien de discret. Je m'en rendis compte. Immédiatement, je cherchai à essuyer mes yeux de l'eau salée qui les voilait, puis je visai le zodiac au moyen du MP7, prêt à répliquer à une nouvelle attaque.

Mais rien ne se passa.

L'embarcation de l'ennemi, semblable à la mienne, semblait déserte. J'avais apparemment éliminé ses deux occupants et il n'y en avait pas de troisième. Je nageai vers le zodiac intact et montai à bord.

Après avoir déposé le MP7 dans le fond, je me penchai pour atteindre l'épave de l'autre bateau, en train de couler.

En faisant la manœuvre, je me rendis compte qu'effectivement, de la surface, on ne distinguait pas le fond à plus d'un ou deux mètres. Le second spectre avait arrosé les flots à l'aveuglette au moyen de son pistolet. Son corps dérivait maintenant entre deux eaux, la tête entourée d'un halo rougeâtre qui se diluait dans la mer. Quant au premier spectre noyé, son cadavre n'avait pas réapparu.

J'agrippai le strongan déchiré et tirai dessus de toutes mes forces. Les deux embarcations se rapprochèrent. J'en profitai pour bondir sur l'épave, afin de récupérer mes vêtements et mon téléphone portable. Celui-ci baignait dans l'eau salée. La protection de plastique improvisée n'avait pas suffi. L'appareil était trempé. Je repassai sur le zodiac valide et cherchai une pièce de vêtement pour l'éponger. Je trouvai un bout de chiffon, qui fit l'affaire.

Malgré cela, le smartphone ne redémarra pas. L'humidité devait l'avoir affecté. Après une réaction de dépit, je me rappelai les cours de l'ERAP à ce sujet. Les spécialistes informatiques du SRPJ de Nîmes pourraient peut-être en récupérer les données, en particulier les photos prises dans la cabane des sauniers et les coordonnées GPS du navire suspect.

Je tournai la tête et pensai d'abord à m'approcher du bâtiment au moyen de mon nouveau zodiac, mais je conclus finalement que ce ne serait pas une bonne idée. Le soleil du matin illuminait la Grande Bleue de ses flammes orange et une approche ne serait pas discrète.

Il était temps de ne plus jouer cavalier seul, de faire preuve de plus de prudence et de raison, et de requérir des renforts.

Faisant demi-tour, je mis le cap sur Port-Camargue.

Je savais qu'au 227 de la route des Marines, j'y trouverais la brigade nautique de la gendarmerie française. Dan m'en avait parlé en rentrant d'Arles, après sa vision locale de la scène du crime sur la plage de l'Espiguette. La BN était au courant de l'affaire. Elle avait participé aux recherches en mer suite à l'assassinat d'Andy. De là, je pourrais facilement contacter Garcia à la Villa Mazarin et les collègues gardois.

En passant à hauteur du navire ancré au large à un bon kilomètre du littoral, je ne pus m'empêcher de le fixer du regard. Le porte-conteneurs – car c'en était un et non un pétrolier comme j'aurais pu le

croire au premier coup d'œil – battait pavillon panaméen. Sa ligne de flottaison, haute, indiquait qu'il n'était guère très chargé. Aucun mouvement à bord ne paraissait décelable à cette distance.

Inscrit sur son flanc, il portait le nom de Mary Jane – ce qui ne s'inventait pas pour des trafiquants de drogue – et il n'avait aucune raison de mouiller si loin d'un port. Le plus proche était celui de Marseille, voire le terminal pétrolier de Fos-sur-Mer.

Je repensai aux paroles de Stéphane Richeterre au sujet des gitans des Saintes-Maries et de leur implication dans un trafic d'armes, d'explosifs et de stupéfiants.

L'image du navire sud-américain, celle du missile – la fusée décrite par le petit Nino – et toutes les autres se mirent soudain à tourner dans mon esprit.

Le puzzle avait pourtant commencé à se mettre en place quelques minutes plus tôt, mais voilà que d'autres pièces – rebelles – hantaient mes pensées et paralysaient la construction jusque-là logique de mon hypothèse.

Qu'est-ce que le voyer-chef Alain Brescou pouvait trafiquer avec le frère d'Hugo Andrade et des membres de son clan ?

* * * * *

À la brigade nautique de Port-Camargue, je m'annonçai et demandai à pouvoir téléphoner. À la vue de mes vêtements détrempés, de mon allure ébouriffée et de mes yeux fatigués, les gendarmes français me posèrent des questions, mais je me limitai à confirmer que j'allais bien.

Ils me laissèrent appeler Garcia.

— Salut Dan !

— Où es-tu, bon Dieu ?

— À la BN de Port-Camargue.

— Qu'est-ce que tu fiches là-bas ? Je t'ai cherché dans tout l'hôtel, ce matin. Je t'ai appelé sur ton portable, mais je tombais systématiquement sur ta boîte vocale.

— Je te raconterai. Mais pourquoi ce remue-ménage pour me trouver ?

— Il y a du nouveau, Mike. Du lourd, paraît-il. Le capitaine Bersier et le lieutenant Mussi nous demandent de toute urgence au SRPJ. Ils n'ont rien voulu me dire par téléphone. Comme je ne te trouvais pas et que tu ne répondais pas, je suis déjà parti.

— Tu peux venir me chercher ?

Sa réponse sentit l'énervement.

— Tu peux te brosser, mon gars. J'arrive déjà en vue de Nîmes. Démerde-toi pour venir avec ta voiture.

— Je te rappelle que je suis à Port-Camargue et que mon Insigna est restée aux Saintes-Maries, à plus de trente kilomètres d'ici.

Garcia réfléchit, puis annonça :

— Tu n'as qu'à prendre un taxi. Je mettrai la course sur la note de frais de la CRI, à condition que tu aies une bonne explication pour ce matin. Ramène-toi en quatrième vitesse, sinon nos collègues vont croire que tu continues d'enquêter en douce dans leur dos.

— C'est ce que j'ai fait, Dan, murmurai-je, en veillant à ce que les gendarmes de la BN n'écoutent pas.

— Quoi ? tonna le chef des stup.

— C'est ce que j'ai fait et j'ai découvert un monstrueux trafic de coke. Je suis convaincu que la came arrive par bateau depuis l'Amérique latine et qu'elle est ensuite cachée dans des sacs de sel de déneigement à destination de La Chaux-de-Fonds. Tout est organisé par notre ami Alain Brescou. L'opération se passe dans les salins d'Aigues-Mortes. Les enfants Andrade ont découvert le pot-aux-roses et la petite Namia y a laissé sa vie. Pareil pour Andy. C'est un truc énorme. D'ailleurs, un porte-conteneurs mouille actuellement au large de la Petite Camargue et je suis sûr qu'il est chargé de cocaïne.

Il y eut un silence.

Dan ne répondit pas tout de suite, comme s'il devait digérer les informations que je venais de lui balancer.

Puis il reprit :

— Tu ne vas pas plus loin tout seul dans cette enquête, Mike.

— Ce n'est pas mon intention.

— Bien. Je ne veux pas savoir comment tu as fait pour découvrir tout ça. Je n'ose même pas imaginer une seconde toutes les violations de la souveraineté territoriale française que tu as encore dû commettre. Rejoins-moi illico au SRPJ !

* * * * *

Nîmes, le 16 juillet, 08h30.

Lorsque j'arrivai au commissariat, revêtu d'un vieux training de fortune prêté par les gendarmes de Port-Camargue – qui m'avaient aimablement véhiculé jusqu'au chef-lieu du Gard – je remarquai tout de suite l'effervescence inhabituelle qui régnait à l'étage de la police judiciaire.

Dans le long couloir vitré central, des agents couraient dans tous les

sens. Certains civils partaient s'équiper, tandis que d'autres, déjà en tenue avec gilets pare-balles, gagnaient la salle de rapport, où Garcia et moi avions été reçus l'avant-veille au soir.

Je suivis le flux.

Dans la grande pièce, je reconnus quelques visages, dont le capitaine Thomas Bersier, le lieutenant Olivier Mussi, le technicien PTS Stéphane Richeterre de l'identité judiciaire d'Arles et, bien entendu, le commissaire Daniel Garcia.

Au centre, le panneau de plexiglas comportait toujours les photographies de la scène de crime de l'Espiguette, avec les gros plans sur les parties du corps d'Andreas Rohrer. Je remarquai qu'on avait rajouté à côté de celles-ci deux autres séries de photographies qui ne manquèrent pas de m'interpeller.

La première série montrait les salins d'Aigues-Mortes en pleine journée. On y voyait, à perte de vue, l'étendue rose des tables salantes et au premier plan, des hommes en bottes hautes, les pieds dans l'eau, penchés et scrutant la fine couche de fleur de sel en bordure d'étang.

D'autres agrandissements montraient un corps baigné dans la saumure, flottant sur le ventre. De longs cheveux noirs auréolaient autour de la tête. À la taille de la victime, en comparaison des enquêteurs autour d'elle, je compris qu'il s'agissait d'un enfant.

Ces photos représentaient la scène du crime de la petite Namia Andrade.

Je réalisai que je n'avais jamais vu ces photos auparavant. On en avait parlé plusieurs fois, mais les policiers de l'antenne nîmoise du SRPJ ne nous les avaient pas montrées.

De gros plans affichaient le visage paisible de la fillette, des traces bleutées autour du cou, ainsi que son bras droit mutilé par les lames de la machine à récolter le sel. Cette machine, lors de son utilisation normale par les sauniers, avait remonté le corps et ses fers avaient lacéré l'avant-bras. La main droite ne comportait plus que quatre doigts. L'index avait disparu.

Je revis en pensée ce petit doigt conservé par le sel, déposé sur la table d'autopsie du docteur Ralf Janemond, en marge du corps recomposé de Khadija Benissa.

Ce onzième doigt venu à priori de nulle part – ces quelques grammes de chair – avait suffi à jeter une zone d'ombre sur l'affaire d'un crime familial certes horrible, mais dont la résolution s'était finalement avérée assez aisée.

Ce onzième doigt m'avait permis de distinguer le vrai du faux dans les réponses souvent rocambolesques d'Aziz Benissa.

Ce doigt avait voyagé malgré lui – à l'insu des assassins de la fillette, ces trafiquants de mort qui utilisaient la filière du sel pour

développer leur juteux business – de cette table salante du Sud de la France jusque dans les locaux de la voirie de La Chaux-de-Fonds.

Ce doigt avait finalement échoué, par l'action d'une saleuse, sur une route anonyme des Montagnes neuchâteloises, puis achevé son périple dans le névé de la Bonne-Fontaine, débarrassé par un chasse-neige.

Toute l'explication semblait se trouver là, sous mes yeux.

C'était celle du voyage improbable d'un doigt coupé, le doigt d'une enfant, qui allait peut-être aider à résoudre le meurtre de sa propriétaire ; celle d'un petit index, qui pointait d'outre-tombe l'identité des assassins.

La série de photos suivantes fut encore plus étonnante pour moi.

Elle montrait le Mary Jane, ancré au large de la côte camarguaise.

Le navire et sa cargaison de conteneurs étaient photographiés sous diverses coutures. Une carte de géographie indiquait son emplacement actuel au large de l'étang des Salants, encore sur territoire gardois, peu avant le prolongement maritime de la frontière avec le département des Bouches-du-Rhône.

À ce moment-là, je ressentis un grand malaise. Des têtes et des regards sombres se tournèrent vers moi dans la salle de rapport.

Était-ce à cause de mon training de la BN, qui faisait tache dans le paysage ?

Ou parce que, cette nuit, j'avais mis une nouvelle fois les pieds où il ne fallait pas ?

Certainement un peu des deux.

Même Dan afficha envers moi un regard plein de reproches.

Apparemment, des choses s'étaient dites avant mon arrivée. Après le « héros » de la nuit, j'eus le sentiment soudain d'être redevenu un simple bleu maladroit.

Qu'avais-je fait ?

Qu'avais-je compromis ?

Après Andy Rohrer, furieux suite à ma visite improvisée dans les locaux de la voirie de La Chaux-de-Fonds, j'éprouvai cette même sensation d'avoir trahi la confiance d'un autre supérieur, celle de Dan Garcia.

Ma gorge se serra.

Mon estomac se noua.

Personne ne s'adressa à moi. On m'ignora ou on me mit sciemment au ban de cette réunion de policiers franco-suisses, tout en tolérant silencieusement ma présence.

Ce fut particulièrement pesant.

Je me sentis comme une merde.

Heureusement pour moi, quelqu'un finit par briser ce silence

insoutenable. Un grand type vêtu de noir, à la chemise ouverte sur un torse velu dévoilant une chaîne massive et dorée autour du cou, prit la parole :

— Bonjour à tous. Merci d'avoir répondu présent à cette alarme.

Il avait un accent marseillais à couper au couteau.

— Pour ceux qui ne me connaissent pas, je m'appelle Antonio Racone. Toni pour les intimes. Je suis le chef de la Brigade des stupéfiants de la sûreté départementale des Bouches-du-Rhône et je suis aujourd'hui accompagné de trois de mes hommes.

Il désigna ceux-ci, qui saluèrent l'assemblée d'un simple geste de la tête. Puis il regarda sur sa gauche et poursuivit :

— Je suis également accompagné aujourd'hui du capitaine Gilbert Brusca et de trois de ses collègues de la BAC de Marseille.

Tous étaient en civil – jeans légers et t-shirts pour la plupart – armés et porteurs de gilets pare-balles.

— Nous remercions nos voisins du SRPJ de Nîmes, en particulier le capitaine Thomas Bersier et le lieutenant Olivier Mussi, de nous accueillir aujourd'hui en vue de coordonner cette délicate opération. Je salue également la présence de notre collègue Stéphane Richeterre, de l'IJ d'Arles, qui est le seul à avoir le mérite d'un double regard sur les deux affaires qui nous relie : celle des assassinats du commissaire Andreas Rohrer et de la petite Namia Andrade, ainsi que celle des gitans de Beauduc et de l'arrivée du Mary Jane.

À ce moment-là, je crus sentir le regard noir de Toni Racone peser sur mes épaules. Ce ne fut peut-être qu'une impression paranoïaque de ma part.

Je n'eus aucune certitude à ce sujet.

— Comme vous le savez tous, poursuivit le chef des stupés marseillais, cela fait des semaines que nous attendons l'arrivée de ce cargo. Depuis plusieurs mois, nous avons des écoutes téléphoniques qui tournent dans le milieu très fermé des gitans et l'opération coup de poing effectuée hier à Beauduc nous a permis de recueillir passablement de renseignements. Comme certains d'entre nous le savent déjà, nous n'avons hélas retrouvé qu'une petite partie de la drogue et des armes qui ont été volées dans notre entrepôt de Fos-sur-Mer. Quant aux explosifs, aucune trace pour le moment.

Le chef de la BAC marseillaise prit le relais :

— Nous nous attendions à un échange imminent entre les armes en question et la cocaïne transportée sur le Mary Jane. Mais cette nuit, des conversations enregistrées nous ont appris que quelque chose d'inattendu s'était produit dans les salins d'Aigues-Mortes et avait malheureusement effrayé nos cibles.

Ce fut à nouveau un regard noir qui me fut jeté à la figure, mais

cette fois par Dan Garcia, qui se tenait dans un coin de la grande pièce.

— Parallèlement, reprit Toni Racone, nous avons appris un peu par hasard – comme quoi le hasard fait parfois bien les choses, merci Stéphane Richeterre – que la BC de Nîmes envisageait de perquisitionner l'entreprise *Le Saunier du Midi* ce matin même, sauf erreur sur le coup des dix heures, sur la base d'une commission rogatoire du juge d'instruction Renaudin.

Bersier approuva d'un hochement de tête.

— Voilà la raison pour laquelle nous avons lancé cette alarme, compléta le capitaine Brusca. Avec Toni, nous avons étudié diverses stratégies et nous sommes tombés d'accord. La meilleure option – même si elle comporte une prise de risques – est d'arraisonner le Mary Jane au plus vite et de le perquisitionner en parallèle aux opérations qui seront menées tout à l'heure par le SRPJ de Nîmes dans les salins d'Aigues-Mortes. En agissant ainsi, nous aurons peut-être une chance de retrouver les armes et la cocaïne.

Le chef des stup marseillais reprit la parole :

— Pour cette opération, nous laissons la BC gardoise se charger des salins. Quant à nous, nous nous occupons du Mary Jane.

— Vous comptez arraisonner et fouiller un cargo avec seulement huit personnes ? s'étonna Bersier.

— Bien sûr que non, répondit Racone. La BN nous conduira sur les lieux et servira d'appui, en cas de besoin. Nous prenons également Stéphane Richeterre avec nous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Il nous sera d'une grande utilité pour scanner les conteneurs et procéder à des relevés de traces.

— C'est un gars de chez vous, concéda le capitaine de la BC de Nîmes. Vous avez la priorité.

— J'aimerais aussi les accompagner sur le Mary Jane, sollicita soudain une voix familière au fond de la salle de rapport.

Les têtes se tournèrent vers le nouvel intervenant.

— Qui êtes-vous ? demanda Brusca.

— Commissaire Daniel Garcia, de la police judiciaire suisse. Je suis le chef de la brigade des stupéfiants de ma région et je connais bien l'un des commanditaires de ce trafic. Il s'appelle Alain Brescou. C'est un Français qui travaille en Suisse pour l'État. Il profite de son statut pour importer la cocaïne en toute discrétion, sous le couvert de sa fonction. Il a fui le territoire helvétique tout récemment et s'est réfugié dans la région, dont il est originaire. Mon procureur a sollicité la justice française, par la voie d'une commission rogatoire internationale, aux fins de le placer sous contrôle téléphonique en France. Mais à ce jour, ça n'a rien donné. Son portable déclenchait du

côté d'Aigues-Mortes il y a quelques jours encore, mais depuis, c'est silence radio. Je ne serais pas surpris qu'on le retrouve sur ce cargo.

— Pour ma part, intervint Bersier, je n'y vois pas d'inconvénient. En plus, le commissaire Garcia pourra assurer un certain relai et une certaine coordination entre les opérations sur le Mary Jane et celles dans les salins.

— De mon côté, hésita Racone, je pense qu'il pourrait y avoir un problème de procédure. Ce policier suisse se trouve ici dans le cadre d'une entraide judiciaire internationale entre son pays et les autorités du Gard, pas celles des Bouches-du-Rhône. A mon avis, il faudrait préalablement obtenir l'aval de la Cour d'Appel d'Aix et je doute que nous arrivions à...

— Le cargo est ancré sur territoire gardois, l'interrompt Bersier avec un petit sourire, en lui rappelant la position du Mary Jane sur la carte murale. Il se trouve dans notre juridiction.

Racone et Brusca échangèrent un regard, puis le premier finit par lâcher :

— OK, faisons ainsi. Le commissaire Garcia viendra avec nous.

Il regarda sa montre, puis annonça :

— Bien ! Partons ! Il est l'heure.

De mon côté, je m'approchai discrètement de Dan et lui demandai :

— Et moi, je vais où ?

Il me jeta un coup d'œil réprobateur.

— Toi, tu restes ici, Mike. Je crois que tu en as assez fait cette nuit. J'ignore encore ce que tu as fait exactement et quelles seront les conséquences de tes cabrioles, mais je dois dire que je préférerais ne pas le savoir.

— Je pourrais aller aux salins avec Bersier et Mussi, tentai-je de le persuader. Je connais les lieux, maintenant. Je sais où chercher. Je pourrais les aiguiller. Je...

— Oublie ! me coupa-t-il. Tu restes ici et tu te fais tout petit. Un point c'est tout !

Ce fut péremptoire et il n'y avait pas à discuter. Je baissai la tête et rentrai dans le rang. Non sans une certaine amertume, je regardai Garcia s'éloigner avec les stupés et la BAC de Marseille.

Il n'était pas agréable d'être mis une nouvelle fois sur le carreau, mais probablement le méritais-je cent fois.

Je ne verrais pas la fin du film.

C'était ainsi.

C'était écrit.

Ce fut une déception.

15.

La volumineuse Audi Q7 emprunta l'autoroute jusqu'en périphérie d'Arles, puis bifurqua sur la D36 en direction du sud-est. Elle traversa la Camargue entre l'étang de Vaccarès et le Rhône. Elle était la première d'un convoi de trois véhicules du même type et comptait à son bord le chef des stup marseillais Antonio Racone, le capitaine de la BAC Gilbert Brusca, Stéphane Richeterre de l'IJ d'Arles et le commissaire Daniel Garcia.

Dans les deux voitures suiveuses se trouvaient les six hommes de Racone et de Brusca.

— Où allons-nous ? demanda Dan.

— Aux Salins-de-Giraud, répondit Toni, son homologue français. La BN de Fos-sur-Mer fait déjà route sur l'objectif et nous prendra au passage.

— Vous êtes bien équipés, releva Garcia en parlant du véhicule de service.

— C'est une récente saisie dans une affaire de haschisch. Depuis quelques années, nous sommes confrontés au phénomène des go-fast. Ce sont pour l'essentiel des maghrébins, qui traversent le Sud de la France d'ouest en est à des vitesses faramineuses avec de gros SUV chargés de came. Ils passent la frontière espagnole et visent Lyon ou Marseille.

— Ces gars ne reculent devant rien, compléta Brusca.

— Effectivement, reprit Racone. Ils n'ont rien à perdre. Plusieurs de nos voitures, trop légères, se sont fait défoncer par des SUV lors de tentatives de fuite. Donc, on s'adapte.

— Nous devons régulièrement remplacer nos parcs de véhicules, affirma le chef de la BAC. Sinon, nous sommes trop rapidement repérés. Ils ont des guetteurs. Ils connaissent nos bagnoles et nos numéros de plaques. Dans les banlieues, ils vont même jusqu'à scruter les toits des véhicules banalisés pour tenter d'identifier des griffures provoquées par la pose des gyrophares. Tu vois jusqu'où va la paranoïa de ces gens ?

— Ces maghrébins font aussi dans la coke ? demanda Garcia.

— Parfois, répondit Racone. Mais c'est plus rare.

— Et vous êtes aussi envahis par les blacks ?

— Les blacks ?

— Les Africains de l'ouest.

— Non. Apparemment, c'est un phénomène qui touche beaucoup plus l'Espagne et d'autres pays européens, comme le Portugal, l'Allemagne, la Belgique et les Pays-Bas. Chez nous, ce sont les maghrébins qui font la loi.

— Pas dans cette affaire.

— Certes non. Dans cette affaire, cela fait des mois que nous suspectons les gitans de Beauduc. Ils font un peu dans tout. Trafic de drogue, trafic d'armes, trafic de cigarettes, car-jacking, home-jacking et, bien évidemment, escroqueries en tout genre.

— Explosifs ?

— Peut-être.

— Ils sont tous impliqués ?

— Pas directement. Mais ils sont tous au courant de ce qui se passe. C'est une évidence. Ce sont des jeunes, à peine majeurs pour certains, encore mineurs pour d'autres, qui se chargent du sale boulot. Ils agissent pour le compte du chef du clan, Francisco Andrade. C'est un malin. Nous n'avons jamais réussi à le coincer.

— L'oncle de Namia ?

— Oui, l'oncle de Namia.

— Cela n'a pas de sens. Pourquoi ses hommes et lui auraient-ils éliminé la petite ?

— Sûrement par accident. Cela s'est passé de nuit. Ils n'ont peut-être pas identifié leur victime au moment de la faire taire.

Garcia peinait à croire à cette version.

— Hier, vous avez arrêté Francisco ?

— Non. Nous avons dû le relâcher faute de preuves. En revanche, nous avons identifié les deux jeunes qui ont cassé notre entrepôt de Fos-sur-Mer. Ils seront présentés aujourd'hui au juge des libertés.

— Et le butin ?

— Nous avons retrouvé une partie du hash, quelques armes et des munitions.

— Pas d'explosif ?

— Non. Aucune trace. C'est bien ce qui nous embête le plus. Nous espérons les retrouver sur le Mary Jane. Avec un peu de chance...

La Q7 arriva en vue des Salins-de-Giraud. L'endroit n'avait rien de féérique, contrairement au reste de la Camargue. Relativement désert, il ressemblait à une ville fantôme. Par ses bâtiments et entrepôts délabrés, il préfigurait les zones industrielles et pétrolières voisines de

Dan parti sur la côte avec les Marseillais pour arraisonner le Mary Jane, Bersier et Mussi partis du côté d'Aigues-Mortes pour perquisitionner *Le Saunier du Midi*, je me retrouvai seul, comme un con, avec mon vieux training gris de la BN de Port-Camargue, dans la salle de rapport du SRPJ de Nîmes.

Seul avec ces photos qui menaçaient de hanter mes futures nuits.

Il y avait cette vue générale de la plage de l'Espiguette, avec ce cadavre épinglé à terre par un parasol.

Et ces gros plans.

Ce pieu rouillé planté dans le nombril de la victime, avec cette inclinaison qui n'avait rien de géométrique. Ces vêtements déchirés et lacérés. Ces traces d'ange dans le sable provoquées par le balayement des bras et des jambes. Ce visage réduit en bouillie par une pierre. Ces morceaux de dents éclatées. Ces agglomérats de sable et de sang.

Il y avait ces tables salantes à perte de vue, avec leur eau rose reflétant le soleil du Midi. Leur faune et leur flore. Leurs flamants picorant algues et crevettes. La fleur de sel se formant en bordure des salins.

Et de nouveau ces gros plans.

Ce cadavre d'enfant, baignant le nez dans le précieux or blanc. Ces longs cheveux noirs nageant dans la saumure. Ce visage paisible et endormi. Ces marques violacées de strangulation autour du cou.

À l'arrière-plan d'un agrandissement, je devinai la cabane des sauniers.

Pourquoi n'avais-je pas insisté auprès de Dan pour y retourner ?

Qui sait ? Elle renfermait peut-être encore les sacs de sel de déneigement qu'Hugo Andrade et moi avions découverts, avec la coke, le plan de la « fusée » décrite par Nino et les coordonnées GPS du Mary Jane.

Enfin, il y avait ces photos d'observation du porte-conteneurs, réalisées par les policiers des Bouches-du-Rhône, vraisemblablement depuis le littoral sauvage au sud de l'étang des Salants.

Le cargo paraissait d'un volume moyen et ne présentait qu'une modeste tour à l'arrière, avec une cheminée dominant la passerelle de pilotage et quelques hublots aux étages inférieurs. Probablement les cabines de l'équipage.

Le navire affichait son nom en grosses lettres blanches sur sa coque noire. Il battait pavillon panaméen et le reste de son pont était

recouvert de conteneurs de différentes couleurs.

Mais dans l'ensemble de ces tableaux, quelque chose ne collait pas.

Quelque chose me gênait.

Quelque chose d'illogique.

Une étrange impression que je n'arrivais pas à identifier.

* * * * *

Lorsque la vedette rapide de la brigade nautique se trouva à moins d'un mile marin de la cible, son pilote enclencha les gyrophares. La couleur était annoncée.

Il fallait au moins une vingtaine de minutes pour allumer les machines et mettre en mouvement un tel bâtiment. Il n'y avait donc aucun risque que le Mary Jane ne tente une quelconque manœuvre de fuite.

Le cas échéant, un coup de semonce dans le gouvernail paralyserait aussitôt le cargo. Quant à la drogue et aux armes qui pouvaient se trouver à bord, il était trop tard pour s'en débarrasser, sauf à les faire passer par-dessus bord, ce qui ne manquerait pas de se remarquer.

Pendant que la vedette transportant les hommes des stupps et de la BAC accostait le navire, deux autres bateaux armés de la BN décrivaient des cercles autour de celui-ci.

— Gendarmerie nationale, annonça une voix dans un mégaphone. Maintenez en panne, Mary Jane. Nous allons monter à bord.

Il s'écoula moins d'une trentaine de secondes, jusqu'à ce qu'une échelle de corde fût déployée le long de la coque. Le premier à grimper fut l'un des enquêteurs des stupps, muni de son gilet pare-balles, d'une arme de poing à la ceinture et d'une mitraillette en bandoulière. Il fut suivi par ses cinq collègues des stupps et de la BAC, puis par le capitaine Gilbert Brusca.

— Dan, intervint Toni. Tu attends ici avec Stéphane, jusqu'à ce qu'on vous donne le feu vert pour monter. Vous n'êtes pas armés et je ne veux pas d'un incident à bord. Vous attendez dans la vedette jusqu'à ce qu'on ait sécurisé les lieux.

Garcia et Richeterre approuvèrent.

* * * * *

— Quelqu'un pourrait-il récupérer les données de mon portable ? demandai-je à un inconnu de passage dans la salle de rapport du SRPJ de Nîmes.

L'homme s'arrêta et me dévisagea, curieux.

— Adresse-toi à notre service informatique, me répondit-il. C'est là-bas, au fond du couloir à gauche.

Je m'y rendis aussitôt et expliquai le problème à un jeune technicien, qui travaillait sur le disque dur d'un vieil ordinateur. Il me jeta un coup d'œil dubitatif.

— L'eau salée, ce n'est pas très bon pour les circuits, me prévint-il. Je vais essayer de résoudre ton problème, mais je ne te promets rien. Les cartes mémoires sont assez capricieuses après un bain de mer.

— On m'a dit que tu étais le meilleur, inventai-je pour flatter son égo, espérant ainsi l'obliger à relever le défi.

Je le devinai rougir face à ce compliment.

— Il te faut ça pour quand ? demanda-t-il.

— Pour hier, répondis-je du tac au tac. C'est une priorité absolue.

— Qui en a donné l'ordre ?

— Le capitaine Thomas Bersier, mentis-je une nouvelle fois. C'est capital pour la perquisition en cours dans les salins d'Aigues-Mortes.

Le jeune technicien ne remit pas en cause les ordres de sa hiérarchie. Il abandonna le disque dur du vieux mac et commença à dévisser mon smartphone. Après une quinzaine de minutes, il me tendit la carte mémoire et m'annonça :

— Tu as eu de la chance. L'eau de mer n'a pas atteint tous les circuits.

— J'ai réussi à protéger partiellement l'appareil dans un plastique, justifiai-je.

— Tu as eu fin nez.

— Est-ce que tu peux transférer les données dans un autre appareil, que je puisse les envoyer au capitaine Bersier ?

— Bien sûr. Laisse-moi quelques minutes.

Après une série de manipulations complémentaires, le jeune technicien me tendit un autre smartphone avec un grand sourire. Il s'était montré à la hauteur de la réputation que je venais de lui inventer de toute pièce. Manifestement, il la méritait.

Je le remerciai et regagnai la salle de rapport. De là, j'envoyai certaines photos prises dans la cabane des sauniers par MMS à Lukas Meyer, le chef du service forensique neuchâtelois, avec ce simple message :

« A la demande de Dan Garcia, merci de voir ce que vous pouvez tirer de cela. Mike Donner »

— Mène-nous au capitaine ! ordonna Brusca à un matelot en salopette bleue de travail, en le braquant avec son arme de poing.

L'homme, chétif et typé latino, parut éberlué face à ce déploiement de force. Il semblait ne pas comprendre ce qu'on lui disait.

— *Llévanos al capitán* ! traduisit un gars des stup.

Apeuré face aux canons des mitraillettes braquées sur lui et aux brassards de police, le petit homme noiraud opina du chef et fit timidement signe aux intervenants de le suivre.

— Combien êtes-vous sur ce cargo ? demanda Racone.

Haussement d'épaules du matelot.

— *Cuántos hombres hay sobre este barco* ? traduisit son policier bilingue.

— *Seis*, répondit le matelot, en poursuivant son chemin vers la passerelle.

— Six ? Seulement ? Tu te fous de nous ?

— Non, l'interrompit Brusca. C'est tout à fait possible pour un porte-conteneurs de cette taille. Il n'y a pas besoin de beaucoup d'hommes pour le manœuvrer. Laisse-le nous conduire à son capitaine.

Toni Racone se pencha par-dessus le bastingage et cria à l'attention de Richeterre et de Garcia :

— Attendez encore un moment dans la vedette. Nous sommes en train de contrôler l'équipage et nous vous ferons signe quand vous pourrez monter à bord.

* * * * *

En attendant la réponse de Lukas Meyer, j'envoyai un message à Lara Pittet :

« Les vacances ne sont pas de tout repos, mais tes menottes me manquent... »

Sa réponse, accompagnée d'un smiley, ne tarda pas :

« Appelle-moi sergent ! »

— À vos ordres, sergent, murmurai-je en relisant son SMS.

Ma joue sentait encore la caresse de ses lèvres, lorsqu'elle m'avait embrassé avant mon départ. Je revis ses yeux marron, brillant comme deux billes d'ambre sous ses cheveux noirs coupés à la garçonne.

Mes mains frissonnaient à l'idée de la saisir par sa taille de guêpe et de soulever son corps léger, mais ferme.

Cette pensée allait à l'encontre de tous les codes de déontologie. Un sergent et un aspirant ne pouvaient pas s'afficher ensemble.

Je souris en imaginant une vie cachée, faite de mensonges

coordonnés, avec toutes les précautions qu'il faudrait prendre pour ne rien dévoiler aux quatre-cents collègues de la police neuchâteloise.

Je parvins à la conclusion que ce serait vite mission impossible. Tenir plus d'un mois dans le secret relèverait de l'exploit.

Et après ?

Avec ses excellents états de service, Lara serait blâmée à l'issue d'une procédure disciplinaire.

Avec mes antécédents, je serais définitivement viré de la police.

Sans compter ce que ne manquerait pas de me rappeler « père » : un échec dans ma formation remettrait en cause mon espoir de travailler un jour pour lui. La réussite de l'ERAP en était une condition.

Un double bip me tira soudain de mes rêveries. C'était la réponse de Lukas Meyer. Le chef du service forensique me ramena à la réalité.

Une trouble réalité.

Aussitôt, je revins aux photos affichées sur le panneau de plexiglas au centre de la pièce.

* * * * *

Cela faisait une bonne vingtaine de minutes que les huit membres de la BAC et des stups étaient montés à bord du Mary Jane.

Depuis la dernière apparition du visage de Toni Racone par-dessus la rambarde, il n'y avait plus eu aucun signe de vie des policiers marseillais, pas plus que d'indices de résistance sur le cargo. Aucun cri, aucun coup de feu, ni aucun autre bruit suspect.

Stéphane Richeterre compulsait les données de son mobile, assis sur un rebord de la vedette amarrée au flan du cargo. Quant aux gendarmes de la brigade nautique, aucun d'entre eux n'était monté à bord. Ils respectaient les ordres de la PJ des Bouches-du-Rhône, se bornant à assurer le périmètre autour du porte-conteneurs et veiller à ce qu'aucune marchandise suspecte ne soit jetée à l'eau par l'équipage.

À cette fin, les deux autres vedettes rapides de la BN tournaient sans discontinuer autour du Mary Jane.

— Tu ne trouves pas que ça commence à faire long ? demanda Garcia au technicien PTS.

Ce dernier leva les yeux de l'écran de son portable.

— Bah, souffla ce dernier. S'ils doivent s'exprimer en espagnol, ça prend toujours un peu de temps. Sois patient, Dan.

— C'est con. Je parle couramment l'espagnol, Stéph. J'aurais pu les aider.

— Un agent des stups est également bilingue, répondit Richeterre en retournant à sa lecture numérique.

Non convaincu par la réponse de l'Arlésien, Garcia chercha autour de lui et se dirigea vers la cabine de la vedette. À l'insu du pilote affairé à d'autres occupations, il subtilisa un fusil à pompe accroché à une paroi murale et le passa en bandoulière, puis il ressortit sur le pont.

— J'y vais, annonça-t-il au policier scientifique.

Celui-ci leva des yeux écarquillés de son mobile et aperçut l'arme.

— Non Dan, tenta-t-il de dissuader son collègue suisse. Ce n'est pas une bonne idée.

— Reste-là si ça te chante, Stéph. Moi, je monte.

Sous le regard médusé et réprobateur de Richeterre, Garcia commença à gravir les échelons de l'échelle de corde, le long de la coque du Mary Jane.

* * * * *

Je passai inlassablement d'un groupe de photos à l'autre, de la scène du meurtre de Namia Andrade à celle de l'assassinat d'Andy Rohrer, des vues générales aux plans rapprochés, de chaque détail de chaque scène de crime, à la recherche de l'élément dissonant.

La réponse de Lukas Meyer n'amenait pas de réponse claire à ma question, mais jetait une nouvelle ombre au tableau.

— Tu as pu envoyer les informations au capitaine Bersier ? demanda soudain une voix derrière moi.

Je me retournai et me retrouvai face au jeune technicien informatique.

— Oui, répondis-je laconiquement.

Mon cerveau bouillonnait, tant il retournait les éléments de l'enquête dans tous les sens. Quelque chose clochait, mais je ne parvenais pas à l'identifier. C'était rageant. C'était pourtant là, sous mes yeux. J'en étais sûr.

Je regardai, étudiai, regardai encore et encore, analysai chaque centimètre carré de pellicule. Soudain, mes yeux s'arrêtèrent sur une photo en particulier. Là, le détail tant recherché me sauta aux yeux.

— Est-ce que tu as un accès au registre des fiches *Interpol DNA profile search request* ? finis-je par demander au jeune informaticien gardois.

— Bien sûr, me répondit-il. Elles sont toutes informatisées. Rien de plus facile. Laquelle te faudrait-il ?

Je n'étais sûr de rien – je préférais même me tromper de scénario – mais une petite voix intérieure me susurrail de manière insistante que Dan était en danger.

Parvenu sur le pont du Mary Jane, Garcia jeta un coup d'œil sur sa gauche. Les conteneurs étaient empilés les uns sur les autres. Il y en avait plusieurs dizaines. Il ne savait combien exactement.

Un détail ne collait toutefois pas. Il s'en était déjà rendu compte lors de l'approche. Le cargo paraissait au maximum de sa capacité, mais sa ligne de flottaison demeurait haute. La cargaison ne devait donc pas peser très lourd, voire ne rien peser du tout.

Des conteneurs vides ?

Une telle hypothèse n'avait pas de sens, sauf peut-être celui de camoufler à la vue de tout le monde les véritables valeurs transportées par ce navire.

Sur sa droite, le pont menait à la tour arrière, à ses cabines et à la passerelle. Il n'y avait pas âme qui vive aux alentours.

Le chef des stupés neuchâtelois prit le fusil à pompe dans ses mains, vérifia l'engagement de la première cartouche dans la chambre et se dirigea vers un escalier extérieur en acier blanc.

Le poste de pilotage se trouvait au troisième étage. Les deux premiers devaient renfermer les cabines de l'équipage et toutes les commodités pour une vie en société, le temps d'une traversée de l'Atlantique.

Garcia ignore les portes métalliques des deux premiers paliers et poursuivit précautionneusement, à pas de loup, vers le troisième. L'accès à la passerelle semblait ouvert. Des voix provenaient du poste de pilotage. Les discussions étaient en français.

— Où est la coke ?

— En sécurité. Elle n'a pas bougé depuis la traversée.

— Dans ce cas, il n'y a aucun risque pour que nos collègues de la BN la trouvent.

— Aucun risque. Jamais ils n'auront l'idée d'aller la chercher en cet endroit.

— Dans ce cas, nous pouvons dire au flic suisse et à la gendarmerie de monter à bord pour la fouille du cargo. Cela prendra tout de même quelques heures.

— Faites ce que vous avez à faire, pourvu que vous nous débarrassiez au plus vite de la police. La nuit prochaine, le Mary Jane doit repartir pour Panama. Il faut que la cargaison soit débarquée ce soir. Maintenant, faites votre travail.

— Nous sommes payés pour ça.

Il y eut des éclats de rire, que Garcia ne partagea pas.

Il venait de reconnaître les voix de Racone et de Brusca, ainsi

qu'une troisième à l'accent neuchâtelois prononcé.

Sans la moindre hésitation, il gravit les dernières marches métalliques et il se présenta dans l'encadrement de la porte donnant accès à la passerelle.

Il apparut en ombre chinoise à la dizaine de personnes qui lui faisait face et lança :

— Apparemment, l'entraide judiciaire internationale connaît quelques limites. Est-ce que je peux participer à votre petite fiesta et rigoler avec vous ?

L'intervention jeta un froid. Tous les regards se tournèrent d'un coup vers l'intrus, qui les tenait en respect en braquant sur eux le canon de son fusil à pompe.

* * * * *

Lorsqu'après une dizaine de minutes, les réponses suivantes de Lukas Meyer arrivèrent sur mon portable de remplacement, les derniers doutes s'envolèrent.

Dan s'était aveuglément jeté dans la gueule du loup.

La police française était dans le coup.

J'ignorais jusqu'où allaient les implications, mais une chose était sûre : Stéphane Richeterre, le technicien PTS de l'identité judiciaire d'Arles, avait menti.

A qui ?

Je ne savais pas où s'arrêtait la frontière de ce mensonge. Il avait menti à Dan et à moi. C'était une certitude.

Mais avait-il aussi trahi ses collègues des Bouches-du-Rhône ?

Peu probable.

Leur arrivée un peu trop providentielle de ce matin, juste après ma fuite des salins, ne m'apparaissait désormais plus comme une simple coïncidence.

Ils avaient amené au SRPJ de Nîmes de prétendues preuves au sujet du Mary Jane, parce qu'ils savaient que mes découvertes de cette nuit conduiraient la brigade criminelle gardoise à perquisitionner non seulement *Le Saunier du Midi*, mais également le cargo.

Ils n'avaient fait que couper l'herbe sous les pieds du capitaine Bersier et du lieutenant Mussi, afin que ces derniers ne mettent pas les pieds où il ne fallait pas. Maintenant, ils gagnaient du temps, pour que la cargaison du navire échappe à la saisie policière.

Les stups et la BAC de Marseille couvraient ce trafic de cocaïne avec la complicité de Stéphane Richeterre. Ce dernier constituait le lien entre eux d'une part, et les frères ennemis Alain Brescou et Andy

Rohrer d'autre part.

L'agent de l'IJ d'Arles s'était débrouillé pour venir en aide à ses voisins nîmois dans le cadre de l'enquête relative au crime de l'Espiguette. De la sorte, il avait conservé un contrôle sur toutes leurs découvertes.

Au cœur de cette brume de trahison, sans le savoir, Dan Garcia avait accompagné les fourbes dans une perquisition bidon. Il était trop malin pour ne pas s'en rendre compte. C'était une simple question de temps. Lorsqu'il le découvrirait, il serait en danger de mort.

Comme je n'avais aucune garantie que Bersier et Mussi ne fussent pas partie prenante à ce vaste complot, je décidai d'en dire le moins possible et, une fois de plus, d'agir en solitaire.

— Est-ce que tu as une voiture ? demandai-je au jeune informaticien.

— Non, s'étonna-t-il. Pourquoi ?

— Il faut que je me rende aux Saintes-Maries-de-la-Mer au plus vite. L'homme me sourit.

— Ton supérieur est parti avec les Marseillais, si je ne m'abuse. Il a donc laissé sa voiture dans notre parc, très certainement avec la clé dessus. Le chef de notre garage l'exige, afin de pouvoir déplacer les véhicules en fonction de l'aléa des interventions.

* * * * *

Sur le Mary Jane, le commissaire Garcia ne vit pas l'agent Richeterre derrière lui. Celui-ci l'avait suivi sur le pont par l'échelle de corde.

Les deux seules impressions qu'il ressentit fut d'abord un déplacement des regards vers le nouvel arrivant, dans son dos, puis un violent coup sur la tête.

Son crâne faillit exploser. Sa vision se brouilla. Ses dix vis-à-vis devinrent flous. Le décor de la passerelle de pilotage glissa, puis tourna. Ses yeux se révoltèrent et il gagna le néant.

16.

Lorsque j'arrivai aux Saintes-Maries au volant de la Subaru des stups, je dépassai le centre équestre des Arnelles, traversai le village et longeai les plages en direction de l'est. À hauteur du camping de La Brise, je poursuivis par un chemin caillouteux, passai devant une tour des secouristes, puis une rangée de camping-cars garés en bord de mer, avant d'emprunter la digue. Celle-ci était interdite à la circulation, mais elle constituait le seul accès en ligne droite pour gagner le phare de Beauduc.

Après une dizaine de kilomètres désertiques et sauvages, entre plages, étangs et plaines marécageuses, je parvins enfin en vue du campement des gitans. Toute trace physique de l'intervention policière de la veille avait disparu, mais la rudesse des visages me la rappela tout de suite. On me regarda comme le Diable revenant sur les lieux de ses méfaits.

J'ignorai ces reproches silencieux et garai la Subaru devant la caravane de Francisco Andrade. Dans celle-ci, l'oncle de Namia m'attendait, entouré de son frère Hugo et du colosse de l'église. Ils étaient assis autour d'une table basse, sur des bancs recouverts de tapis, comme s'ils tenaient un conseil.

— Assieds-toi, gadjo, m'ordonna Francisco.

Sans dire un mot, Hugo me sourit, manifestement heureux de constater que j'avais échappé aux spectres.

Quant au colosse de l'église, il se mura dans le silence, me dévisageant de façon suspicieuse.

— Je pense que tu as pu sentir la rancœur de nos familles, reprit le chef du clan. Tu n'es plus le bienvenu ici, car tous pensent que tu as attiré les condés.

— Je t'ai déjà dit que je n'y étais pour rien, me défendis-je.

— Je le sais, répondit Francisco.

— Dans ce cas, pourquoi n'as-tu pas convaincu ton clan de ce fait ?

— Parce que ce serait une pure perte d'énergie. Tu restes un gadjo à leurs yeux. Tu n'es pas des nôtres et tu ne le seras jamais. Pire que cela, tu as eu l'honnêteté de reconnaître que tu es un flic.

— Suisse, souris-je.

Je jetai un coup d'œil complice au colosse. À lui, j'avais menti dans l'église des Saintes, devant la statue de Sara la Noire. Mais il n'avait pas été dupe.

Il demeura impassible.

— Cela n'a aucune importance que tu sois suisse, français ou ukrainien, poursuivit Francisco. Tu restes un flic, donc un gars qui ne nous aime pas et que nous n'aimons pas. Mon frère Hugo nous a toutefois parlé de tes exploits de cette nuit, dans les salins. Il nous a dit que tu allais peut-être nous rejoindre, pour autant que tu t'en tires vivant. Te voilà ! Tant mieux. Maintenant, viens-en aux faits. Qu'attends-tu de nous ?

— Des armes.

Francisco regarda son frère, puis le colosse, avant de répondre :

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous en avons ?

— Les flics de Marseille sont pourris. Ils ont menti sur plein de choses. Sauf sur le cambriolage de l'entrepôt de Fos-sur-Mer. J'ai vu les photos des armes et de la drogue qu'ils ont récupérées. De même que les PV d'audition des deux jeunes qu'ils vont présenter ce jour à leur juge des libertés.

Il y eut un silence, puis l'oncle reprit :

— Admettons une seule seconde que tu aies raison – attention, je ne dis pas que c'est le cas – que voudrais-tu faire de ces armes ?

— J'ai entendu dire que la BAC des Bouches-du-Rhône recherche des mines marines et des grenades.

— Mais encore ?

— J'en aurais besoin. De même qu'un petit bateau et une tenue de plongée sous-marine.

Francisco éclata de rire.

— Tant que tu y es, gadjo, tu ne voudrais pas qu'on te fournisse aussi un commando de gars surentraînés ? Tu comptes arraisonner un bateau ou quoi ?

— Exactement !

La réponse – sérieuse – calma les rires de l'oncle.

— Tu es fou ?

— Pas du tout. Je veux aider un ami.

— Et nous, qu'est-ce qu'on y gagnerait à t'aider dans une telle opération ?

— Des réponses claires sur la mort de Namia et une réhabilitation aux yeux de certains policiers qui vous croient impliqués dans celle-ci ?

— Notre clan ? Impliqué dans la mort de ma fille ? s'insurgea

soudain Hugo.

— Qu'importent les convictions des flics ! le coupa Francisco.

— Certains policiers ripoux ont œuvré dans ce but, pour faire croire à votre participation, appuyai-je.

— C'est pour ça qu'ils ont laissé cette enquête s'enliser ? Pour ne pas mouiller les leurs ?

— Je ne crois pas, corrigeai-je. Ce n'est que depuis cette nuit que j'ai commencé à obtenir des réponses sur ce qui s'est passé. Les policiers du SRPJ de Nîmes n'y sont probablement pour rien. Ils ont été bernés dans cette affaire. Comme nous tous.

Je lus dans les yeux de mes trois interlocuteurs qu'ils attendaient des explications plus détaillées. Je repris donc l'histoire depuis le début.

Après quinze minutes de récit, Francisco siffla d'admiration face aux révélations de cette conspiration et conclut :

— Très bien, gadjo. Tu auras tes armes. Elles sont enterrées ici, quelque part. Les condés de Marseille ne les ont pas trouvées hier. Une chance pour nous. Le seul problème, c'est que nous n'avons pas de bateau. En voler un, ce serait trop risqué. Surtout aujourd'hui, avec toutes ces patrouilles qui grouillent dans les Saintes. En plus, je suppose que l'équipage du Mary Jane te repérerait illico. Le mieux serait probablement de partir en plongée directement depuis la plage au sud de l'étang des Salants. Le hic, c'est qu'il est impossible d'atteindre cet endroit en voiture.

— Et à pied ? demandai-je.

— Il est impensable de transporter le matériel à pied. Il est trop lourd.

Je réfléchis un instant. Une solution se dessina dans mon esprit, même si elle requérait une coopération qu'il ne serait pas facile d'obtenir.

— J'en fais mon affaire, annonçai-je. Laissez-moi une heure et rejoignez-moi à cet endroit – je l'indiquai sur une carte de la région affichée dans la caravane – avec les armes et l'équipement.

— Très bien, conclut Francisco. Nous viendrons avec les armes et les tenues de plongée. Mais sois à l'heure, gadjo. Parce qu'au moindre signe d'embrouille, nous annulons notre deal et nous disparaissions aussitôt.

— Il n'y aura pas d'embrouille.

— Sara la Noire t'entende !

— Dis-moi, Francisco, m'étonnai-je. Si je t'ai bien compris, tu viens de parler de plusieurs combinaisons de plongée ?

— Il y en aura deux, répondit Hugo. Je viens avec toi.

— Tu sais plonger ?
— Je sais tout faire, quand il s'agit de découvrir la vérité sur la mort de ma fille.
Je lui souris.

* * * * *

La voix de la jeune cavalière résonna dans tout le centre équestre des Arnelles.

— Il n'en est absolument pas question ! tonna Claire. Vous vous êtes déjà bien moqué de moi, lors de notre balade à cheval d'hier au phare de Beauduc.

— Je le regrette, croyez-moi. Mais vous vous en êtes tirée sans trop de mal, non ?

— Certes, mais pas grâce à vous ! Je n'ai échappé à une garde-à-vue que parce que les CRS ont rapidement compris que j'étais de bonne foi et que je n'avais rien à voir avec les gitans. Vous avez disparu et vous m'avez laissée en rade avec les deux chevaux. D'ailleurs, vous me devez toujours le prix de la balade et je ne sais pas ce qui me retient d'appeler la police.

— Je vous la payerai, cette balade, me défendis-je. Au prix fort. Comme je vous payerai aussi celle d'aujourd'hui. Avec un excellent pourboire à la clé.

— Je n'en ai rien à faire, de vos pourboires. Payez-moi la balade d'hier au prix normal, reprenez votre voiture et fichez le camp d'ici. Sinon, j'appelle la police.

— Vous n'en ferez rien.

— Comment le savez-vous ?

— Parce que l'action d'hier vous a sortie de la routine estivale des balades touristiques. Quelque part, au fond de vous, vous avez aimé. N'est-ce pas ?

Elle me regarda, étonnée.

— Décidément, vous ne manquez pas de toupet, vous !

— Assurément pas, ironisai-je. Mais cette fois, je vous jure que votre aide pourrait sauver la vie d'une personne.

— Qui ça ?

— Un collègue.

— Gitan ?

— Non. Un policier suisse. Mon chef.

— Parce que vous êtes policier, vous aussi ?

Je compris dans son regard et son ton narquois qu'elle ne me

croyait pas.

— Un instant, lui demandai-je de patienter.

Je repartis vers la Subaru des stupés, l'ouvris, fouillai dans la boîte à gants et en retirai une autorisation officielle de parcage de la police neuchâteloise, aux couleurs du canton. J'en profitai également pour exhiber le gyrophare et lui montrai les deux objets.

— Qui me dit qu'ils sont vrais ? demanda Claire.

— Ils le sont.

— Et les voitures ? Vous êtes bien le premier policier que je vois qui se déplace seul, mais avec deux véhicules différents.

— Ce serait trop long à vous expliquer. Je m'engage à venir les récupérer.

— À vous de voir. Sinon, je les utiliserai en garantie du paiement des deux balades.

— Des deux balades ?

Elle me sourit en coin.

— Disons que, du bout des lèvres, j'ai décidé de vous croire, monsieur le policier suisse. Et de vous faire confiance, même si je sens que je vais m'en mordre les doigts. Parce que franchement, votre histoire paraît bien trop rocambolesque pour avoir été inventée. Elle ne peut donc qu'être vraie. Du moins, je veux le croire. Où va-t-on se promener, cette fois ?

— À l'opposé de Beauduc. Je voudrais me rendre sur la plage au sud de l'étang des Salants.

— Ce n'est pas la porte à côté.

— C'est pour ça que je vous payerai la journée entière.

— OK. Quand partons-nous ?

— Maintenant. Mais il faudra un troisième cheval pour un ami.

— Policier ?

— Non, gitan.

Elle s'énerva une nouvelle fois.

— Vous me prenez vraiment pour une idiote !

— Je vous assure que non. Je ne peux pas tout vous dire. Secret de l'instruction. Faites-moi simplement confiance. Nous devons aussi transporter du matériel.

Elle haussa les sourcils, méfiante.

— Quel genre de matériel ?

— Des équipements de plongée.

Je décidai qu'il était inutile de lui parler des armes et des explosifs.

— Vous comptez plonger à cet endroit ?

— Oui.

— Il n'y a pourtant rien d'intéressant à voir, là-bas. Ce ne sont que des plages de sable, rien de plus.

— Détrompez-vous, rigolai-je. Je vous assure que dans cette région, il y a de très gros poissons. Mais vous n'en saurez pas plus, je suis désolé.

— Chasse au trésor ? Y aurait-il des épaves dans le coin ?

— Inutile d'insister, Claire.

J'hésitai à ironiser sur l'existence éventuelle d'une future épave – celle du Mary Jane – mais je préfèrai me taire plutôt que de devoir broder autour d'explications fumeuses.

— Bon, attendez-moi ici. Je vais harnacher les chevaux, me dit-elle.

— Vous reprenez Zidane et Benzema ?

— Si vous voulez. Pourquoi cette question ? Vous voulez leur présenter des excuses ?

— Non, mais je les ai trouvés efficaces. Et le troisième ? Vous allez me sortir Ribéry ?

Elle rigola à son tour.

— Désolé, mais celui-là, nous ne l'avons pas en stock. Vous contenterez-vous de Biberon ?

— S'il n'est pas mouillé derrière les oreilles...

— En réalité, il est plus âgé que les deux autres, mais plus craintif aussi. J'espère que cette fois, il n'y aura pas de coups de feu.

Je pensai aux grenades et aux mines marines.

— J'espère bien que non. En revanche...

— Je devrai rentrer toute seule avec les trois montures. Ça, je l'ai bien compris, monsieur le policier suisse.

— Je m'appelle Mike.

* * * * *

Petite-Camargue, le 16 juillet, 16h50.

Le rendez-vous avec Hugo et le colosse sur un parking désert en marge des Saintes s'était passé comme convenu.

Le contenu du coffre d'une vieille Mercedes avait été transféré sur les chevaux, dans six sacoches latérales, sans nécessité d'en dévoiler toute la nature à Claire. Cette dernière n'avait posé aucune question aux deux gitans et s'était contentée de les saluer. Chacun son travail.

Sur nos montures, nous avons ensuite traversé les Salicornes, longé le canal des Launes, puis franchi le Petit-Rhône au Grau d'Orgon. Les trois chevaux avaient dû nager par endroit, supportant le poids des

cavaliers et du chargement. Dix kilomètres de plage sauvage bardée de digues avaient suivi, le long des étangs d'Icard, de la Grille, de la Grande Gorgue, de Fer et des Deux Pins. Après le Clos de la Comète, nous avons traversé le Canal de Recul par un étroit ponton en bordure de mer, en aval de petites écluses, avant de quitter les Bouches-du-Rhône pour pénétrer en territoire gardois.

Au large sur notre gauche, la silhouette du Mary Jane grandissait dans le soleil de fin d'après-midi. La position du cargo n'avait pas changé depuis l'aube.

Je cherchai à la surface de l'eau d'éventuelles traces de la brigade nautique, mais ne remarquai aucun mouvement. De loin, le bâtiment battant pavillon panaméen faisait presque penser à un vaisseau fantôme.

Parvenus à la hauteur du porte-conteneurs, là où la distance en ligne droite entre la plage et l'objectif nous parut la plus courte, nous stoppâmes nos chevaux.

— Il y a un bon kilomètre, annonçai-je à Andrade. Tu te sens toujours d'attaque ?

— Toujours, gadjo.

Nous descendîmes de cheval et déchargeâmes le paquetage, sous le regard mi-amusé, mi-inquiet de notre guide.

— Je suppose que c'est ici que je dois faire demi-tour sans poser de questions ? demanda la jeune cavalière.

Je m'approchai d'elle et caressai le flanc de son Camargue.

Zidane poussa un petit hennissement, tandis que dans leurs coins, délestés de leur double fardeau, Benzema et Biberon brouaient des herbes séchées en bordure de plage.

— Je suis conscient de l'effort que je vous ai demandé, Claire. À deux reprises, je vous ai fait prendre le risque de compromettre l'intégrité de votre centre par des activités un peu troubles à vos yeux. Mais je vous jure que je suis policier. Sur ce coup-là, je ne vous ai pas menti.

Elle me sourit.

— Je vous crois, Mike.

— Vous pouvez partir maintenant...

Je fis mine de réfléchir, en regardant le gitan déballer le matériel de plongée, puis repris :

— ...comme vous pourriez peut-être aussi, par prudence, attendre ici quelques minutes après notre départ, histoire de voir si mon ami Hugo supporte les fonds marins. Je ne voudrais pas le laisser en rade sur la plage...

— Vous n'avez pourtant pas hésité à le faire avec moi, au phare de Beauduc.

— Je ne m'en excuserai jamais assez. Un CRS ne m'en a hélas pas laissé le choix. J'en conserve encore des séquelles sur le front.

— Ça ne se voit pas, me rassura-t-elle.

Je souris et plongeai dans ses yeux bruns. Elle était simple et belle à la fois, dans sa tenue beige seyante, avec ses longs cheveux détachés. Je me rendis compte que bien des points l'opposaient à Lara, mais que l'une comme l'autre troublaient mes sens.

Je me mis à balbutier.

— Si... par malheur... je ne devais pas vous revoir, je...

— On se reverra, me coupa-t-elle. Vous avez intérêt. Vous me devez deux balades.

— Vous avez raison. Mais si vous n'avez pas de nouvelles de ma part d'ici demain midi...

— J'appelle vos collègues ?

— Inutile. Ils ne pourront plus rien pour moi. Vendez les deux voitures à plaques neuchâteloises qui se trouvent sur le parking du centre équestre et dédommangez-vous. La Subaru ne vaut plus grand chose, mais vous devriez pouvoir tirer un bon prix de l'Opel Insigna.

— Et le gyrophare ? Je peux le garder ?

— Si c'est en souvenir de moi, oui.

— Revendre des voitures de police, plaisanta-t-elle, ça doit certainement être un truc à finir en garde-à-vue, non ?

— Vous n'auriez aucune peine à démontrer à nouveau votre bonne foi, comme à Beauduc. J'en suis sûr.

Elle regarda le large et conclut en redevenant sérieuse :

— Je ne sais pas ce que vous vous apprêtez à faire, avec Hugo. Et je préfère ne pas le savoir. Faites attention à vous, Mike. Je vais attendre ici une dizaine de minutes, puis je regagnerai les Arnelles avec les chevaux.

Je la remerciai, puis rejoignis le gitan, qui était déjà en train d'enfiler sa tenue de plongée. L'appel de la vengeance le rendait silencieux, mais déterminé. La mort pouvait se lire sur son visage. Il en était le messenger.

* * * * *

Après une dizaine de minutes sous l'eau, à quatre ou cinq mètres de profondeur, je pus me rendre compte des aptitudes aquatiques d'Hugo. Même débutant, il parviendrait sans mal à atteindre le Mary Jane, s'il restait dans mon sillage. Le fond sablonneux s'éloignait progressivement de nous, passant du beige au vert foncé et plongeant petit-à-petit dans les ténèbres. La Grande Bleue nous entourait. La

plage n'était désormais plus qu'un souvenir.

Indiquant au gitan de m'attendre en suspension à cinq mètres de fond, je remontai à la surface et jetai un coup d'œil en direction du rivage, déjà lointain.

Cela me suffit pour apercevoir Claire repartir avec les trois chevaux lancés au galop. Cette fille était une perle. J'espérai à cet instant que le destin me remette un jour sur son chemin, ne serait-ce que pour la remercier plus décemment de son aide. Laisant le nuage de sable s'éloigner dans le jour décroissant, je cherchai du regard le cargo. J'eus la confirmation que nous nagions dans la bonne direction.

Je rejoignis Andrade, lui demandai d'un signe de la main si tout allait bien – il me le confirma – et nous reprîmes notre progression vers l'objectif, tout en veillant à demeurer à profondeur constante. La lourdeur de nos sacs en bandoulière nous obligeait à nager de manière légèrement oblique, les palmes orientées vers le bas, de sorte à assurer une certaine propulsion verticale afin de ne pas couler.

Je gardai constamment un œil sur l'altimètre de mon ordinateur de plongée. Les mines – nous en portions deux chacun – et les grenades pesaient leur poids.

En dessous de nous, les fonds marins disparurent bientôt, pour ne devenir plus qu'un gigantesque gouffre bleu foncé.

En dessus de nous, le soleil traçait encore des rais de lumière en diagonale à travers les premières couches de la mer. La surface paraissait très calme, plate, sans la moindre vague.

De temps à autre, nous croisâmes un banc de poissons argentés reflétant les derniers rayons du jour. Mais ce fut rare. La plupart du temps, nous nous retrouvâmes seuls au milieu de l'immensité sombre et infinie.

Après une durée qui parut une éternité, nous arrivâmes enfin en vue d'une masse noirâtre, qui flottait en surface.

Nous nous en approchâmes lentement, tout en économisant notre mélange gazeux. C'était la coque du Mary Jane.

A priori de taille moyenne, elle grossit au fur et à mesure de notre progression. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à quelques mètres, elle nous parut titanesque.

Nous n'étions que deux misérables crevettes flottant sous le ventre d'une baleine.

Soudain, le bras d'Andrade saisit fermement le mien et le secoua. Je me retournai. Il m'indiqua une forme noire et c'est là que je la vis.

La fusée.

La fusée de Nino.

Le missile du plan technique découvert dans la cabane des sauniers.

L'engin était soudé horizontalement à la coque du cargo. Je pensai

d'abord à un sous-marin, mais c'était trop petit.

Je m'en approchai.

Hugo en fit de même.

Son regard à travers la vitre de son masque me communiqua qu'il avait compris. Il avait sous les yeux la traduction des propos de son jeune fils. La fameuse « fusée ».

C'était une sorte de volumineuse torpille, mais sans système de propulsion. Les soudures paraissaient prévues pour résister à une forte houle et aux intempéries d'une traversée mouvementée de l'Atlantique.

Inspectant l'engin de plus près, j'en déduisis qu'il s'agissait plus d'une sorte de coffre que d'une arme de guerre. Une excellente cachette pour la cocaïne. Prévue pour des kilos, voire des tonnes de drogue. Il n'était pas étonnant qu'un tel chargement ait échappé aux contrôles des garde-côtes. Ces gars étaient des génies.

Quelque part, je me surpris à les admirer, en précisant bien qu'admiration ne signifiait nullement approbation.

Je ne perdis jamais de vue que ces gars étaient aussi des assassins.

Alors que je m'émerveillais devant l'ingéniosité des trafiquants, une main gantée m'agrippa une nouvelle fois par le bras. Dans un relâchement de bulles d'air, Hugo me montra, un peu plus loin, une autre forme similaire.

Nous longeâmes la coque du Mary Jane et découvrîmes quatre torpilles identiques, d'environ trois mètres de longueur et cinquante centimètres de diamètre chacune, soudées de part et d'autre de la quille du porte-conteneurs.

Si ces torpilles étaient pleines de coke, ce qui semblait à priori le cas, il devait y en avoir pour des dizaines de millions d'euros en valeur marchande.

Le gitan l'avait bien compris, lui aussi. Il fut le premier à sortir une mine marine de son sac et à l'aimer à l'une des « fusées ». Il l'arma et passa à la suivante. Sans me poser de question, je l'imitai. Andrade se chargea ensuite des minuteurs.

La guerre était déclarée. Les choses sérieuses pouvaient commencer.

Nous nous dirigeâmes lentement vers l'avant du bateau et repêrâmes la chaîne de l'ancre, notre sésame pour monter à bord.

17.

Les maillons de la chaîne du Mary Jane étaient si gros qu'ils constituaient une échelle de bonne taille, certes glissante. Avec Hugo, nous fîmes surface et nous agrippâmes à l'un des anneaux noirs métalliques.

À l'instar de Cortès brûlant ses bateaux pour s'empêcher de faire demi-tour, nous abandonnâmes notre matériel de plongée. Il était impossible de le monter à bord sans un effort surhumain, susceptible de provoquer du bruit et d'attirer une attention indésirable. Il était également inutile de gaspiller notre énergie dans ce genre d'entreprise hasardeuse.

Si nous en réchappions, nous trouverions bien un moyen de rentrer.

Non sans une certaine appréhension, nous regardâmes nos palmes, masques, bouteilles et ceintures de plomb prendre le chemin des profondeurs, pour rapidement disparaître dans le néant. Les seules choses que nous conservâmes furent les combinaisons noires en néoprène et les sacs étanches en bandoulière.

Tendue, la chaîne décrivait une légère diagonale vers un trou dans l'étrave. C'est par cet orifice que nous pourrions accéder au pont du cargo.

L'escalade ne fut pas sans peine, mais nous y parvînmes. Sur notre gauche, chaque lettre blanche du nom du navire – M A R Y J A N E – dépassait notre taille humaine.

Nous nous glissâmes sur le pont avant, puis protégés de la passerelle de pilotage par un entassement de conteneurs, nous nous adossâmes à l'immense cabestan supportant le poids de l'ancre et de sa chaîne.

À l'abri des regards, nous ouvîmes nos sacs étanches et en sortîmes les armes dans le plus grand silence. En plus de notre couteau de plongée, nous disposions chacun d'un automatique 9mm, de quatre chargeurs pleins et de trois grenades à fragmentation.

Pour multiplier nos chances, nous convînmes de nous séparer pour longer le pont du navire, chacun de son côté. Je pris par tribord et Hugo par bâbord.

Le pont avant était légèrement surélevé. Outre le volumineux

cabestan, il supportait une haute antenne jaune soutenue par trois câbles, l'un attaché à la proue et les deux autres sur chaque flanc de l'étrave.

Après la descente de quelques marches métalliques, pistolet au poing prêt à faire feu, je me mis à longer la cargaison de conteneurs.

Je comptai huit unités en longueur, empilées comme des *Lego* sur quatre étages. J'estimai rapidement que, sur la largeur du cargo, il devait y avoir quatre à cinq rangées, ce qui correspondait à un chargement aux couleurs panachées d'environ cent cinquante conteneurs.

Des espaces suffisants avaient été aménagés entre les blocs, de sorte qu'un accès aux portes de chaque conteneur demeure garanti en tout temps, notamment pour les éventuels contrôles en mer. Cela faisait du pont une sorte de labyrinthe.

Pratique pour se dissimuler.

J'estimai rapidement le temps qu'il aurait fallu pour perquisitionner le navire dans les règles de l'art et je parvins à la conclusion qu'il aurait été humainement impossible pour Racone, Brusca et leurs six hommes – même appuyés par des gendarmes de la brigade nautique – de fouiller tout cela et de repartir avec les vedettes de la BN dans un si bref délai.

Mes craintes de trahison s'étaient à l'évidence matérialisées.

Mon seul espoir fut de ne pas être arrivé trop tard pour Dan.

Adossé au mur de conteneurs, je parcourus la soixantaine de mètres séparant le pont avant de la tour arrière du cargo. Mes deux mains demeuraient crispées sur la crosse du 9 mm, canon vers le ciel, arme prête à faire feu au moindre danger. Un instant, je me sentis replacé dans le contexte du bunker de Planèze.

Sauf que maintenant, ce n'était plus un exercice. Si le cadre en pleine lumière du jour différait, les circonstances y ressemblaient étrangement, à ce détail près qu'un échec pourrait me valoir une vraie balle dans la tête.

Je n'avais pas droit à l'erreur.

Aucun joker.

Pas de menottes, ni d'humiliation devant le reste de la classe.

Un échec entraînerait la peine capitale.

Sans sommation.

Sur le pont de chargement, je ne repérai aucune présence humaine, aucune caméra, ni aucun autre dispositif de surveillance.

Une chance.

Le bâtiment avait l'air plutôt vétuste et sentait la corrosion maritime.

Tout était presque trop calme.

À travers une rangée de conteneurs, sur ma droite, un mouvement attira soudain mon attention. Instinctivement, je pointai mon pistolet dans cette direction.

« Toujours considérer une arme comme chargée. »

Elle l'était.

« Ne jamais diriger son arme contre un objectif sans la volonté de l'engager. »

Aucune hésitation.

« Ne pas mettre le doigt sur la détente tant que le guidon n'est pas sur l'objectif. »

Cela ne prit qu'un quart de seconde.

« Avoir identifié l'objectif et évalué son environnement. »

Putain, Hugo !

Le gitan se trouvait à une quinzaine de mètres de moi, de l'autre côté de l'amas de conteneurs. Il progressait à la même vitesse que moi, lentement et sur ses gardes. Sous le coup de l'adrénaline, par réflexe de survie, nous avions pointé réciproquement l'un sur l'autre les canons de nos armes de poing. Après une brève hésitation, nous nous étions identifiés mutuellement.

Nous soufflâmes de soulagement et, après un échange de sourires complices mais crispés, nous poursuivîmes chacun de notre côté.

J'atteignis la tour arrière du Mary Jane et me dirigeai vers un escalier métallique blanc menant aux étages supérieurs. J'en comptai trois.

La passerelle de pilotage se trouvait au sommet, devant la cheminée principale du bâtiment. Toute vitrée, elle ressemblait à la tour de contrôle d'un aéroport international. Située en hauteur, elle permettait de voir l'horizon par-dessus le dernier étage de conteneurs.

Je franchis avec précautions les deux premiers paliers, qui donnaient sur des cabines.

Au niveau du second pont, un canot de sauvetage pendait à une grue, rangée contre la paroi du navire.

Au moment où j'attaquai la montée des dernières marches menant au poste de pilotage, un coup de feu retentit.

Bientôt suivi de plusieurs autres.

Ils semblaient provenir de bâbord.

Hugo avait-il été repéré ?

Où avait-il spontanément décidé de passer à l'action ?

De courtes rafales succédèrent à des détonations isolées, avant qu'une violente explosion ne déchirât l'air. Une première grenade à fragmentation venait d'entrer en jeu.

Le gitan semblait défendre chèrement sa peau, probablement mû par le souvenir de son enfant assassinée et par l'idée de vengeance.

Je profitai de ce début de chaos pour pénétrer dans le poste de pilotage.

* * * * *

Dans la passerelle, je comptai cinq personnes présentes, dont une assise sur une chaise, les mains sanglées dans le dos. Un filet de sang séché coulait de son crâne et lui barrait le visage. Je reconnus Dan. Il était vivant.

Déjà déstabilisés par les coups de feu provenant du pont de chargement, les quatre autres hommes furent surpris par mon arrivée. Ils regardaient de l'autre côté du navire, en contrebas, cherchant en vain des traces des violents combats qui opposaient Andrade au reste de l'équipage et aux agents de la PJ phocéenne.

Toutes les paires d'yeux se tournèrent en même temps vers moi. L'un des gars tenait dans la main un automatique. Il fit l'erreur de se croire plus rapide que moi.

Je vis son bras monter et chercher à me viser. Sans hésiter, je fis feu et l'atteignis en pleine tête. Son front encaissa le choc de la balle de 9 mm et l'arrière de son crâne explosa, maculant la vitre du poste de pilotage de matière cérébrale, de bouts d'os et de sang. Aussitôt, son corps devint mou et il glissa au sol.

Gilbert Brusca, le chef de la BAC marseillaise, fut tué sur le coup.

Aussitôt, les hommes de droite et de gauche – Toni Racone et Stéphane Richeterre – levèrent les mains en signe de reddition.

Quant à celui du milieu, à la corpulence imposante, il sortit de l'ombre et s'avança d'un pas vers moi, tout en prenant garde de me montrer qu'il n'était pas armé.

— C'est toi, Donner ? demanda-t-il.

Il connaissait déjà la réponse.

Son visage apparut en pleine lumière.

— Bonsoir Andy, répondis-je. Oui, c'est bien moi, le rebus de bleusaille, qui suis venu foutre la merde dans tes petites combines.

— Manifestement, je t'ai sous-estimé.

— Erreur de débutant, souris-je. Impardonnable pour un vieux commissaire, héros de police à ses heures, qui a bien failli me faire croire à son décès.

— Comment as-tu deviné ?

— Tes ongles, Andy.

— Mes ongles ? s'étonna-t-il.

— Oui, tes putains d'ongles.

— Explique-moi.

— Tu passais tout ton temps et ton stress à te les ronger. Tu t'es même excusé de cette vilaine manie, quand nous étions à la Brasserie de l'Hôtel de Ville. Tu t'en souviens ?

— Possible. Et alors ?

— Ceux du cadavre de la plage de l'Espiguette étaient normaux. Sales, mais bien coupés.

— Erreur de débutant, confirma le chef de la CRECO en souriant.

— C'était les ongles d'un ennemi juré devenu chef de service, n'est-ce pas ?

— Pauvre Alain Brescou, ironisa Rohrer. Finir ainsi, dans le rôle du pantin. Je ne pouvais rêver plus belle révérence pour cette pourriture. Après ton passage à la voirie de La Chaux-de-Fonds, je me suis rendu compte que tu m'avais ouvert, sans le savoir, une voie royale pour me débarrasser de cet abruti.

— Et te faire passer pour mort par la même occasion.

— Je n'ai fait qu'inverser nos rôles, Donner. Il m'a suffi de l'enlever, de le faire passer la frontière en douce dans le coffre de ma voiture, puis de l'emmener au Sud de la France pour faire croire à sa fuite. Les localisations de son natel ont fait le reste.

— Passer la frontière avec un otage endormi dans le coffre, ça n'a pas dû être trop difficile, avec tes anciens collègues des douanes.

— Effectivement, ça crée des liens. Jamais les gardes-frontière n'auraient fouillé mon véhicule.

— J'imagine en outre que travailler pour le CGFR comme directeur de la région Neuchâtel-Jura, cela t'a permis de créer d'autres liens, notamment avec l'identité judiciaire de Besançon. Stéphane Richeterre y travaillait à l'époque, n'est-ce pas ?

Le commissaire frappa dans ses mains. Ses applaudissements résonnèrent dans la cabine de pilotage du Mary Jane.

— Bravo, Donner ! Tu m'épates. Tu ne serais pas métis et adopté que j'en croirais presque que tu as hérité de l'ADN de ce vieux Louis.

Cette remarque m'agaça.

— Laisse mon père où il est. À l'évidence, il ne te mérite plus, Andy. Ni comme ancien collègue, ni comme ami.

— Oh là, bleusaille ! Tout de suite les grands mots. Parce que tu crois que ton paternel est un chevalier blanc ? Il a sa part d'ombre, crois-moi. Un ex-flic et ex-consul devenu banquier, c'est un peu louche. Tu ne trouves pas ?

Je ne répondis pas.

Rohrer était sur la défensive et il commençait à raconter n'importe

quoi pour tenter de me déstabiliser. Je ne devais pas entrer dans son jeu de provocation.

— D'ailleurs, ajouta-t-il d'un ton narquois, je n'ai jamais vraiment compris pourquoi, en t'adoptant, il a préféré te laisser ton nom d'origine et ne t'a pas donné le sien. Michaël De Bosset, ça aurait tout de même mieux sonné que Mike Donner. Tu ne trouves pas ?

Hélas pour lui, je demeurai impassible. Il le remarqua et changea de registre, pour en revenir à sa filière internationale de cocaïne.

— Dis-moi, bleusaille. Mes ongles, c'est une chose. J'aurais d'ailleurs dû continuer de fumer, tout comme Brescou. Ce détail aurait évité de me trahir. Mais l'implication de Stéphan, comment as-tu deviné ?

Je savourai l'instant.

— Mon cher Andy, c'est en réalité Richeterre qui m'a aiguillé sur tes ongles.

— Comment ça ?

— Le cadavre de l'Espiguette avait du cambouis sur les mains. Du cambouis provenant d'un zodiac. Ce même zodiac que j'ai retrouvé dans la cabane des sauniers, au milieu des salins d'Aigues-Mortes.

— Un moment de faiblesse de mes hommes, Donner. Alain Brescou n'aurait jamais dû s'évader de cette cabane. Ce fut une grave erreur que nous avons toutefois réparée au terme d'une poursuite épique. Mais je crois que tu vois de quoi je veux parler, puisque tu as vécu la même chose la nuit dernière.

— J'ai eu plus de chance que lui, reconnus-je. Peut-être grâce au zodiac que vous avez récupéré et réparé. D'ailleurs, c'est sur ce même zodiac que j'ai pu photographier de belles empreintes digitales, marquées dans les taches d'huile du moteur Evinrude. Une autre erreur de ta part, Andy. Ce matin, j'ai envoyé ces empreintes à Lukas Meyer, en espérant sauvegarder une preuve impliquant les responsables de ta mort. Je m'attendais en effet à ce que le SF me confirme sans surprise qu'il s'agissait bel et bien de tes empreintes. Tu comprendras donc mon étonnement, lorsque j'ai reçu la réponse de Lukas.

Je me remémorai le premier SMS du chef du service forensique neuchâtelois :

« Selon AFIS, il s'agit d'une empreinte du pouce droit d'Alain Brescou. »

À l'extérieur de la passerelle, il y eut de nouveaux échanges de coups de feu. Quelque part, cela me rassura, car cela signifiait qu'Hugo était encore en vie. Cette assurance sur mon visage se traduisait en inquiétude dans les yeux de mes trois ennemis, car ils ignoraient toujours ce qui se passait sur le pont en contrebas.

Je fis comme si de rien n'était, restai impassible et poursuivis :

— Cette réponse de Lukas n’a pas suffi à vous trahir, car il aurait pu y avoir une certaine logique à retrouver les empreintes de ton assassin sur le zodiac. Mais cette information m’a conduit à voir et revoir les gros plans des mains du cadavre de l’Espiguette. Ces mains maculées de sable et d’huile de moteur. C’est là que j’ai vu les ongles. Ce petit détail que je ne parvenais pas à identifier. À partir de là, l’implication de Richeterre devenait une évidence.

Je me rappelai de l’affirmation scientifique du technicien PTS d’Arles, lors des questions relatives à l’identification du cadavre : « ... et surtout, parce que ses empreintes digitales et son ADN correspondent. Nous en avons eu confirmation hier soir par Interpol Berne, via le siège de Lyon. Il n’y a aucun doute à ce sujet. »

— Dès lors, il n’y avait que deux explications possibles. Soit Interpol était incompétent, soit Richeterre était un gros menteur. Vous comprendrez qu’au vu des circonstances, j’ai rapidement opté pour la seconde hypothèse. Et j’en ai eu une confirmation définitive ce matin, lorsque j’ai demandé à Lukas Meyer une seconde comparaison : celle du profil ADN du cadavre de l’Espiguette inséré dans le système informatique du SRPJ – et provenant directement du CHU de Nîmes – avec le profil ADN inscrit par Richeterre sur le formulaire européen *Interpol DNA profile search request* transmis à Interpol Berne, via Interpol Lyon. Seul un expert de la police scientifique aurait pu, à l’œil nu, repérer les différents profils. Pour les autres membres de la police et de la justice de nos deux pays, la probabilité que l’un d’entre eux s’amuse à comparer les alignées de chiffres et de codes des différents *loci* était nulle.

— Encore une fois, tu as tout juste, Donner. Malheureusement, Stéph n’a pas eu le temps d’insérer mon ADN dans le système informatique du SRPJ de Nîmes. Il a pu rattraper le coup avec la comparaison franco-suisse des profils.

— C’est ce que m’a confirmé Lukas Meyer ce matin, lorsque je lui ai envoyé les deux fiches contenant les profils ADN. Ils n’étaient pas les mêmes. Le sang prélevé lors de l’autopsie sur le cadavre de l’Espiguette par les médecins-légistes du CHU de Nîmes correspondait au profil ADN d’Alain Brescou. Ce profil se trouve de longue date dans la base de données suisse...

— Tandis que le profil ADN figurant sur la requête Interpol remplie par Stéph correspondait bel et bien au mien, bleusaille.

— Effectivement. Facile à comparer, puisque tous les flics sont fichés AFIS et ADN à des fins de comparaisons avec les scènes de crime, pour identifier les contaminations accidentelles lors des interventions.

— Exact, Donner. Une idée de génie, n’est-ce pas ?

— Pas tant que ça, puisque je suis là devant toi et que c'est moi qui tiens le flingue.

— Alors, profite-en ! Qu'attends-tu ?

— Jusqu'à cette nuit, Andy, j'étais prêt à tout pour démanteler ce trafic de coke, afin de venger ta mort. Pour célébrer la mémoire du grand flic que tu étais. Mais là, je crois que je vais le faire pour Namia Andrade.

— Qui ça ?

— La petite gitane que tes hommes ont étranglée dans les salins, parce qu'elle a découvert le pot-aux-roses. Si son frère Nino n'avait pas réussi à passer entre les mailles du filet, il y aurait eu deux enfants assassinés cette nuit-là.

— Ils n'avaient rien à faire là, ces mômes, se défendit Rohrer. C'est de leur faute, ce qui est arrivé.

Écœuré, je fis mine de cracher par terre.

— Tu diras ça à leur père, pourriture ! Il va tantôt arriver.

Au moment où je fulminais et lâchais cette phrase, il y eut une grosse explosion à l'extérieur, sur le pont en contrebas, suivie d'un nouvel échange de coups de feu.

Ce fut un peu comme la réponse d'Hugo à la dernière affirmation d'Andy.

Cela me rassura à nouveau de savoir le gitan toujours en vie et je me demandai à cet instant combien de victimes il avait pu faire dans l'autre camp.

— Nom de Dieu, Donner, souffla le chef de la CRECO. Qui sont ces hommes que tu as amenés avec toi ?

— Crois-tu que je vais te le dire ?

Rohrer pâlit.

Face à la résistance extérieure et en particulier aux explosions de grenades, il venait soudain de comprendre que je n'étais de loin pas seul, mais probablement pas accompagné de policiers. Je le vis se décomposer, car jusque-là, en dépit de mon 9 mm, il devait croire son équipage en surnombre. C'était en réalité le cas, mais il n'avait nul besoin de le savoir.

— Écoute, petit... (il parut hésiter) Il... il y a de gros enjeux dans ce business, avec de très gros bénéfices à la clé. Comme tu ne pourras jamais en espérer dans une vie de flic. Ni même comme fils de banquier, d'ailleurs. Je pourrais partager avec toi, si tu te montrais un peu compréhensif.

L'animal blessé battait en retraite. Je plongeai dans la brèche.

— Explique-moi où serait mon intérêt, Andy. Vite ! Parce que mes hommes sont probablement en train de laminer les tiens.

Il hésita une nouvelle fois, puis lâcha :

— Cela fait dix ans que nous avons mis tout cela en place, avec Stéph. Nous nous sommes connus au fil d'interventions transfrontalières impliquant la police du Doubs et le corps des gardes-frontière. Puis Stéph a été muté de Besançon à Arles. Et moi, de mon côté, j'ai regagné la police neuchâteloise.

Il avala péniblement sa salive.

— Mais nous avons toujours gardé le contact et c'est là qu'il m'a proposé ce plan. Ses collègues des stupés et de la BAC de Marseille cherchaient des marchés inédits pour écouler les saisies de drogue qu'ils détournaient à leur profit.

— Pourquoi as-tu craqué ?

— Mes démêlés avec la justice suite à l'affaire Brescou m'avaient laissé une montagne de dettes. J'étais sur la paille. Complètement usé et désabusé. Tu sais, Donner, l'État ne protège jamais ses policiers. Nos salaires sont médiocres. On rabote sans cesse nos futures prestations de retraite. On ne nous dit jamais merci quand on fait bien notre boulot, mais on nous tombe dessus à la moindre bourde.

— C'est le lot quotidien de tous les flics de ce monde, Andy. On le sait très bien quand on s'engage. Ce n'est pas pour autant qu'on devient tous des ripoux.

— Certes non. J'avais également soif de voir ce connard de Brescou en baver à son tour. Je savais qu'il faisait des magouilles en détournant des déchets recyclables et en les revendant pour son compte sur le dos de la collectivité publique. Des broutilles, à vrai dire.

— Pas tant que ça, si j'ai bien compris. C'était tout de même un trafic qui rapportait des centaines de milliers de francs.

— Peut-être. Mais en fin de compte, à mes yeux, c'était tout de même des broutilles en comparaison des bénéfices substantiels du trafic de coke.

Rohrer ricana et reprit :

— J'avais appris qu'en sa qualité de voyer-chef de la ville de La Chaux-de-Fonds, Brescou importait le sel de déneigement par camions depuis le Sud de la France. J'y ai vu une aubaine. En plus des papiers officiels d'importation signés par les autorités communales, j'ai joué de mes anciennes relations avec les douanes pour que les camions de l'entreprise *Le Saunier du Midi* – qui, soit dit en passant, ignore tout du fait que nous « utilisons » sa logistique à son insu – franchissent la frontière sans encombre. La route du sel était toute tracée. Le reste, tu connais.

— Pas la manière dont tu récupérais la coke, une fois la frontière franchie.

— Ça, ce n'est pas important pour le moment.

— OK, Andy. Et maintenant, qu'attendrais-tu de moi ?

— Que tu me remplaces au sein de la police neuchâteloise – puisque je suis mort – et que tu assures la logistique à partir de l'arrivée du sel dans nos montagnes.

— Et toi ?

— Je continuerais de gérer le business entre l'Amérique latine et le Sud de la France. Qu'en dis-tu ?

— Dans ton plan, il reste deux problèmes de taille : Daniel Garcia – qui vient de tout entendre de notre conversation – et le réseau de distribution à la Chaux-de-Fonds.

— Pour mon honorable collègue des stupés, son voyage pourrait peut-être s'arrêter ici et aujourd'hui. Comme ce pauvre Gilbert Brusca. Paix à leur âme. C'est d'ailleurs ce qui était initialement prévu, avant que toi et... ton équipe n'interveniez dans notre petite sauterie.

J'évitai de regarder Dan.

Quant à Rohrer, il jeta un coup d'œil au cadavre effondré à ses pieds. Je ne manquai pas son regard furtif, au passage, vers l'arme de poing du défunt Marseillais.

— Et ton réseau de distribution ?

— C'est un seul contact. Mais de confiance.

— Qui ça ?

— Eh là, Donner. Ne me prends pas pour un con. Je ne te donnerai son identité qu'une fois le deal conclu entre nous. Pas avant. Mais il faut te décider rapidement, car à vingt heures, la BN de Fos-sur-Mer va revenir avec ses trois vedettes pour récupérer Richeterre, Racone, Brusca et leurs hommes. Alors, ta réponse ?

Je lui souris.

— Dis-moi, Andy, qu'est-ce qui a pu te faire croire un seul instant qu'un bleu comme moi était prêt à accepter de conclure un deal pareil avec un vieux ripou comme toi ?

— Parce que tu ressembles à ton père, Mike. Tu es comme lui. Tu as sa volonté et sa combativité. Tu transpires l'ambition. Et aussi parce que, quoique tu en dises, Louis reste l'un de mes meilleurs amis.

— Tu te trompes.

— Non, je ne crois pas.

Au moment où je m'apprêtais à décliner l'offre, un séisme secoua le poste de pilotage du Mary Jane. Toutes les vitres volèrent en éclats.

Par réflexe, je cherchai à me protéger le visage. Je sentis mon corps se faire souffler, soulever de terre et retomber quelques mètres plus loin. Il y eut un violent choc. Mes yeux se voilèrent un instant. Ce fut comme si l'on avait soudainement éteint la lumière.

Il me fallut quelques secondes pour me remettre de l'impact. Tous mes sens étaient confus. Ma vue s'était momentanément troublée. Mes oreilles bourdonnaient. Mes tympans martelaient mon cerveau.

Lorsque ma vision se stabilisa, la première chose que je regardai fut mes mains. Elles avaient lâché le 9 mm et étaient rouges de sang. Un filet coulait de mon front ouvert en dessus de l'arcade. A priori, ce n'était pas grave, mais toute blessure à la tête saignait abondamment.

Je cherchai à identifier la cause de ce capharnaüm et je la trouvai, malgré la fumée qui avait envahi la passerelle de pilotage. Une grenade avait fait exploser vers l'intérieur toutes les vitres de la cabine. L'alarme automatique du cargo s'était déclenchée. Elle hurlait par saccades, tandis qu'un gyrophare rouge lançait péniblement ses rais de lumière à travers l'opacité de la pièce.

« Nom de Dieu... » pensai-je. « Hugo ! Tu es vivant, c'est bien. Mais ce n'est pas une raison pour laisser la vengeance t'aveugler et ignorer la présence de tes amis ! »

Et les autres ?

Je cherchai d'abord Dan Garcia et le vis, renversé au sol, toujours attaché à sa chaise. Il était vivant, mais avait l'air groggy.

Quant aux ennemis ?

Stéphane Richeterre paraissait sonné et complètement apeuré. Il s'était recroquevillé dans un recoin de la passerelle et tremblait.

À l'évidence, l'action ne devait pas être son fort. C'était un cerveau, mais avant tout un rat de laboratoire. Il avait été le maître à penser de toute cette machinerie, mais il n'avait jamais eu d'autre prétention que de faire le lien entre les gars de Marseille et Andreas Rohrer. Il n'avait pas l'étoffe d'un chef, même si l'affaire ne se serait probablement pas faite sans lui.

Quant à Andy, je crus le percevoir en fâcheuse posture. Appuyé contre un tableau de commandes du navire, à moitié couché sur le dos, il semblait ne plus pouvoir bouger de cette position inconfortable, même s'il était encore en vie. On aurait dit qu'une force invisible le maintenait collé à ce gros boîtier électronique.

Enfin, je trouvai Antonio Racone. Il était le seul des trois à tenir encore debout, bien que sa démarche fût un peu chancelante. De la main gauche, il fit le geste d'écarter la fumée qui était devant ses yeux. Dans sa droite, il tenait l'automatique de Gilbert Brusca.

Le chef des stups marseillais était armé. Je ne l'étais plus. Il me repéra et me visa. Il était trop tard pour chercher mon 9 mm ou dégoupiller une grenade, ce qui aurait été un suicide dans cet espace clos. Déjà que nous avions eu beaucoup de chance que la troisième

charge d'Hugo explose à l'extérieur de la passerelle.

Toni avait un clair avantage. J'étais à court de solution. Il fit la même analyse que moi de la situation et je le devinai sourire à travers le rideau de fumée qui se dissipait. Il affichait le visage du futur vainqueur qui sait qu'il a gagné.

Il s'en délecta quelques secondes, histoire de faire durer le plaisir et de bien savourer sa victoire imminente.

Je vis son doigt se crisper sur la détente.

Il y eut un coup de feu.

Je fermai les yeux.

Mais il n'y eut aucun impact.

Quand je les rouvris, étonné, je vis l'automatique glisser des mains de Racone et chuter. L'arme frappa le sol de la cabine dans un résonnement métallique.

Le Marseillais chancela.

Du sang jaillissait à gros bouillons à la base de son cou. Une balle avait dû atteindre la veine sous-clavière. Il porta ses mains à son cou, comme pour chercher à stopper l'hémorragie. Mais il n'y avait plus rien à faire.

La vie s'écoulait entre ses doigts.

Il perdit l'équilibre, fit quelques pas dans un sens, puis dans l'autre, et finit par s'écrouler au pied du tableau de commandes contre lequel le corps de Rohrer semblait toujours collé. En quelques secondes, il se vida de son sang et mourut au centre d'une mare rouge et visqueuse.

Cherchant l'origine du coup de feu mortel, je regardai à l'extérieur de la cabine et je le vis. Il se tenait là, debout dans le soleil couchant, à deux ou trois mètres de nous. Le gitan campait majestueusement sur ses deux jambes, sur le sommet de l'entassement de conteneurs, à hauteur de la cabine de pilotage.

Il paraissait fort comme un roc, sûr de lui. Il avait regagné cette vigueur qu'il avait perdue, en même temps qu'une dizaine de ses kilos, depuis la mort de sa fille. Aujourd'hui, il se relevait enfin de cette tragédie, en lavant l'honneur de sa petite Namia.

— Ça va, gadjo ? me lança-t-il à travers les vitres brisées de la passerelle.

— Ça peut aller, soufflai-je. Mais ce n'est pas grâce à toi, Hugo. Tu as bien failli nous tuer, Dan et moi.

— Désolé...

Il n'en avait pas l'air.

Pour lui, seul le résultat final comptait. Il n'en dit pas plus, ni ne s'excusa. Je le vis prendre son élan et sauter du sommet des conteneurs jusqu'à l'escalier bâbord, bravant la douzaine de mètres de

vide en-dessous de lui. Puis il nous rejoignit dans le poste de pilotage par la porte palière et jeta un rapide coup d'œil aux cadavres de Brusca et de Racone.

— M'est avis que les stup's et la BAC de Marseille vont devoir recruter, lâcha-t-il. Il y a huit postes à mettre au concours.

— Et l'équipage ? m'inquiétai-je.

— Il n'a opposé aucune résistance. Plusieurs hommes ont d'ailleurs préféré se jeter à la mer plutôt que de prendre le risque d'écoper d'une balle perdue. Ça a pas mal défouraillé là en bas.

Les coups de feu, les rafales et les explosions résonnaient encore dans ma tête.

— Je te crois sur parole, Hugo. Combien de temps avons-nous ?

Le gitan regarda sa montre.

— Sept minutes.

— Alors, aide-moi à détacher Dan et fichons le camp d'ici. Ne traînons pas.

— Tu oublies un détail, gadjo.

Andrade m'indiqua Rohrer et Richeterre.

Je m'approchai d'Andy et constatai les dégâts. Le souffle de l'explosion l'avait violemment projeté contre le tableau de commandes. Je compris la raison de son immobilisme.

Le chef de la CRECO s'était empalé sur un levier, dont le manche ressortait de son abdomen, entre le foie et le poumon droit. Il gémissait, mais ne faisait aucun mouvement pour tenter de se dégager de cette emprise. Il n'en avait visiblement plus la force.

Quant au technicien PTS, je remarquai qu'en plus de trembler et de pleurer dans son recoin, il venait d'uriner dans son pantalon.

— Aide-moi... geignit Rohrer.

Ses lèvres bougèrent à peine et du sang perla de sa bouche. Le poumon droit était touché.

Je ne répondis pas.

— Donner, je t'en supplie... ne me laisse pas crever comme ça. Si tu ne veux pas me sauver, alors achève-moi.

Je revis intérieurement les photos de la scène de l'Espiguette.

Depuis quelques jours, qu'est-ce que j'avais pu le plaindre, ce pauvre Andy, d'avoir enduré sur cette plage de sable toute cette souffrance infligée par ce salopard de Brescou !

Et là, en quelques heures, tout s'était inversé.

Je ne ressentais plus rien.

— Ce ne sera plus très long, me contentai-je de lui répondre froidement. Dans quelques minutes, capitaine, tu sombreras avec ton navire. C'est un devoir et un sacrifice, qui méritent que tu t'en rendes

compte.

Abandonnant Rohrer à son sort et ignorant ses gémissements – comme il avait dû ignorer sur la plage ceux de son ennemi juré – je me dirigeai vers Dan Garcia, le libérai de ses liens, le relevai et le soutins.

Quant à Hugo, je le vis accomplir la dernière étape de sa vengeance. Il se pencha vers Stéphane Richeterre et le regarda étrangement.

— Si j'ai bien compris mon ami gadjo, lui dit-il, c'est toi la tête pensante de tout ce merdier. Et aujourd'hui, tu pleures comme un enfant. Ma fille Namia, elle aussi, a dû pleurer au moment où elle a été rattrapée par tes spectres dans les salins d'Aigues-Mortes. Mais ils ne l'ont pas prise en pitié pour autant. Par ailleurs, je veux aussi que tu saches, avant de mourir, que je me suis occupé de tes « fusées » de cocaïne.

Rangeant son automatique dans son pantalon, le gitan passa ses mains autour du cou du frère agent de l'identité judiciaire et serra.

Lentement, mais sûrement.

Sans relâcher la pression.

Il serra, serra et serra encore.

Richeterre chercha désespérément à se dégager de cet étai, mais n'y parvint pas. Les rapports de force étaient clairement inégaux. Il suffoqua, tira la langue, puis se mit à baver de l'écume. Son cou devint tout rouge. Ses yeux grands ouverts plongèrent dans ceux de son meurtrier. Il y lut la mort. Des pétéchies apparurent dans les globes oculaires privés d'oxygène, avant que ceux-ci ne se révulsent. En moins de deux minutes, tout fut terminé.

Hugo regarda le cadavre de Richeterre, puis il se pencha vers Rohrer agonisant et lui susurra à l'oreille :

— Œil pour œil, dent pour dent...

Il regarda ensuite sa montre, vint m'aider à soutenir Dan et nous annonça simplement, sans précipitation :

— Maintenant, nous pouvons y aller.

Nous dévalâmes les trois étages de la tour, puis gagnâmes le pont arrière. Il n'y avait guère plus d'une dizaine de mètres qui nous séparaient de la surface de l'eau.

Sans hésitation, nous enjambâmes le bastingage et sautâmes dans les flots. De cette hauteur, qui correspondait au dernier étage du plongeoir du Nid-du-Crô, le choc fut tout de même assez rude. Sans traîner, nous nous éloignâmes du Mary Jane à la nage.

Au moment où les vedettes de la BN de Fos-sur-Mer apparurent à l'est, au loin dans le soleil couchant, quatre explosions successives déchirèrent la coque du cargo.

Une gigantesque boule de feu enveloppa le bâtiment et sa cargaison.

Les murs de conteneurs s'écroulèrent les uns après les autres. Le pont de chargement se brisa en deux endroits différents, au milieu des flammes et d'une épaisse fumée noire.

Des remous indiquèrent que l'eau envahissait les cales. Petit à petit, le Mary Jane fut englouti par les flots. La passerelle de pilotage fut la dernière à disparaître sous la mer, emportant avec elle le corps empalé de son capitaine.

18.

Nîmes, le 18 juillet.

Garcia prit un ticket dans la borne de distribution du péage, puis lança la Subaru des stup sur l'autoroute. Il portait encore au visage les blessures de notre échappée du Mary Jane.

L'avant-veille au soir, une vedette de la BN nous avait récupérés, flottant à quelques centaines de mètres du lieu du naufrage, puis nous avait conduits aux Saintes-Maries, où nous avions été pris en charge par des ambulanciers.

Dan et moi étions restés vingt-quatre heures en observation au CHU du chef-lieu gardois. Quant à Hugo Andrade, le moins blessé d'entre nous, il avait été placé en garde-à-vue, puis relâché le lendemain en début de soirée, faute de preuves. Personne n'avait compris la raison de sa présence sur ce navire.

Consciemment ou non, le capitaine Bersier et le lieutenant Mussi avaient peut-être renoncé à creuser trop profond à ce sujet, sachant que le SRPJ avait pataugé dans l'enquête sur la mort de Namia. Une façon de lui renvoyer l'ascenseur, non sans le prier de regagner le reste de sa famille au plus vite et, formellement, de rester à disposition de la justice.

De mon côté, jamais je ne revis le gitan.

Plusieurs corps avaient été repêchés à l'endroit où le cargo avait explosé et coulé. La plupart d'entre eux étaient brûlés. Certains présentaient des impacts de balles, d'autres étaient criblés d'éclats de métal. Ils avaient été identifiés comme des policiers marseillais, tués dans l'exercice de leurs fonctions.

Assis sur le siège passager avant de la Subaru, je dépliai le *Midi Libre* sur mes genoux et lus le titre en première page :

« SURPRIS EN FLAGRANT DÉLIT,
DES TRAFIQUANTS DE COCAÏNE SE FONT
SAUTER AVEC LEUR BATEAU »

En dessous, une photo choc montrait neuf cercueils alignés, avec le drapeau français déplié sur ceux-ci.

Un sous-titre annonçait :

« NEUF POLICIERS DES BOUCHES-DU-RHÔNE DÉCÉDÉS LORS DE L'ASSAUT DU
MARY JANE »

Je me tournai vers Dan et m'exclamai :

— Tu te rends compte ? Ces fumiers passent pour des héros. Les journalistes disent qu'ils ont été tués par les trafiquants et que ces derniers ont préféré faire sauter le cargo plutôt que de se rendre.

— Ils parlent de nous ? demanda Garcia.

— Non. Pas un mot des observateurs suisses.

— Tant mieux. Et du gitan ?

— Rien non plus. En revanche, ils disent que quelques membres de l'équipage – des sud-am – ont été récupérés dans l'eau, en état de choc. Ils ont été placés en détention préventive pour trafic de cocaïne et complicité d'homicides.

— Ils sont accusés d'avoir tué les Marseillais ?

— C'est ce que je comprends à la lecture de l'article.

— Et c'est ce que tout le monde croira.

Je poursuivis ma lecture de l'article, signé par un certain Claude Arnould.

— Ils écrivent que l'antenne nîmoise du SRPJ de Montpellier a enfin élucidé les circonstances du meurtre de Namia Andrade et de l'assassinat du policier suisse Andreas Rohrer, victimes de ces mêmes trafiquants sud-am, qui faisaient usage des salins d'Aigues-Mortes à l'insu des sauniers. L'article écarte d'ailleurs la complicité de l'entreprise *Le Saunier du Midi*.

— Au moins un détail réel, sourit Garcia.

Je ressentis une certaine gêne.

— Tu ne crois pas qu'on devrait rétablir la vérité ?

— Qui est-ce que ça intéresserait, Mike ?

— Je ne sais pas. La famille d'Alain Brescou.

— Brescou n'avait plus de famille en Suisse. En outre, il n'était de loin pas tout blanc. Officiellement, il reste un criminel recherché.

— Mais il est mort.

— Certes, mais qui le sait à part nous ? Il est toujours considéré comme fugitif et signalé sous mandat d'arrêt à Ripol, sur tout le territoire suisse, pour trafic de déchets recyclables et corruption. Ce statut lui va comme un gant. Dans quinze ans, ce signalement sera révoqué en raison de la prescription et personne ne mentionnera plus

jamais son nom.

— C'est dur.

— Mais préférable ainsi.

— Et pour Andy ? On le laisse passer pour un héros ?

— Il ne sera jamais considéré comme tel. Il a violé la souveraineté territoriale française, je te rappelle. Sur le plan diplomatique, la Suisse fait actuellement tout ce qui est en son pouvoir pour rattraper le coup avec la France. L'affaire n'est de loin pas terminée.

— Ça, c'est la version officielle.

— Mais elle reste largement préférable à celle de l'histoire d'un ripou reconverti dans un trafic international de cocaïne entre le Panama, la France et la Suisse. Crois-moi, Mike. Laissons la vérité où elle se trouve et laissons nos deux gouvernements nettoyer cette affaire à leur convenance. Notre hiérarchie et nos dirigeants sont très bien payés pour faire cela.

— Ce sera dur de cacher la vérité à mon père, Dan. Louis De Bosset et Andy Rohrer étaient des amis de longue date. Ils avaient fait l'ERAP ensemble.

— Dans ce cas, ton père préférerait certainement garder l'image positive qu'il a actuellement d'Andy. Il ira à ses funérailles. Et nous aussi, d'ailleurs. Mais rassure-toi : je ne t'obligerai pas à verser une larme.

— J'y compte bien.

Je regardai le paysage défiler sur ma droite. À l'approche d'Avignon, la garrigue laissa sa place à un paysage plus sec.

— Tu te rends compte, Dan ? Toute cette affaire n'a été révélée que grâce à un petit doigt arraché. Quelques grammes de la chair de Namia Andrade, qui nous ont montré la direction à suivre dans l'enquête. Et en amont, si Aziz Benissa n'avait pas assassiné son épouse et découpé son corps pour une stupide histoire de jalousie, jamais nous n'aurions découvert la vérité.

— Je m'en rends compte, Mike. Comme quoi, parfois, la vérité s'avère aussi fragile que l'intégrité d'un flic.

— Personnellement, je n'ai pas de raison de douter de la mienne.

— Tant mieux. Dans ce cas, termine l'ERAP et rejoins la grande maison de la police. Rien ne vaut son esprit de corps. *Semper fi* !

— Je croirais entendre mon père.

— C'est qu'il a raison, Mike. Écoute-le. Tu as un sacré flair. Ça compte énormément dans notre boulot. Même si la technologie peut parfois devenir un oreiller de paresse, rien ne remplacera jamais l'intuition du flic. Ça te dirait d'intégrer les stups ?

— Le RTS ?

— Oui, le RTS.

La proposition de Garcia dépassa toutes mes espérances, surtout après les récentes remontrances de l'état-major.

— C'est d'accord, répondis-je sans hésiter.

— OK. Dans ce cas, je toucherai un mot à ma hiérarchie. Mais à une condition.

— Laquelle ?

— Jamais nous ne reparlerons de cette histoire. Ce qui s'est passé au Sud de la France restera à jamais là-bas.

— Enlisé dans les marais de la Camargue.

— Exact. Même vis-à-vis de nos collègues. Tu ne dois en parler à personne.

— C'est noté.

Nous contournâmes Orange et quittâmes la Languedocienne, pour rejoindre l'Autoroute du Soleil.

— Il en va de même de ta belle cavalière des Arnelles, Mike.

— Claire ? Mais je...

— J'ai vu comment tu la regardais, quand nous sommes allés récupérer la Subaru. La remise de la petite enveloppe ne m'a pas échappé non plus. Son contenu provenait de la vente de l'Opel Insigna ?

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler, Dan. Je t'ai dit que je m'étais fait voler cette bagnole. Sûrement par des gitans. Une si belle voiture. Ce devait être tentant.

Le commissaire du RTS me sourit.

— Tu penses que je vais te croire ?

— Crois ce que tu veux, Dan. De toute façon, tu me l'as bien dit : ce qui s'est passé au Sud de la France reste là-bas. J'ai fait une déclaration de vol auprès de la police française, hier à l'hôpital. J'en ai conservé un double pour notre état-major, qui pourra le transmettre à l'assurance. Je ne vois pas de quoi tu te plains. Tu n'auras pas à reporter des balades à cheval sur la note de frais de la commission rogatoire. Je doute que le procureur Kornisch les aurait avalisées.

— Tu as sans doute raison. Et Claire ?

— Elle aussi restera dans le Sud de la France, Dan. Avec ses chevaux. J'ai quelqu'un d'autre qui m'attend en Suisse.

— Qui ça ?

— Ne crois surtout pas que je vais te le dire. Mais pourrais-tu t'arrêter à l'aire de Montélimar ? Je dois rendre une carte d'accès à cette personne et je suis sûr qu'avec un paquet de nougats, ça passerait mieux.

*Commercial revu par
purple ed.*